

ANTONIO DE FERRARIIS, DIT GALATEO

**DE EDUCATIONE**

(1505)

Université Libre de Bruxelles  
Vrije Universiteit Brussel

Institut Interuniversitaire  
pour l'étude de la Renaissance et de l'Humanisme

Translationes, N° 1

Antonio De Ferrariis, dit Galateo

# De educatione

(1505)

Texte établi et introduit par Carlo VECCE  
Traduction française de Pol TORDEUR  
Notes de Carlo VECCE et Pol TORDEUR

Préface de Pierre JODOGNE

PEETERS PRESS

1993

## TABLE DE MATIÈRES

Préface de Pierre JODOGNE . . . . .	9
Introduction . . . . .	13
Le latin de Galateo . . . . .	31
Histoire du texte . . . . .	33
Indications bibliographiques . . . . .	37
Abréviations bibliographiques . . . . .	41
Dédicace à Pirro Castriota . . . . .	46
<i>De educatione</i> . . . . .	52
Index . . . . .	162

## RINGRAZIAMENTI – REMERCIEMENTS

Il presente lavoro non sarebbe stato possibile senza l'aiuto e il consiglio di studiosi e istituzioni che lo hanno incoraggiato. Sentiamo perciò il dovere di esprimere i nostri ringraziamenti innanzitutto al prof. Pierre Jodogne, che ha ispirato e sostenuto l'idea di questa edizione; al prof. Jozef IJsewijn, che ha rivisto il testo latino; all'Istituto Italiano per gli Studi Filosofici di Napoli e al suo presidente, il benemerito avvocato Gerardo Marotta, che avviarono con una borsa di studio queste ricerche; al marchese Carlo Arditì di Castelvete, che mise a disposizione i manoscritti del Galateo nell'archivio di famiglia in Presicce; e infine al personale delle biblioteche di Avellino, Brindisi, Lecce, Napoli, che hanno facilitato lo studio dei manoscritti.

Carlo VECCE

On me permettra d'évoquer tout d'abord le pieux souvenir de mon père, qui m'a encouragé à poursuivre les études d'italien, a relu le premier jet de ma traduction du *De educatione*, mais n'a pas eu le temps de voir l'achèvement du présent travail.

Il m'est à moi aussi agréable de remercier les professeurs Pierre Jodogne, qui a suscité puis suivi très attentivement la préparation de ce livre, Carl Deroux, qui m'a fait part de ses suggestions sur des points de traduction et de commentaire, Jozef IJsewijn, qui m'a aimablement accueilli à Louvain et a relu les notes sur le latin de Galateo, et Pietro Magno, toujours prêt à aider et sensible à tout ce qui touche sa Pouille natale. Merci aussi à tous ceux et celles — en particulier mon épouse, correctrice sagace — qui, par leur patience ou leurs encouragements, ont permis que ce travail soit mené à terme.

Pol TORDEUR

## PRÉFACE

de

Pierre JODOGNE

*De educatione*: le titre sage ne laisse pas soupçonner que ce court traité de forme épistolaire fut écrit sous l'empire d'une vive irritation, qu'il contient une charge polémique considérable et qu'il est en vérité beaucoup plus politique que pédagogique.

En 1505, le Royaume de Naples est dominé par les Espagnols, qui ont fini par vaincre les Français, lesquels avaient eux-mêmes évincé la dynastie aragonaise établie dans l'Italie du Sud depuis la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Le roi Frédéric d'Aragon vient de mourir en exil, en France. Son jeune fils Ferrante, duc de Calabre, prétendant au trône, est également en exil, mais en Espagne, chez ses ennemis. Son précepteur est Crisostomo Colonna. C'est à ce dernier qu'est adressé le *De educatione*.

Antonio Galateo de Ferrariis, humaniste originaire des Pouilles, âgé de 57 ans, se trouve alors à Naples, ville dévastée par les Espagnols. Sa haine politique contre les occupants se double d'un rejet de leur culture ou, plus exactement, elle se traduit par une critique impitoyable de leurs coutumes et de leurs comportements. A l'homme espagnol, il oppose l'homme italien. Et il s'émeut de ce que le jeune Ferrante risque d'être influencé par l'univers «barbare» qui l'entoure et ne reçoive pas cette éducation de l'homme civilisé que peut seule, à son avis, procurer la culture de l'Italie classique. Il écrit donc à son ami Crisostomo pour le conseiller dans son préceptorat, mais il saisit aussi l'occasion de cette lettre pour exprimer le ressentiment profond qui l'anime, non seulement contre les Espagnols, mais aussi contre les Français et contre tous les «barbares» qui, depuis la chute des Romains, ont envahi l'Italie, l'ont asservie et ne cessent de la corrompre.

En écrivant ainsi, Galateo se montre l'héritier d'une longue tradition de résistance intellectuelle et morale, dont le représen-

tant le plus prestigieux reste à coup sûr Pétrarque. Et l'on sait quels accents de révolte l'état de servitude dont souffrent les états italiens inspirera à l'auteur du *Prince*, moins de dix ans après le *De educatione*.

Le discours virulent voire hargneux de ce petit traité revêt, de toute évidence, un caractère que l'on qualifierait aujourd'hui de «nationaliste»; il est même d'autant plus partial que, latéralement, il s'applique à répondre aux critiques formulées contre les Italiens, dans un esprit tout aussi «nationaliste», par Fabricio Gauberte de Vagad, historiographe de Ferdinand le Catholique, auteur d'un écrit qui exalte les origines gothiques des Espagnols.

Certes, le *De educatione* a droit à une place honorable parmi les ouvrages pédagogiques produits par l'humanisme napolitain, mais, ainsi que l'a montré Benedetto Croce, il doit être également, sinon principalement, regardé comme un document sur la crise que traversa la civilisation italienne au début du XVI<sup>e</sup> siècle. On pourrait, je crois, trouver ou retrouver aujourd'hui dans ce texte fougueux un autre enseignement encore, à savoir que l'une des plus fortes manifestations de la lutte politique n'est autre que l'opposition culturelle. Qu'entend-on d'ailleurs par éducation sinon l'acquisition de l'ensemble des habitudes intellectuelles et morales qui constituent la culture vivante d'un peuple? Lorsque Machiavel, dans ses *Discours sur la première Décade de Tite-Live*, parle de l'éducation des Romains, c'est, bien entendu, de leur culture au sens large et non de leur système pédagogique qu'il entend parler.

Cet écrit singulier de Galateo est resté manuscrit jusqu'en 1865, mais n'a cependant jamais été totalement oublié. Aujourd'hui, plus qu'en d'autres temps peut-être, il intéressera les esprits sensibles aux questions que pose la civilisation. Il nous a donc paru se prêter particulièrement bien à l'inauguration d'une collection destinée à l'homme de culture contemporain, la collection «Translationes», que fonde ici l'Institut interuniversitaire pour l'étude de la Renaissance et de l'Humanisme de l'Université Libre de Bruxelles et de la Vrije Universiteit Brussel.

L'objectif de la collection est en effet de donner accès au texte original en même temps qu'à la traduction dans une langue moderne d'ouvrages de la littérature humaniste. Notre Institut

entend ainsi remédier de son mieux à la méconnaissance actuelle des langues anciennes et sauver de l'ombre ou de l'oubli des écrits susceptibles à la fois d'éclairer notre connaissance de l'homme de la Renaissance et d'aider notre réflexion sur les événements de notre propre présent.

Le texte que nous publions ici ainsi que les indications bibliographiques ont été établis par le professeur Carlo Vecce, spécialiste de l'humanisme napolitain. La traduction en est due au professeur Pol Tordeur, docteur en Philologie classique de l'Université Libre de Bruxelles, lequel a traduit également l'introduction rédigée par son collègue italien et a lui-même rédigé la note sur le latin de Galateo (note aimablement relue par le Professeur Jozef IJsewijn). Le commentaire érudit est le fruit des recherches conjuguées de Carlo Vecce et de Pol Tordeur. L'heureuse collaboration de ces deux philologues a donc permis la publication d'un livre dense, qui, nous l'espérons, sera suivi, dans la collection qu'il ouvre, de beaucoup d'autres de la même qualité.

Pierre JODOGNE

## INTRODUCTION

Né à Galatone, dans le Salento, en 1446, Antonio De Ferrariis fit ses premières études dans les écoles de cette région où subsistait encore l'héritage culturel grec, entre un ancien monastère basilien comme Saint-Nicolas de Casole, près d'Otrante, et le florissant gymnase de Nardò. La Terre d'Otrante n'était certes pas un faubourg de l'Italie et de l'Europe de la Renaissance, qu'il s'agît de la culture ou du commerce. Insérée avec son autonomie propre dans la structure administrative et économique du royaume de Naples, surtout depuis la restructuration politique survenue à l'avènement de la dynastie d'Aragon, elle pouvait s'enorgueillir de ses villes marchandes libres, sur les côtes et à l'intérieur, à côté de la persistance d'un monde féodal d'origine normande et angevine. C'était un lieu de passage naturel vers l'Orient: les Vénitiens le savaient bien, eux qui y installèrent occasionnellement des têtes de pont en occupant des cités salentines pour sauvegarder leur propre commerce. Et la Pouille entretenait toujours des rapports directs avec la Vénétie et l'Italie septentrionale, de sorte que, même d'un point de vue culturel, un nombre non négligeable d'intellectuels salentins préférèrent achever leurs études dans des universités septentrionales plutôt qu'à Naples.

Il en fut ainsi pour Galateo: après être passé à Naples en 1471-1472 (mais il s'était déjà rendu une première fois dans la capitale en 1464) et y avoir connu le jeune Ermolao Barbaro, il s'installa à Ferrare pour y obtenir en 1474 le diplôme *in artibus et medicina*, avant de passer ensuite un bref moment à Venise. Les études de ces années, le contact avec Barbaro (qui, à Naples, commençait justement l'étude de Thémistius) et avec les milieux culturels vénitiens et ferrarais, doivent avoir influencé profondément la formation de l'humaniste: sur le premier bagage de l'école salentine (dans laquelle l'héritage grec s'unissait à l'humanisme latin d'une part, et à la culture théologique et philosophique de la Scolastique d'autre part) se greffe l'intérêt pour la médecine, d'Hippocrate à Galien, pour la philosophie naturelle et pour

l'aristotélisme renouvelé, qui se basait directement sur les textes grecs du Stagirite et sur les commentaires anciens, d'Alexandre d'Aphrodisie à Thémistius, au-delà des exégèses arabes ou scolastiques.

Bien que Galateo ne fût pas encore pleinement intégré dans les cercles humanistes napolitains, il dut faire bonne impression sur Barbaro, qui crut reconnaître en lui son meilleur allié, au moins dans le sud de l'Italie, dans son entreprise de vulgarisation d'Aristote. La communauté de point de vue entre les deux humanistes était alors complète, et Ermolao la rendit publique par une lettre à Galateo, dédicace de sa traduction du commentaire par Thémistius de la *Physique* d'Aristote, imprimée en 1481. Cette dédicace d'Ermolao n'était pas due au hasard et ne constituait pas un banal éloge des puissants: c'était un des pions d'une stratégie culturelle complexe qui visait plutôt à guider les dédicataires dans la direction la plus opportune. Galateo, impliqué dans l'affaire, dut répondre immédiatement par ce qui fut vraisemblablement sa première épître «publique», en remerciant, certes, mais aussi en s'excusant de sa lenteur dans le travail que sans doute il avait entrepris après une rencontre avec Ermolao, à Venise, en 1474: la traduction du commentaire par Alexandre d'Aphrodisie des *Meteora* d'Aristote, ainsi que le *De fato*. Galateo commençait à se rendre compte de ce qui le différenciait de Barbaro: il ne possédait pas les dons d'organisation systématique et de clarté philologique qui lui auraient permis d'honorer sa promesse.

Et de fait, cet engagement ne fut jamais tenu et il est peu probable que Galateo ait eu à Naples, en 1480, dans le domaine de la culture, cette autorité qu'Ermolao semble lui attribuer. Bien plus, l'allusion à Pontano, dans la lettre du Vénitien, semble une invitation à connaître de plus près le prince des humanistes napolitains, une recommandation pour un homme qui était déjà bien intégré à la cour aragonaise, que Galateo ne fréquentait pas encore. En outre, parmi les lettres de celui-ci, il n'en est pas une seule à Pontano.

Mais entretemps, les événements se précipitaient et la terre de Galateo traversait un des moments les plus dramatiques de son histoire. En 1480, Otrante fut conquise par un détachement turc

et tous les habitants qui n'abjurèrent pas la foi chrétienne furent tués. Le sentiment du péril turc, toujours présent dans l'Occident latin au lendemain de la chute de Constantinople, mais cette fois vécu de près, se répandit dans toute l'Europe. Galateo suivit personnellement les opérations militaires qui, menées par Alphonse, duc de Calabre, aboutirent à la reconquête de la ville en 1481: l'événement, qui apparut comme un triomphe grandiose (mais les Turcs n'eurent jamais l'intention de s'établir fermement à Otrante) et qui fut célébré par les poètes de cour, poussa aussi Galateo à écrire un commentaire de la guerre d'Otrante. Celui-ci, dans les rares fragments que nous en avons conservé, semble garder, dans la sécheresse du style latin, l'empreinte du modèle césarien.

Nous ne serions pas éloignés de la vérité en proposant comme hypothèse que la commande et la composition du *De bello hydruntino* ont été, bien plus que les tentatives de traduction du grec, les facteurs déterminants de l'accueil de Galateo à la cour de Naples. Avec cette petite œuvre historique, Galateo s'inscrivait dans la tradition historiographique de la dynastie aragonaise, dans laquelle figuraient les noms illustres de Lorenzo Valla, Antonio Panormita, Bartolomeo Facio, jusqu'à Pontano et à Giovanni Albino, qui, lui aussi, écrivit un *De bello hydruntino*. Et finalement, en 1490, le roi Ferrante nomma Galateo médecin de sa cour. Le nom de Galateo commença à apparaître dans les comptes de la chancellerie aragonaise, d'où il était précédemment absent, de même que dans les chroniques de l'époque, qui le montrent lié familièrement avec les princes et leurs humanistes. Il apparaît aussi, avec une affection non dénuée d'ironie, sous la plume de Giovanni Pietro Leostello, qui note dans son journal comment, un beau jour, «fut assailli par une certaine fièvre messire Antonio Galatheo de Lecci, médecin très docte et très subtil; immédiatement, son Illustrissime Seigneurie ordonna que lui fût préparée une chambre dans la maison de sa Seigneurie et que l'on prît les dispositions pour qu'il s'y sentît chez lui *in omnibus et per omnia*». Et pendant les mêmes années, nous découvrons que le médecin de la cour participe, ou encourage à participer, à des exercices de traduction du grec organisés par d'autres humanistes napolitains, d'après des textes fournis par



Galateo ou par d'autres hellénistes d'origine salentine, comme Sergio Stiso: l'héritage de sa première formation était toujours vivant, toujours associé au tragique souvenir de la destruction de Casole (1480), où Galateo avait dans sa jeunesse parcouru et copié d'importants manuscrits grecs. Par exemple, le texte grec de la *Donation de Constantin* (soigneusement transcrit et offert au pape Jules II) lui permit d'approfondir ses attaques contre Lorenzo Valla, tandis que la connaissance de textes philosophiques aussi peu orthodoxes et aussi antidogmatiques que les *Pyrrhonica* de Sextus Empiricus (viatique pour la connaissance du scepticisme) lui fut accessible grâce à un manuscrit semblable à celui sur lequel Ange Politien travailla, à Florence, quelque temps plus tard. A Naples, au nombre des *discipuli* qui participaient à ces exercices de traduction du grec, se trouvait le précepteur de Ferrandino d'Aragon, Gabriele Altilio, qui étudia l'épître parénétique *A Démonicus* attribuée à Isocrate, et le *De fato* d'Alexandre d'Aphrodisie, plus difficile. Enfin, l'intérêt propre à Galateo pour les thèmes de la fortune et de la prudence, du destin et de la nécessité, n'échappa pas à Pontano, qui donna à Galateo une place d'honneur dans son *De fortuna*.

Tout compte fait, jusqu'à 1494-1495 et pendant la période de son séjour à Naples, Galateo n'avait pas écrit beaucoup. Son activité littéraire se réduisait à quelques épîtres ainsi qu'à des lectures ou à des traductions d'œuvres grecques. Un grand changement se manifeste après la première crise qui secoue le royaume de Naples et tout le système politique de l'Italie de la Renaissance: la descente de Charles VIII, la chute d'Alphonse II d'Aragon, la bataille de Fornoue et la restauration aragonaise. Galateo semble s'être retiré dans le Salento. Il vit cette crise dans la réflexion et commence à se servir de l'écriture pour tenter d'arrêter et d'interpréter le cours des événements qui transforment tout ce qui l'entoure. Le moyen le plus conforme à son caractère est la forme épistolaire, à moins qu'il ne s'agisse d'un bref traité rédigé comme une épître: instrument d'une conversation à distance, dont on voudrait que la guerre ou les calamités ne l'interrompent pas, et qui s'adresse aux humanistes, aux amis du cercle de Naples, mais aussi aux tenants de la féodalité dans le Mezzogiorno, à qui il lance l'exhortation morale en faveur de la

reconstruction de la société. Galateo y aborde quelques-uns des thèmes les plus chers à l'humanisme, mais la façon de les traiter apparaît souvent très originale, pour ne pas dire volontairement naïve, par rapport à la tradition, et dépouillée de tout aspect rhétorique. Les choses importent davantage que les paroles, et Galateo déclare souvent qu'il a voulu composer un message clair et distinct plutôt qu'écrire dans un style raffiné et artificiel.

Ces années-là, Galateo dépasse une seule fois le schéma de la forme épistolaire, qui présuppose toujours le dialogue avec l'interlocuteur-destinataire: et cette expérience se greffe sur la forme du dialogue, non d'inspiration platonicienne, mais à la façon de Lucien, comme s'y étaient admirablement essayés Alberti et Pontano. L'*Eremita*, sur le point de mourir, menacé des peines les plus terribles, réussit à entrer au paradis et à y obtenir une place parmi les bienheureux après avoir détruit, grâce à la force de sa raison et de sa dialectique, toutes les objections que lui opposaient les juges célestes. L'antidogmatisme de Galateo va de pair avec une satire de l'hypocrisie et des coutumes ecclésiastiques, satire qui, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, nous apparaît profondément imprégnée de motifs historiques: le souffle de la réforme religieuse ranime en Galateo un autre aspect de la formation de son enfance, à mi-chemin entre les écoles laïques et les institutions religieuses du Salento. Et parallèlement, on ne peut manquer d'observer la persistance du modèle théologique moral, propre à tant d'œuvres littéraires médiévales (et à Dante lui-même), du sort de l'âme après la mort. La critique de Galateo semble remettre en cause toutes les valeurs traditionnelles, qui ont perdu leur signification en se revêtant de formes vides: derrière la condamnation de l'hypocrisie, il y a le contraste entre l'essence et l'apparence, ressenti directement dans la société et dans les mœurs, et non dans une analyse théorique.

En 1501, la dynastie aragonaise de Naples s'effondra définitivement: le royaume fut conquis par les Français et par les Espagnols, qui ensuite menèrent entre eux une guerre pour le partage du pays. Celle-ci se conclut par la victoire du «Gran Capitano» Consalvo de Córdoba, et ainsi commença la domination espagnole qui, pendant plusieurs siècles, laissa une empreinte durable dans la culture, la langue et la société du Mezzogiorno. Pour les

humanistes, ce sont des années de silence: trop de changements ont miné cet optimisme réaliste, cette anxiété d'intervenir dans la réalité et dans la vie politique, qui avait été une des caractéristiques de l'époque de Pontano. Bien plus, l'élite culturelle était orpheline de ce même Pontano, mort en 1503: il venait d'écrire avec un courage et une franchise inspirés par l'urgence du moment, à l'adresse de Louis XII, un acte d'accusation assorti d'une demande d'intervention, face aux conditions misérables de Naples, et ensuite, il avait dédié à Consalvo son *De fortuna*. Cette dédicace est un peu plus qu'une simple «captatio benevolentiae» adressée au vainqueur. Pontano semble exhorter Consalvo à la prudence: les succès, grands et rapides, peuvent être seulement le fruit d'une conjoncture fortuite et imprévisible, sujette à un brusque retournement si elle n'est pas épaulée par un solide exercice de la raison.

À Naples, la vie intellectuelle semble se normaliser doucement après les désastres de plus de deux années de guerre et malgré la présence militaire espagnole, particulièrement lourde dans cette phase de vide du pouvoir. Les presses des typographes recommencent à fonctionner et l'on imprime la première édition autorisée de l'*Arcadia* de Iacopo Sannazaro, une invitation implicite au retour de l'homme désormais le plus représentatif de la culture napolitaine, qui était exilé en France aux côtés de l'ex-roi Frédéric d'Aragon.

Et Galateo? Réfugié dans les Pouilles lors de l'invasion de 1501, il a encore une fois assisté, depuis sa retraite salentine, à ces rapides changements. Et il se met bien vite à intervenir, comme jamais encore il ne l'avait fait, sur les événements les plus brûlants de l'actualité politique et militaire: l'humaniste devient un chroniqueur attentif et actif, et il raconte l'Histoire qu'il voit se dérouler autour de lui, à des amis lointains, dispersés par le sort, comme Crisostomo Colonna et Sannazaro. Leur présence dans les lettres de Galateo est hautement significative: d'un point de vue statistique, ils sont les destinataires les plus fréquents des écrits de notre humaniste, au même titre qu'un patron aristocratique comme Belisario Acquaviva. En voici la raison: tandis que Sannazaro était en France, Crisostomo, précepteur du prétendant aragonais au trône de Naples, Ferrante, le duc de Calabre, était en Espagne

avec son pupille. C'est dans ces deux amis que Galateo voit la possibilité d'intervenir dans les deux pôles de la politique européenne, dans les deux cours où peuvent se décider le sort du royaume de Naples et une restauration de la monarchie d'Aragon. L'engagement politique devient alors prédominant et aucun autre intellectuel de l'époque, dans le sud de l'Italie, ne l'a ressenti si vivement, voire si violemment.

La conscience de la crise militaire italienne, révélée dans la dernière décade — crise qui prendra une part si importante dans la méditation de Machiavel, jusqu'à son *Arte della guerra* — le pousse à préparer une relation détaillée du célèbre Défi de Barletta, à envoyer en Espagne à Crisostomo, surtout pour défendre l'honneur des armées italiennes. Le même but éclaire aussi la célébration contemporaine de Prospero Colonna, le seul parmi les capitaines italiens qui ait sauvé cet honneur. Une thématique commune à tout l'humanisme italien depuis l'époque de Pétrarque, le reproche adressé aux autres peuples européens d'être barbares et héritiers des barbares et des Goths qui ont détruit la civilisation antique, devient alors dans les lettres de Galateo un cri de douleur, désormais dépourvu de toute compromission rhétorique. Les barbares l'encerclent et, comme cela se produisit jadis pour Rome, ils anéantissent toutes les valeurs et les conquêtes de la civilisation humanistique.

On ne peut manquer de saisir, dans la méditation politique de Galateo (jamais systématique, parce que dictée par l'urgence de l'actualité), une conscience aiguë de la signification de l'histoire humaine, surtout en relation avec des événements qui semblent rendre impossible toute interprétation rationnelle. À la base de cette conscience, on trouve une lecture personnelle de la *Cité de Dieu* de saint Augustin, œuvre proche de Galateo surtout parce qu'elle se fonde sur une Rome (symbole jadis de l'Antiquité, maintenant de la Renaissance) dévastée par les Goths. Les développements successifs sont semblables: Augustin intervient non contre les barbares (qui ont d'ailleurs prouvé leur clémence, même dans leur cruauté, par leur respect des lieux sacrés des chrétiens), mais bien contre les païens, et il interprète la ruine de la civilisation classique de façon providentielle, en incitant ensuite Orose à rédiger ses histoires. Galateo se déchaîne ainsi contre les

barbares étrangers, mais non sans reconnaître les raisons de la faiblesse politique intrinsèque de l'Italie de la Renaissance, à commencer par le rôle déstabilisateur de la papauté et par les lourdes responsabilités de quelques princes qui ont appelé l'étranger en Italie. De ceci naît la recherche, qui n'est pas seulement théorique, d'une forme de gouvernement idéal, qui puisse garantir la stabilité et la durée des institutions, condition nécessaire au développement économique et social. Et Galateo, qui avait été à Venise et qui continuait à avoir des relations avec des intellectuels vénitiens, ne pouvait manquer d'être fasciné par le modèle politique de la Sérénissime, avant tout parce que Venise, seule parmi les républiques et les principautés italiennes, restait indépendante, l'étant déjà depuis plus de mille ans, d'après la tradition. Elle témoignait ainsi d'un équilibre qui apparaissait parfait à Galateo, parmi les diverses formes de gouvernement de la société, monarchique et aristocratique. La mise en avant de ce modèle n'était pas théorique: l'espoir de la restauration du royaume de Naples était encore forte et il fallait intervenir pour qu'il se reconstituât avec une structure solide. Galateo le savait très bien, même s'il y fit rarement allusion dans ses écrits, en partie liés au milieu féodal de la province. Le royaume aragonais se prétendait fort en son centre, mais il avait été en fait miné à la périphérie par l'action centrifuge des barons rebelles, derrière lesquels apparaissaient des désirs, aussi réels qu'anciens, d'autonomie régionale — sentiment qui n'a pas encore totalement disparu aujourd'hui. Le véritable problème, bien différent de celui de la ville-Etat qu'était Venise, était de trouver un équilibre entre ces forces.

Mais, sur ces entrefaites, le royaume de Naples avait été dévasté par les Espagnols et il semblait tout à fait échapper au contrôle du pouvoir central espagnol. Vers la fin de 1504, après un échange de correspondance avec Colonna, Galateo se met à écrire une nouvelle œuvre, une nouvelle épître, qui, adressée à Crisostomo, se voudrait seulement un mémoire sur l'éducation du jeune prince et qui, peu à peu, grossit comme un fleuve en crue jusqu'à devenir un véritable acte d'accusation à l'endroit des Français et des Espagnols, un dangereux pamphlet politique contre les barbares. Ainsi naît le *De educatione*.

Apparemment, l'œuvre se présente comme un petit traité pédagogique, qui se divise en deux parties symétriques: l'une, historique et l'autre, parénétique. Elle débute par un catalogue des diverses institutions pédagogiques qui se sont succédé dans le cours de l'histoire, des anciens aux modernes, jusqu'à l'éducation des Italiens, des Français et des Espagnols (ch. 1-48). Vient ensuite la véritable épître parénétique adressée à Crisostomo, avec les suggestions pratiques pour l'éducation du prince.

Le registre superficiel est bien évidemment lié à la tradition de la pédagogie humanistique et en particulier avec Maffeo Vegio et Pietro Paolo Vergerio, que Galateo cite fréquemment. Il pouvait lire le *De educatione liberorum et eorum claris moribus* de Vegio et le *De ingenuis moribus ac liberalibus studiis adulescentiae* de Vergerio dans une des nombreuses éditions du XV<sup>e</sup> siècle, ainsi que d'autres textes capitaux de l'éducation humanistique, le *De legendis libris gentilium* de saint Basile, le *De tyrannide* ou la *Cypédie* de Xénophon, le *De liberis educandis* attribué à Plutarque et le *De officio liberorum erga parentes* de saint Jérôme. Du reste, Galateo s'était mêlé, à la cour aragonaise, des questions soulevées par l'éducation des princes, et il était intervenu en personne auprès de Gabriele Altilio, le précepteur de Ferrandino, en lui envoyant le texte grec de l'*Ad Demonium* du pseudo-Isocrate pour qu'il en préparât une traduction latine.

On ne s'étonnera dès lors pas de trouver dans le *De educatione* une série de références qui témoignent d'un contact direct avec cette phase de la production littéraire politique de l'Italie méridionale: on s'y montre réaliste et préoccupé des problèmes du gouvernement. Ce courant littéraire avait par exemple produit les *Mémoires* de Diomede Carafa et le *De maiestate* de Giuniano Maio. Mais c'est avec Pontano que Galateo instaure un rapport privilégié: les points de contact sont nombreux et dépassent le lien idéologique normal avec le *De principe*, où l'axe de la formation du futur roi réside dans la religion des lettres et la pratique des vertus civiles. Comme toujours, Galateo renonce à une reprise systématique de l'enseignement de Pontano, parce qu'il préfère transformer les traits pédagogiques en notes précises de mœurs et de style de vie, inspirées par l'urgence de la situation présente.

Galateo lit Pontano de façon originale. Cette situation est due notamment au fait qu'il lit, outre ses œuvres éditées, des textes encore inédits, conservés à Naples parmi les autographes ou les originaux, chez leur ami Pietro Summonte. Il semble que Galateo soit retourné à Naples entre la fin de 1504 et 1505, à temps pour rencontrer Sannazaro qui revenait de France et pour recevoir de ces amis des textes classiques que l'on venait de découvrir. Il les insère immédiatement dans la trame du *De educatione* dans un but politique: ainsi en est-il du texte de Rutilius Namatianus, l'hymne à la grandeur et à l'éternité de Rome. De même, toutes les citations de Pontano sont politiquement engagées et elles démontrent que le registre pédagogique du *De educatione* n'est qu'apparent, superficiel, périphérique.

Dans la bataille contre la barbarie, la «feritas» et l'«immanitas», valeurs opposées à l'«humanitas», le *De immanitate* est naturellement repris, surtout dans les passages qui traitent du manque d'humanité dans l'exercice de la guerre (et l'on y entend des échos chrétiens et augustinien dans la question de la guerre «juste» ou «injuste»), dans la destruction de villes et de régions après la victoire: exactement ce que Galateo voyait faire par les Espagnols dans le royaume de Naples et dont il pressentait la répétition dans les terres nouvellement découvertes par Christophe Colomb au-delà de l'Océan, auxquelles il aurait franchement souhaité de n'avoir jamais été «civilisées» par ces nouveaux barbares. Le style prend souvent le ton de la satire, avec des jeux de mots et de l'ironie, et rassemble contre les Espagnols des traits du *De sermone* et surtout du dialogue vivant de l'*Antonius*, document sur la pénétration des coutumes espagnoles dans le Mezzogiorno depuis l'époque de la dynastie aragonaise.

Le panorama des États italiens contemporains, Gênes, Florence, Rome, Venise, revêt une importance particulière (ch.33-37; il convient de noter l'omission volontaire de Milan, complètement soumise aux Français, considérée comme responsable de la crise présente). Il dérive de celui qu'a réalisé Pontano dans le *De bello neapolitano*, et les différences sont significatives. Chez Pontano, l'ordre des villes est inverse et, pour des raisons de voisinage entre la politique florentine et celle des Aragonais, le primat dans la civilisation des lettres est donné à Florence. Chez Galateo, cette

dernière donne le mauvais exemple d'une république populaire dans laquelle semble s'être en revanche installée la tyrannie, tandis que la primauté échoit aux institutions aristocratiques de Venise, dans l'équilibre des forces et dans la rigide immutabilité des lois, à l'abri du cycle de montée, maturité et décadence qui touche les autres institutions politiques. Inversement, la crise de Gênes est profonde: elle a perdu l'indépendance à cause des luttes intestines, tandis que Rome, enfin, est désignée comme le vrai foyer des maux qui affligent l'Italie, laboratoire de machinations et de calamités, siège d'une Église corrompue qui a oublié le message évangélique.

Elles sont nombreuses, les preuves que le *De educatione* a été écrit d'un jet par l'auteur, avec une réelle spontanéité d'idées. Galateo a réélaboré des écrits, personnels ou non, mais sans s'être ensuite relu avec cette sérénité d'âme qui alors aurait corrigé d'éventuelles erreurs chronologiques ou des contradictions idéologiques et politiques. Parmi celles-ci figure l'allusion à Rome (ch.35), qui, en 1505, peut se comprendre seulement si elle se rapporte au passé, et en particulier au pontificat de Borgia. C'est en effet en cette même année que Galateo passe sans doute à Rome et donne à Jules II, le pape italien qui incarnait encore des espoirs – vite évanouis – de réforme et de paix, le texte grec de la Donation de Constantin, non pour justifier la défense armée des droits temporels, mais pour donner une force plus grande à l'autorité morale et spirituelle de la papauté dans la réforme de la chrétienté et dans la restauration d'une indépendance et d'un équilibre politique des États italiens antérieurs à la grande crise des Guerres d'Italie.

Il est vrai que cette crise pouvait amener à la reconnaissance de la force extraordinaire des nouvelles monarchies nationales en Europe, fondées sur un fort pouvoir central, mais Galateo transforme la louange en condamnation morale, quand il voit dans les causes de la puissance française l'absence de factions et d'ingérence politique de la part du pape, mais aussi l'absence totale de liberté et un désir quasi naturel de soumission à un tyran unique, exactement le contraire de ce qu'il lisait dans saint Augustin à propos de la volonté de domination et de liberté des anciens Romains. Face à la tyrannie et à la monarchie absolue et despo-

tique, ajoute Galateo, la révolte et même le tyrannicide peuvent être licites.

Quant à la ruine du royaume de Naples, sa raison principale réside dans l'ingérence des papes, surtout s'ils sont d'origine étrangère, donc barbare, dans les affaires de la péninsule. Galateo suit une interprétation historique courante de la politique aragonaise du Quattrocento, en lutte avec l'Église pour des questions de juridiction. Du reste, les papes avaient toujours lutté pour la sauvegarde du Patrimoine de Saint Pierre, contre la création d'un pôle politique trop puissant dans le sud.

Les espoirs politiques et religieux de Galateo se ramenaient depuis le début à une vision biblique et augustinienne de l'histoire, basée sur l'interprétation par Daniel du songe du roi de Babylone, jadis au centre de l'exégèse médiévale, parfois prise au sens mystique dans l'histoire de l'Église, parfois (comme chez Dante) attentive à la signification politique de la succession des peuples et des dominations. L'histoire n'admet pas les hauts et les bas, mais suit la ligne descendante de la corruption, par le mystérieux dessein de la providence divine, qui à la fin sauvera l'humanité dans la Cité de Dieu. L'âge de la boue et de la barbarie succède à l'âge du fer ou de la romanité, les Espagnols et les Français prennent le pas sur les autres nations.

Une distinction linguistique, qui n'est pas toujours univoque, se retrouve tout au long du *De educatione*: les peuples de la péninsule ibérique et de la Gaule, qui ont été civilisés par Rome, sont définis de façon classique comme «Hispani» et «Galli», tandis que les contemporains, Espagnols et Français, nouveaux barbares, sont appelés «Gothi» et «Franci», de manière à imputer l'origine directe de leur cruauté et de leur férocité aux barbares qui détruisirent la civilisation romaine, et à établir un parallélisme avec le moment présent. «Goths» et «Francs» sont toujours des termes négatifs; mais, si nous y faisons attention, «Galli» l'est également, tandis qu'«Hispani» est d'habitude positif et amène Galateo à reconnaître des preuves de valeur dans Indibilis, l'ancien roi des Ilérgetes, ou de culture dans les poètes espagnols contemporains les plus voisins de l'humanisme, Juan de Mena, Enrique de Villena, Juan de Lucena (ch. 47). Pourquoi cette différence de traitement? Il ne faut pas oublier que les vrais

vainqueurs étaient les Espagnols, et que Galateo a affaire à eux lorsqu'il décrit les tristes conditions du royaume de Naples; au fond, il s'est enrôlé à leurs côtés au cours de la guerre.

Ceci ne l'empêche pas de tracer un portrait vif et réaliste de la société espagnole de l'époque, ainsi qu'il lui était possible de la connaître par référence à l'évolution des coutumes à Naples et dans le sud de l'Italie. Sa polémique peut aborder divers domaines, et elle est surtout culturelle. Intervint alors, pendant la composition de l'œuvre, la lecture d'un de ces produits de la culture ibérique de la fin du moyen âge, encore plein de mythologie, de l'exaltation nationaliste de l'origine gothique des dynasties espagnoles, ainsi que de critique de la civilisation italienne. C'était la *Corónica de Aragón* de Fabricio Gauberte de Vagad, un moine cistercien, pour ainsi dire porte-parole officiel des humeurs de la cour espagnole, vu qu'il était historiographe de Ferdinand le Catholique. Galateo ne pouvait pas ne pas y répondre et il inséra immédiatement dans le *De educatione* une série de lourdes attaques contre Vagad. La réaction n'est pas équilibrée, par rapport à l'économie de l'œuvre, mais elle permet d'assumer contre Vagad l'autorité des autres auteurs ibériques, du XV<sup>e</sup> s. également, reconnus comme porteurs de civilisation, Mena, Villena et Lucena, adversaires de la grossière inculture des hidalgos pris dans les rets de l'influence arabe et gothique. Galateo devait s'enfermer davantage dans une autre contradiction quand, faisant fi de son éloge de Mena, il finit par comparer la poésie des «copleadores» à la grandeur créatrice de Dante et de Pétrarque; et il ne put alors s'empêcher de définir l'œuvre majeure de Mena, la *Coronación*, autrement que comme une «cornicationem» (ch. 75).

En s'étendant sur tous les aspects de la vie, la satire propose en effet un manuel pédagogique à l'envers, riche d'avertissements sur ce que le prince ne doit pas faire, plutôt que d'exhortations à imiter des exemples positifs. La «pars destruens» prévaut sur la «pars construens». On examine, sur la base des schémas proposés par les traités habituels sur l'éducation humanistique, la façon de parler et de s'exprimer, l'alimentation et l'exercice physique (et dans ces chapitres se manifeste l'expérience médicale de Galateo), l'amour, la condition féminine, les cérémonies et les vanités

ridicules, les jeux, la musique et la poésie. L'utilisation de mots castillans, plus ou moins latinisés, enrichit la polémique d'une couleur linguistique insolite, qui n'a sûrement pas échappé au lecteur contemporain. Et ce sont des mots qui ont eu ensuite une fortune notoire dans la langue italienne du Cinquecento, de l'Arioste à l'Arétin ou au Tasse, parallèlement à la diffusion des coutumes espagnoles dans la société courtoise. On se limitera à rappeler l'insistance et l'ironie à propos de termes comme «galán», «desenvoltura», «hidalgia» ou «algaravia», la moquerie linguistique à propos du jeune homme espagnol appelé «rapaz», poussé par le mot lui-même à devenir bandit et gredin. Comme toujours chez Galateo, derrière les paroles, il y a la force des choses, l'idée d'un choc et d'une transformation de la civilisation.

En conclusion, où pouvons-nous localiser le point de contact entre le registre pédagogique et le registre politique dans le *De educatione*? A coup sûr dans le concept de «mala liberorum institutio», dans l'image de l'éducation négative ou à l'envers. Et un tel concept attribue à la barbarie la lourde responsabilité politique et morale de se transmettre elle-même aux nouvelles générations, et assurément aux nations soumises. Alors, la responsabilité de l'inévitable corruption des coutumes et de toute cette charge de deuils et de ruines qui fatalement en résultent, retombe sur la barbarie, tandis que s'effrite un équilibre social qui aurait dû se baser sur la raison et non sur la force.

La partie finale du *De educatione* apparaît comme une apologie, qu'il était utile d'ajouter, certes, non pour le registre pédagogique, mais pour l'aspect politique. Et cette apologie pousse à s'interroger sur les vraies finalités de l'œuvre et sur ses destinataires réels. Quel sens cela a-t-il de clore une épître pédagogique à un vieil ami par une autodéfense de tout ce qui s'est dit précédemment, en affirmant qu'il est nécessaire de dire la vérité au prince, et encore plus nécessaire pour celui-ci de la rechercher derrière les vaines apparences et les fictions des courtisans et des adulateurs? Cette fois, le contraste entre la réalité et les apparences touche le gouvernement de toute la société. Ce n'est pas seulement la véritable condition du royaume de Naples qui compte, malmené par la guerre, par le «malgoverno» et par la corruption des mœurs, mais aussi la possibilité de faire connaître

cette réalité au pouvoir central, qui en est assez éloigné en espace et en esprit. Et un tel éloignement ne fait qu'accroître les difficultés, parce qu'une infinité de diaphragmes, plus ou moins intéressés à une autre interprétation des choses, s'interposent lors de la transmission des données et des rapports. C'est là ce que Guichardin appellera «le brouillard entre la place et le Palais».

Une lecture attentive du *De educatione* montre que Galateo ne discute pas l'autorité des rois espagnols: le vrai danger vient de l'intérieur parce que le mauvais gouvernement des occupants espagnols pourrait mener à la perte du territoire conquis. C'est exactement le même diagnostic que l'on présenta en 1505 ou en 1506 à Ferdinand le Catholique, de la part des porte-parole de la classe dirigeante de Naples, comme Giambattista Spinelli (à qui Galateo dédia son *De situ Iapygiae*). Tout cela fut corroboré par les accusations précises formulées contre Consalvo par un de ses ex-capitaines, Nuñez de Ocampo, loué sans réserve dans le *De educatione* alors qu'on n'y parle nullement du puissant Consalvo. On voit clairement le camp choisi par Galateo, qui voulait que sa voix parvînt en Espagne, moins chez Colonna, qui connaissait cette situation, qu'auprès du roi catholique, conjointement à de si nombreuses voix de douloureuse protestation qui, depuis Naples, tentaient de modifier la situation.

Nous ne savons pas si le texte fut réellement envoyé en Espagne. Ce qui est certain, c'est que d'autres émirent les mêmes propos que Galateo, et avec efficacité, que Consalvo tomba en disgrâce et qu'il fut éloigné du pouvoir, et que le même roi Ferdinand vint à Naples en 1506, non pour faire œuvre de charité en faveur du royaume de Naples et lui rendre comme souverain le jeune Ferrante, mais pour raffermir une domination politique appelée à durer encore deux siècles.

A ce stade, les raisons mêmes qui avaient chargé le *De educatione* d'une actualité brûlante, le rendirent complètement inadapté et dépassé. Galateo rangea cette œuvre dans le tiroir de son écritoire. Il l'en fit sortir quand, après être arrivé dans les Pouilles deux ou trois ans plus tard, dans le cercle d'Isabelle d'Aragon, duchesse de Bari (près de qui il retrouva son ami Crisostomo), il en traduisit de nombreuses pages dans la langue populaire, vive et colorée par la patine dialectale, de l'*Esposizione del Pater Noster*.

C'est dans cette œuvre-ci qu'il approfondissait finalement sa méditation ininterrompue sur les thèmes de l'instabilité et de la caducité des choses terrestres, de l'impénétrabilité du jugement divin qui intervient dans l'histoire par des voies que la raison ne pourra pénétrer profondément. L'optimisme réaliste qu'il avait peut-être professé jusqu'au *De educatione* disparaît, de même que cette position à mi-chemin entre le hasard et la prudence, qu'il avait au fond maintenue d'après l'exemple de Pontano. A présent, la chance n'existe plus comme réalité; son domaine n'est que celui de l'inconnaissable, qui appartient à une sagesse qui n'est pas de ce monde.

Sans doute Galateo devait-il tout d'abord se justifier à lui-même la disparition d'un monde auquel il devait sa propre formation et auquel il avait cru. De nouvelles références s'imposent: d'un point de vue culturel, il ne semble plus qu'on puisse affirmer la primauté des lettres sur les autres disciplines, à moins qu'elle soit soutenue par un fort engagement politique. Et à partir de cette idée, il faut inclure dans la trame des institutions périphériques le concept de reconstruction de la société. Le *De educatione*, resté dans cette forme au stade de la première composition, fut ainsi repêché en 1512, surtout dans son aspect pédagogique, avec une nouvelle épître dédicatoire à Pirro Castriota, porteparole de cette féodalité de province dont Galateo se rapprocha dans les dernières années de sa vie, dans son Salento, où il mourut en 1517.

Le *De educatione* fut ainsi presque oublié, notamment à cause de son contenu politique, gênant en période de domination espagnole, et il fut transmis par une tradition manuscrite uniquement méridionale. Si je pouvais émettre un jugement de valeur sur ce type de travail, je ne sais si je considérerais cette œuvre comme la plus importante et la plus significative de Galateo. Certes, ce ne fut pas celle à laquelle l'humaniste salentin consacra la meilleure attention dans l'élaboration stylistique et l'organisation des idées, ni celle par laquelle il aurait voulu le plus transmettre sa renommée à la postérité. Mais ce fut sûrement une de ses productions les plus spontanées et les plus immédiates, au point de constituer un témoin vivant d'une époque fascinante et contestée, d'évolution et de mutation, qui bouleversa l'Europe

entière en la menant à la modernité. Aujourd'hui, à près de cinq siècles de distance, dans une Europe qui parvient enfin à vaincre des divisions politiques et idéologiques, sa lettre redevient singulièrement actuelle, et le philologue qui veille à la correction et à l'interprétation du texte ancien y remarque continuellement le message du présent. La condamnation de la guerre et de la barbarie n'appartient pas à un passé lointain. Nous assistons, non sans en être préoccupés, à l'apparition des signes d'une nouvelle barbarie, liée non aux vicissitudes de peuples et de nations, mais à l'absence des valeurs et à l'écroulement des idéologies. Et chacun de nos efforts devrait désormais tendre à retrouver notre humanité perdue dans le bruit du temps présent.



## LE LATIN DE GALATEO\*

En bon humaniste, Galateo connaît évidemment les deux langues classiques. Il écrit en un latin presque cicéronien, émaillé de citations grecques.

Il n'y a pas lieu de s'appesantir sur les graphies *caeteris* (chapitre 10) et *coena* (ch. 56), qui ne font que refléter une incertitude de graphie (et peut-être de prononciation) coutumière.

Le texte de Galateo reste toujours parfaitement compréhensible, même s'il contient quelques imperfections. On relèvera principalement<sup>1</sup>:

- *utrique* au pluriel, traduction littérale de «tous les deux», au lieu du singulier canonique *uterque*.
- *nescio si* amenant l'interrogation indirecte (ch. 45), alors qu'en latin classique, *si* n'introduit en principe que l'hypothèse (<sup>2</sup>); la traduction n'en reste pas moins limpide.
- *quamvis* non suivi d'adjectif ou d'adverbe (ch. 52) et *etsi* (ch. 53) amenant un subjonctif (au lieu de l'indicatif classique): difficulté de rendre correctement la concession, certes une des subordonnées les plus rares.
- *sive* répété au lieu de *utrum an*, pour introduire une interrogation indirecte double (ch. 82)<sup>2</sup>.
- une *de Gallis victoriam*, que l'on traduira par «victoire sur les Gaulois».

Les quelques difficultés qui surgissent dans l'interprétation de mots plus récents ne sont jamais importantes. Elles concernent des détails vestimentaires, noyés au sein d'énumérations en plusieurs endroits de l'œuvre, ou bien des termes espagnols, tantôt

\* Observations de Pol Tordeur.

<sup>1</sup> Je remercie particulièrement le professeur IJsewijn, de la Katholieke Universiteit Leuven, pour ses suggestions.

<sup>2</sup> Limitons-nous à une référence très récente: Colette BODELOT, dans son ouvrage *Termes introducteurs et modes dans l'interrogation indirecte en latin de Plaute à Juvénal* (Avignon, Vita Latina, 1990), envisage plus en détail le développement du *si* interrogatif, déjà présent chez Térence.



présentés sous forme latine (*fidalgia*, la qualité d'*hidalgo*), tantôt maintenus dans leur graphie espagnole (*desenvolturas* ch. 45, *galanos* ch. 49, *galanes* ch. 52).

Plus délicate, en revanche, est l'interprétation des mots *Galli*, *Franci*, *Hispani*, *Gothi* et bien sûr *barbari*. L'auteur désigne-t-il vraiment les anciennes tribus vaincues par les Romains, puis celles qui ont supplanté ceux-ci? Ou évoque-t-il avec plus ou moins d'ironie ou d'amertume, voire de désespoir, les Français et les Espagnols, ses contemporains, qui ont conquis le royaume de Naples? Seul le contexte permet de trancher, dans la mesure du possible.

On a souhaité que la traduction française soit compréhensible et lisible. Dans ce but, on a parfois dû préférer «Gaulois» à «Français», «Latin» ou «Romain» à «Italien», afin d'éviter tout anachronisme. D'autre part, on s'est plus d'une fois résolu à fractionner des phrases interminables ou enchevêtrées, dont la syntaxe compliquée et surtout la longueur ne correspondent pas à la syntaxe moderne. On espère toutefois n'avoir trahi ni la pensée de l'auteur dans sa complexité, ni la langue française, mais avoir le mieux possible respecté l'une et l'autre.

## HISTOIRE DU TEXTE

Le *De educatione*, écrit en 1505 pour Crisostomo Colonna, précepteur de Ferrante d'Aragon, duc de Calabre, reçut une nouvelle dédicace, vers 1512, à l'adresse de Pirro Castriota, représentant d'une famille féodale méridionale d'origine albanaise: après le retour de Colonna en Italie, en 1506, et la chute des espérances d'un retour de Ferrante, Galateo tentait ainsi de répandre son œuvre dans le monde aristocratique du Sud. Mais l'entreprise était difficile, c'est pourquoi le *De educatione*, texte «problématique» du point de vue politique à l'époque de la domination espagnole, resta manuscrit pendant plus de trois siècles, et sa lecture fut réservée à ceux qui, peu nombreux, purent s'en faire réaliser une copie.

Le plus ancien manuscrit de l'œuvre semble être celui de Lecce, Biblioteca Provinciale, 49, ff. 1r-34v, copié par Silvio Arcudi (1576-1646), médecin de Galatina qui recueillit beaucoup d'écrits de Galateo. Un autre manuscrit de la même bibliothèque, le n. 336, provient du même archétype du codex d'Arcudi. Il offre toutefois un texte mutilé pour les 59 premiers chapitres.

Quelques années plus tard, dans la Naples du Seicento, le *De educatione* fut récupéré dans la mouvance de la lutte pour l'autonomie citadine, née lors de la révolte de Masaniello contre la domination espagnole (1648). Camillo Tutini, érudit napolitain (ca. 1594 - ca. 1670), fit préparer en 1660 une copie du *De educatione*, dans le codex de Naples, Biblioteca della Facoltà Teologica «San Tommaso», A.2.28, ff. 168r-204v, indépendante du codex de Lecce, et tirée d'un autre archétype salentin. Du codex de Tutini descendent de nombreux autres manuscrits qui formèrent une véritable «famille napolitaine»: Naples, Biblioteca Nazionale, V.F.8, XVII<sup>e</sup> s.; Naples, Biblioteca della Società Napoletana di Storia Patria, XXI.C.22, ff. 177r-217v, XVII<sup>e</sup> s.; Naples, Biblioteca Nazionale, Brancacciano VI.A.11, ff. 126r-143v, XVII<sup>e</sup> s. D'un sous-archétype napolitain, on tira au début du Settecento les deux manuscrits d'Avellino, Biblioteca Provin-

ciale, Tafuri 61 ff. 71r-89r, et Tafuri 22 ff. 21r-43v, qui passèrent dans la bibliothèque de l'historien méridional Giovanni Bernardino Tafuri.

À la fin du XVIII<sup>e</sup> s., l'érudit et antiquaire salentin Michele Arditi, de Presicce (1746-1838), s'intéressa activement au *De educatione*. En confrontant divers manuscrits, il essaya de préparer un texte critique: ses copies sont conservées aujourd'hui encore dans les archives de famille à Presicce. En 1785, il transcrivit personnellement, d'après le codex actuellement à Naples, Bibl.Naz.V.F.8, un de ses carnets (section VI, pp. 1-88) et il laissa la moitié de la page blanche pour d'éventuelles collations, qui ne furent jamais réalisées. L'année suivante, il reçut d'Antonio Tanza de Galatina, possesseur du codex de Lecce d'Arcudi, une copie de ce dernier, identifiable dans la section IV du même carnet (ff. 1r-47v). Ensuite, il fit copier (mais seulement jusqu'au ch. 57) le codex d'Avellino Tafuri 22 dans l'actuelle section II de ses carnets (ff. 24r-38v) et en tira plus tard une dernière copie dans le manuscrit 25 = des archives Arditi (pp. 189-216).

Entretemps, dans le Salento, d'autres copies provinrent du codex de Lecce d'Arcudi: Brindisi, Biblioteca Arcivescovile «A. De Leo», D/2-10, ff. 297r-325r, écrit par Giambattista Lezzi pour le compte d'Alessandro Maria Kalefati, évêque d'Oria (1726-1794), et Lecce, Biblioteca del Convento di Sant'Antonio, pp. 256-328.

Un dernier manuscrit de l'œuvre fut préparé par Agostino Gervasio à Naples entre 1830 et 1840, sur la base du ms. Brancacciano, collationné avec le manuscrit napolitain de Storia Patria.

L'«editio princeps», fondée sur le codex de Lecce, fut établie par Francesco CASOTTI, *Scritti inediti e rari di diversi autori trovati nella provincia d'Otranto*, Naples, Stamperia del Vaglio, 1865, p. 1-43. Le texte latin de Casotti a été repris et assorti d'une importante traduction italienne, par Salvatore GRANDE, *La Giapi-gia e varii opuscoli di Antonio De Ferrariis detto il Galateo*, vol. I (dans la *Collana di opere scelte e inedite di Scrittori di Terra d'Otranto*, vol. II), Lecce, Tipografia Garibaldi di Flascassovitti e Simone, 1867, pp. 101-167.

Le texte de la présente édition reprend, avec quelques corrections, le texte proposé par Carlo Vecce à la suite de son étude *Il De educatione di Antonio Galateo De Ferrariis*, «Studi e problemi di critica testuale», 36 (avril 1988), pp. 23-82, étude à laquelle on se reportera pour d'autres informations sur les manuscrits et leurs relations. Il est prévu que le texte critique, complété par un apparat et un commentaire exhaustif des renvois aux «loci similes» de l'auteur et d'autres humanistes, fasse partie de l'édition italienne des œuvres de Galateo dirigée par Francesco Tateo.

Pour les manuscrits et les travaux critiques menés sur d'autres œuvres de Galateo, on consultera Antonio IURILLI, *L'opera di Antonio Galateo nella tradizione manoscritta. Catalogo*, Naples, 1990, qui signale également un nouveau codex du *De educatione*: Avellino Tafuri 22 (voir à ce propos C. VECCE, *Paralipomeni al Galateo. I Note sui codici del Galateo, II. Un nuovo codice del «De educatione»*, «Studi e problemi di critica testuale», 45 (octobre 1992), pp. 59-82.

## INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

On peut lire une introduction générale sur Antonio De Ferrariis, dit Galateo, dans F. TATEO, *Cultura e poesia nel Mezzogiorno dal Pontano al Marullo*, in *La letteratura italiana. Storia e testi*, vol. III t.2, Bari, Laterza, 1972, pp. 520-528; C. GRIGGIO, *De Ferraris, Antonio, detto il Galateo*, in *Dizionario critico della letteratura italiana*, diretto da V. BRANCA, Torino, UTET, 1986<sup>2</sup>, vol. II, pp. 116-122; A. ROMANO, *De Ferrariis, Antonio*, in *Dizionario biografico degli italiani*, vol. 33, Roma, 1987, pp. 738-741.

Sur la biographie, N. BARONE, *Nuovi studi sulla vita e sulle opere di Antonio Galateo*, Napoli, 1892, est encore partiellement valable, mais il faudra tenir compte des ajouts de D. COLUCCI, *A. De Ferrariis detto il Galateo*, «Rinascenza Salentina», 5 (1937), n. 2, pp. 97-128; 6 (1938), n. 1, pp. 1-44 et n. 2, pp. 215-255; 7 (1939), n. 1, pp. 24-50; et surtout de ceux de D. MORO, *Tre note per la biografia di Antonio Galateo*, «Esperienze letterarie», 4 (1979), pp. 81-102 (inclus dans le volume. *Per l'autentico Antonio De Ferrariis Galateo*, Naples, 1991, pp. 15-48).

Parmi les plus importantes contributions critiques des dernières années (certaines d'entre elles sont reprises parmi les sujets abordés dans l'introduction), on rappellera les essais de M. SANTORO, *Scienza e humanitas nell'opera di Galateo*, «La Zagaglia», 2 (1960), n. 5 pp. 25-40, n. 6 pp. 50-63, et *Fortuna, ragione e prudenza nella civiltà letteraria del Cinquecento*, Napoli, 1978, p. 71-101; P.A. DE LISIO, *L'umanesimo problematico di A. De Ferrariis (Galateo)*, «Misure critiche», 1 (1971-1972), pp. 8-36 (puis in *Studi sull'Umanesimo meridionale*, Naples, 1973); C. GRIGGIO, *Tradizione e rinnovamento nella cultura del Galateo*, «Lettere Italiane», 26 (1974), pp. 415-433; A. VALLONE, *Galateo letterato*, in *Civiltà meridionale*, Naples, 1978, pp. 23-42; F. TATEO, *Il pensiero civile di A. De Ferrariis*, in *Studi su A. De Ferrariis Galateo*, Galatone, 1970, pp. 13-32 (réélaboré in *Chierici e feudatari del Mezzogiorno*, Bari, 1984). Pour une bibliographie plus approfondie sur les œuvres, il suffit de renvoyer à P. ANDRIOLI

NEMOLA, *Catalogo delle opere di A. De' Ferrariis (Galateo)*, Lecce, Milella, 1982 (pp.211-216 pour le *De educatione*), qui a publié l'édition critique de A. DE FERRARIIS (GALATEO), *Epistola illustri viro Belisario Aquevivo (Vituperatio litterarum)*, Galatina, Congedo, 1991.

Le *De educatione*, après l'édition Grande de 1867, a été lu dans une perspective politique conforme au Risorgimento, comme une œuvre qui, en un certain sens, devançait le rassemblement des Italiens contre les barbares étrangers: ainsi en est-il de quelques comptes rendus parus dans des quotidiens de l'époque, sous la signature de Niccolò Tommaseo (dans «L'Istituto»), de Pietro Fanfani (dans l'«Opinione Nazionale»), de Luigi Capuana (dans «La Nazione»): opinions qui furent republiées par Grande dans le deuxième volume des œuvres de Galateo, sorti à Lecce en 1868, aux p.3-34 de l'appendice. A la lecture politique s'ajouta rapidement l'interprétation pédagogique, par exemple chez E. CELESIA, *Storia della pedagogia italiana*, Milan, 1872, pp.205-207; et I. BENCIVENNI, *Medaglioni pedagogici. Il Galateo*, «La Scuola Moderna», Palerme, 1 (1886), n°1, pp.11-13, 61-64; n°10, pp.217-218.

Benedetto Croce prit parti contre l'interprétation exclusivement pédagogique ou rhétorique (en faveur du Risorgimento). Il revendiqua pour le *De educatione* le rôle de document sur la crise de la civilisation italienne au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Son premier essai, *Il trattato «de educatione» di Antonio Galateo*, «Giornale Storico della Letteratura Italiana», 23 (1894), pp.394-406 (compte rendu par A. MOREL-FATIO in «Romania», 24.07.1895, pp.477-478), fut complété l'année suivante, lorsque l'on retrouva le texte de Vagad, *L'avversario spagnuolo di Antonio Galateo*, «Rassegna pugliese», 12 (1895), pp.38-41. L'ensemble fut refondu dans le volume *La Spagna nella vita italiana durante la Rinascenza* (1<sup>ère</sup> éd. Bari, Laterza, 1917), Bari, Laterza, 1949; parallèlement, on publiait une étude de caractère général sur *Antonio de Ferrariis detto il Galateo*, «Humanisme et Renaissance», 4 (1937), pp.366-380 (intégré dans *Poeti et scrittori del pieno e tardo Rinascimento*, Bari, Laterza, 1945, vol.I, p.17-35).

Malgré l'importante contribution de Croce, le *De educatione* continua à être lu sous l'angle de l'histoire de la pédagogie

(excepté par T. PERSICO, *Gli scrittori politici napoletani dal '400 al '700*, Napoli, 1912, pp.110-127), et sans beaucoup d'originalité: par exemple, G. VAGLIO, *Antonio Galateo dans la morale et la pédagogie*, Lecce, 1914; G. VIDARI, *L'educazione in Italia dall'Umanesimo al Risorgimento*, Roma, 1930; A. DE FABRIZIO, *Le idee pedagogiche di un Accademico Pontaniano (A. De Ferrariis detto Galateo)*, «Rivista di filosofia e scienze affini», 3 (1901), vol.V, fasc.5; A. De Ferrariis Galateo, *pensatore e moralista del Rinascimento*, «Rassegna Pugliese», pp.23-24 (1907-1908); *Il sentimento nazionale nella Rinascenza: una voce pugliese*, «Japigia», 1 (1930), pp.48-53 (où l'on retrouve des aspects nationalistes et «fascistes» chez Galateo!)

Un niveau très différent a été atteint avec les contributions de E. GARIN, *L'educazione umanistica in Italia*, Bari, 1949, pp.156-162 (avec traduction italienne partielle du *De educatione*), et *Il pensiero pedagogico dell'umanesimo*, Florence, 1958, qui ont préparé de façon critique l'interprétation de la pédagogie humanistique.

A une époque plus récente, le point de vue crocien est suivi par V.E. ZACCHINO, *Il «De educatione» di Antonio Galateo e i suoi sentimenti antispagnoli*, in *La crisi dell'Umanesimo nella coscienza degli scrittori del Regno aragonese*, Bari, 1970, pp.620-633 (auquel on se reportera pour une bibliographie complète); l'opinion inverse est professée par N.G. DE DONNO, *L'inautentico Antonio Galateo di Benedetto Croce*, in *Studi su A.De Ferrariis Galateo*, Galatone, 1970, pp.91-120. L'aspect pédagogique prévaut dans C. CORVAGLIA, *L'epistola pedagogica di un umanista salentino*, «Annuario del Liceo Classico Statale di Casarano», 1 (1979), pp.31-56; mais il est à juste titre confronté aux modèles historiques de la pédagogie humanistique, avec d'intéressantes observations de fond, par A. VALLONE, *Galateo, Venezia e il «De educatione»*, in *Vittorino da Feltre e la sua scuola*, Florence, 1981, pp.299-311. On doit encore d'autres contributions à L. MIELE, *L'epistola «De educatione» del Galateo*, in *Rinascimento meridionale e altri studi in onore di M.Santoro*, Naples, 1987, pp.271-292; et D. MORO, après être intervenu sur les limites chronologiques dans *Tre note...*, pp.89-97 (puis dans *Per l'autentico...*, pp.28-37), relève l'importante citation de Rutilius Namatianus et propose une composition par strates superposées, de 1502 à 1508,

en polémiquant contre l'hypothèse de C. Vecce, dans l'essai *Spigolature galateane. II. Sui tempi redazionali del «de educatione»: un dato a riprova*, in *Rinascimento meridionale e altri studi in onore di M. Santoro*, Naples, 1987, pp.335-338 (inclus ensuite dans *Per l'autentico*, pp.105-118).

Enfin, le cadre historique de l'œuvre est donné par C. VECCE, *Il «De educatione» di Antonio Galateo*, «Lettere Italiane», (1988), pp.326-343, parallèlement à un recensement des manuscrits et à une première enquête de critique textuelle.

#### ABBREVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- ALBORG = J.L. ALBORG, *Historia de la literatura española*, Madrid, 1970<sup>2</sup>.
- ANDRIOLI NEMOLA = P. ANDRIOLI NEMOLA, *Catalogo delle opere di A. De Ferrariis (Galateo)*, Lecce, 1982.
- ANTONIO = N. ANTONIO, *Bibliotheca Hispana vetus*, Matriti, 1788.
- AQUIVIVUS = BELISARIUS AQUIVIVUS *De instituendis liberis principum*, Neapoli, Johannes Pasquet de Sallo, 7 maggio 1519.
- ASPN = «Archivio Storico per le Province Napoletane».
- BECCARIA = G.L. BECCARIA, *Spagnolo e spagnoli in Italia*, Torino, 1985.
- CARITEO = *Le rime di Benedetto Gareth detto il Chariteo*, a c. di E. PERCOPO, Napoli, 1892.
- CICOGLA = E.A. CICOGLA, *Delle iscrizioni veneziane*, I, Venezia, 1824; V, Venezia, 1842; VI, Venezia, 1853.
- COROMINAS-PASCUAL = J. COROMINAS - J.A. PASCUAL, *Diccionario critico etimológico castellano y hispánico*, Madrid, 1980.
- CROCE, *La Spagna* = B. CROCE, *La Spagna nella vita italiana durante la Rinascenza*, Bari, 1949<sup>4</sup>.
- CSEL = «Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum».
- DEFILIPPIS, *L'edizione* = D. DEFILIPPIS, *L'edizione basileense e la tradizione manoscritta del De situ Iapygiae di Antonio De Ferrariis Galateo*, INSRM, «Quaderni», 1 (1984), 25-50.
- DEFILIPPIS, *Successi* = D. DEFILIPPIS, *Nota ai Successi dell'armata turchesca nella città d'Otranto nell'anno MCCCCLXXX di G. M. Marziano*, «Annali della facoltà di lettere e filosofia dell'Università di Bari», 23 (1980), 221-38.
- DEGLI AGOSTINI = G. DEGLI AGOSTINI, *Notizie sugli scrittori veneziani*, Venezia, 1754.
- EQUICOLA = C. VECCE, *Un'Apologia per l'Equicola. Le due redazioni della Pro Gallis apologia di Mario Equicola e la traduzione francese di Michel Roté*, Napoli, 1990.
- ÉRASME, *Éloge de la folie* = ERASMUS, *Moriae encomium, hoc est stultitiae laus*, ed. C. MILLER (*Opera omnia Desiderii Erasmi Roterodami*, IV-3), Amsterdam-Oxford, 1979.
- ÉRASME, *Opera* = ERASMUS DESIDERIUS ROTERODAMUS, *Opera omnia ex rec. J. Clerici*, Lugduni Batavorum, 1703-1706.
- GAETA = F. GAETA, *L'idea di Venezia*, in *Storia della cultura veneta*, III-3, Vicenza, 1981, 565-641.
- GALATEO, *Epistole* = A. DE FERRARIIS GALATEO, *Epistole*, ed. A. ALTAMURA, Lecce, 1959.
- GALATEO, *Eremita* = E. GARIN, *Prosatori latini del Quattrocento*, Milano-Napoli, 1952, 1067-1126.

- GALATEO, *Opere* = *La Giapigia e varii opuscoli di A. De Ferrariis detto il Galateo*, ed. S. GRANDE, voll. I-IV (*Collana di opere scelte edite e inedite di Scrittori di Terra d'Otranto*, voll. II, III, IV, XVIII), Lecce, 1867-1871.
- GALATEO, *Vituperatio* = ANTONIO DE FERRARIIS (GALATEO), *Epistola illustri viro Belisario Aquevivo (vituperatio litterarum)*, Galatina, 1991.
- GIOVIO, *Dialogo* = PAOLO GIOVIO, *Dialogo dell'impresie militari e amoroze*, ed. M. G. PENCO, in PAULI IOVII *Opera*, IX, Roma, 1984.
- GIOVIO, *Vite* = PAOLO GIOVIO, *Le vite del Gran Capitano e del Marchese di Pescara, volgarizzate da Ludovico Domenichi*, a c. di C. PANIGADA, Bari, 1931.
- GRIGGIO = C. GRIGGIO, *De Ferrariis, Antonio, detto il Galateo*, in *Dizionario critico della letteratura italiana*, diretto da V. BRANCA, Torino, UTET, 1986<sup>2</sup>, 116-22.
- Historia general* = *Historia general de las literaturas hispanicas*, II, Barcelona, 1951.
- INSRM = «Istituto Nazionale di Studi sul Rinascimento Meridionale».
- KRISTELLER = P. O. KRISTELLER, *Iter Italicum*, London-Leiden, 1963-1989.
- LUNA = FABRICIO LUNA, *Vocabulario di cinquemila vocabuli toscani non men oscuri che utili e necessari del Furioso, Boccaccio, Petrarca e Dante*, Napoli, Giovanni Sultzbach, 27 ottobre 1536.
- MAIO = IUNIANO MAIO, *De maiestate*, ed. F. GAETA, Bologna, 1956.
- MANCINELLI = N. MANCINELLI, *Pietro Summonte umanista napoletano*, Roma, 1923.
- MARTYR = PETRI MARTYRI ANGLERII *Opus epistolarum*, Amstelodami, 1670.
- MENENDEZ PIDAL, *Historia* = *Historia de España*, dirigida por R. MENENDEZ PIDAL, Madrid, 1950.
- MENENDEZ PIDAL, *Los godos* = R. MENENDEZ PIDAL, *Los Godos y la epopeya española*, Madrid, 1969<sup>2</sup>.
- MORO, *Per l'autentico* = D. MORO, *Per l'autentico Antonio De Ferrariis Galateo*, Napoli, 1991.
- NOTAR GIACOMO = *Cronica di Napoli di Notar Giacomo*, pubblicata per cura di P. GARZILLI, Napoli, 1845.
- PASTOR = L. PASTOR, *Storia dei papi alla fine del Medio Evo*, voll. I-III, Roma, 1910-1912.
- Poeti latini* = *Poeti latini del Quattrocento*, intr. di F. ARNALDI, edd. L. MONTI SABIA e L. GUALDO ROSA, Milano-Napoli, 1964.
- PONTANO, *De immanitate* = IOANNIS IOVIANI PONTANI *De immanitate liber*, ed. L. MONTI SABIA, Napoli, 1970.
- PONTANO, *De magnanimitate* = IOANNIS IOVIANI PONTANI *De magnanimitate*, ed. F. TATEO, Firenze, 1969.
- PONTANO, *De principe* = E. GARIN, *Prosatori latini del Quattrocento*, Milano-Napoli, 1952, 1021-66.

- PONTANO, *Dialoghi* = G. PONTANO, *I Dialoghi*, cd. C. PREVITERA, Firenze, 1943.
- PONTANO, *Opera* = IOANNIS IOVIANI PONTANI *Opera omnia soluta oratione composita*, Venetiis, in aedibus Aldi, 1518-1519.
- PONTANO, *Trattati* = G. PONTANO, *I trattati delle virtù sociali*, a c. di F. TATEO, Roma, 1965.
- RICO = F. RICO, *Aristoteles hispanus: en torno a Gil de Zamora, Petrarca y Juan de Mena*, «Italia Medioevale e Umanistica», 10 (1967), 143-64.
- RUBÍO = J. RUBÍO, *Literatura catalana*, in *Historia general de las literaturas hispánicas*, I, Barcelona, 1949, 643-746.
- SANNAZARO, *Opera* = ACTII SINCERI SANNAZARII *Opera latine scripta ex secundis curis Iani Broukhousii*, Amstelodami, 1728.
- SANNAZARO, *Opere volgari* = IACOPO SANNAZARO, *Opere volgari*, ed. A. MAURO, Bari, 1961.
- SANUTO = M. SANUTO, *I diarii*, voll. IV-VI, Venezia, 1880-1881.
- TATE = R. B. TATE, *Ensayos sobre la historiografía peninsular del siglo XV*, Madrid, 1970.
- TATEO, *Chierici* = F. TATEO, *Chierici e feudatari nel Mezzogiorno*, Bari, 1984.
- TATEO, *Miti* = F. TATEO, *I miti della storiografia umanistica*, Roma, 1990.
- TAVONI = M. TAVONI, *Latino, grammatica, volgare. Storia di una questione umanistica*, Padova, 1984.
- VAGAD = FABRICIO GAUBERTE DE VAGAD, *Corónica de Aragón*, Zaragoza, Paulo Hurus, 12 settembre, 1499.
- VALLA, *Gesta Ferdinandi* = LAURENTII VALLE *Gesta Ferdinandi Regis Aragonum*, ed. O. BESOMI (*Thesaurus Mundi*, 10), Padova, 1973.
- A. VALLONE = A. VALLONE, *Galateo, Venezia e il «De educatione»*, in *Vittorino da Feltre e la sua scuola*, Firenze, 1981, 299-311.
- G. VALLONE, *Aspetti* = G. VALLONE, *Aspetti giuridici e sociali nell'età aragonese: i Castriota in Terra d'Otranto*, in *Momenti e figure di storia pugliese. Studi in memoria di Michele Viterbo*, Galatina, 1981, 135-85.
- G. VALLONE, *Per A. De' Ferrariis* = G. VALLONE, *Per Antonio De' Ferrariis detto il Galateo: un inedito, una data*, «Giornale Storico della Letteratura Italiana», 160 (1983), 575-86.
- VECCE, *Corvino* = C. VECCE, *Appunti su Massimo Corvino*, in *ΦΙΛΟ-ΦΡΟΝΗΜΑ, Festschrift für Martin Sichert*, Paderborn-München-Wien-Zürich, 1990, 293-312; *Un umanista napoletano alla corte di Mattia Corvino: Massimo Corvino*, «Rivista di Studi Ungheresi», 4 (1989), 53-68.
- VECCE, *DE I* = C. VECCE, *Il De educatione di Antonio Galateo de Ferrariis*, «Studi e problemi di critica testuale», 36 (aprile 1988), 23-82.

- VECCE, *DE II* = C. VECCE, *Il «De educatione» di Antonio Galateo*, «Lettere Italiane», (1988), 325-43.
- VECCE, *Donazione* = C. VECCE, *Antonio Galateo e la difesa della Donazione di Costantino*, «Aevum», 59 (1985), 353-60.
- VECCE, *Esercizi* = C. VECCE, *Esercizi di traduzione nella Napoli del Rinascimento, I. Sannazaro e Pindaro*, «Annali dell'Istituto Universitario Orientale», Sezione Romanza, 31 (1989), 309-29; *II. Alessandro d'Afrodisia, Altilio e Galateo*, 32 (1990), 103-37.
- VECCE, *Paralipomeni* = C. VECCE, *Paralipomeni al Galateo*, «Studi e problemi di critica testuale», 45 (ottobre 1992), 59-82.
- VECCE, *Sannazaro* = C. VECCE, *Iacopo Sannazaro in Francia. Scoperte di codici all'inizio del XVI secolo*, Padova, 1988.
- VEGIUS = MAPHEI VEGII *De educatione liberorum et eorum claris moribus libri sex*, ed. M. WALBURG FANNING, Washinton, 1933.
- VERGERIUS = PETRI PAULI VERGERII *De ingenuis moribus, E Magno Basilio Leonardi Aretini traductio, Ex Xenophonte Leonardi Aretini traductio de tirannide, Guarini Veronensis in Plutarcum prefatio, Plutarci de liberis educandis, Hieronymi de officiis liberorum erga parentes*, Venetiis, Damianus de Mediolano, 21 giugno 1493.
- WELTI = M. WELTI, *Il progetto fallito di un'edizione cinquecentesca delle opere complete di Antonio De Ferrariis detto il Galateo*, ASPN, s. III, 10 (1972), 179-91.

## DÉDICACE À PIRRO CASTRIOTA

ANTONIUS GALATEUS PYRRHO CASTRIOTAE<sup>1</sup> s.p.d.

a. Accepi, egregie adolescens, lepidulas litteras tuas non sine voluptate, ex quibus cognovi et ingenium tuum ad bonas artes aptissimum et elegantiam morum tuorum. Certe videris mihi a maioribus tuis non degenerasse. Proavus tuus<sup>2</sup>, vir strenuus et nulli veterum Macedonum inferior, quanta adversus Turcas gesserit cum Georgio Castriota<sup>3</sup>, viro omnium strenuissimo et heroe nostri temporis, tota Macedonia<sup>4</sup> testis est nec non et totum hoc regnum: nam, teste Pontano viro gravissimae auctoritatis, illorum adventu et auxilio Ferdinandus regnum obtinuit<sup>5</sup>. Sed de proavo tuo sermo est. Hic armorum gloriae addidit sanctissimos mores et litteras: erat enim et graecis et illyricis litteris apprime instructus.

b. Avus tuus vir fuit magnus et bello et pace. Bello turcico, quod in regione circa Hydruntum gestum est (in quo illius frater fortiter pugnando obiit), qualiter se gesserit omnes non modo audivimus sed et vidimus<sup>6</sup>. Et hic ad rem bellicam addidit pietatem, fidem, constantiam, prudentiam, humanitatem, et erga omnes viros probos amorem et beneficentiam et largitatem.

<sup>1</sup> Pirro Castriota est fils naturel de Giovanni Granai Castriota, de noble famille d'origine albanaise. La nouvelle lettre dédicatoire du *De educatione*, composée entre 1510 et 1514, représente la dernière tentative, de la part de l'auteur, pour diffuser cette œuvre dans le milieu de la féodalité méridionale, maintenant que s'est évanoui l'espoir d'un retour d'Espagne de Ferrante d'Aragon, duc de Calabre (VECCE *DE* II, 342). La lettre suit le registre rhétorique de l'épître introductrice de dédicace, et semble un fidèle décalque de la dédicace du *De magnanimitate* de PONTANO (p. I), adressée à Andrea Matteo Acquaviva, avec le rappel de son père Giulio Antonio (*pater vero tuus*) et l'exhortation à suivre les *exempla maiorum*, dans l'expression *arma — litterae*.

<sup>2</sup> Bernardo Granai Castriota, grand-père de Pirro, au service de Ferdinand d'Aragon, reçut pour ses actions méritoires le titre de comte de Copertino: sa juridiction s'étendait également sur Galatone, terre natale de Galateo. Il mourut en 1508. (Sur les Castriota, cf. G. VALLONE, *Aspetti*, 145-146, et *Per A. De' Ferrariis*, 578-579).

Antonio Galateo adresse son meilleur salut à Pyrrhus Castriota.

a. Ce n'est pas sans plaisir, remarquable jeune homme, que j'ai reçu ta charmante lettre, par laquelle je me suis aperçu que ton esprit est très enclin aux bonnes disciplines, et que tu pratiques un genre de vie non dépourvu d'élégance. Tu me sembles à coup sûr digne de tes ancêtres. Ton aïeul, un homme remarquable et nullement inférieur aux Macédoniens de l'Antiquité, a remarquablement guerroyé contre les Turcs aux côtés de Giorgio Castriota, le personnage le plus fort et le héros de notre temps. Toute la Macédoine l'atteste, de même que tout notre royaume: en effet, d'après le témoignage de Pontano, homme plein d'autorité, c'est grâce à leur arrivée et à leur aide que Ferdinand est monté sur le trône. Mais il s'agit d'évoquer ton grand-père. Il a ajouté à la gloire des armes de très saintes moeurs, et c'était un homme de lettres: de fait, il avait parfaitement appris les lettres grecques et illyriennes.

b. Ton grand-père fut un grand homme, en temps de guerre comme en temps de paix. Lors de la guerre contre les Turcs, qui se déroula dans la région d'Otrante et pendant laquelle son frère mourut en combattant courageusement, nous avons tous non seulement appris la manière dont il s'est comporté, mais même nous l'avons vu. Et lui, à l'art de la guerre, il ajouta la piété, la foi, la constance, la prudence, la bienveillance, et envers toutes les honnêtes gens, la philanthropie, la générosité et la largesse.

<sup>3</sup> Giorgio Castriota Skanderbeg, le héros de la résistance albanaise contre les Turcs, intervint dans le Royaume de Naples au secours de Ferdinand contre les barons rebelles.

<sup>4</sup> Il s'agit de la région albanaise.

<sup>5</sup> PONTANO, *De bello neapolitano* (*Opera* II, f. 279r).

<sup>6</sup> Bernardo participa, ainsi que son frère Astanagio (Attanasio?), à la reconquête d'Otrante (1481), comme le rappelle Galateo dans un fragment du *De bello hydruntino*. Il s'agit ici d'une œuvre aujourd'hui perdue, mais citée dans un manuscrit anonyme de Lecce, *Notamento storico di Lecce belligerante*. Les fragments ont été identifiés par Zacchino et par Laporta et, malgré les doutes de quelques érudits (MORO, *Per l'autentico*, 40-48 et 87-91; G. VALLONE, *Aspetti*, 146-147; ANDRIOLI NEMOLA, 264-277), ils sont probablement authentiques (GRIGGIO, 117; VECCE, *Paralipomeni*, 65).



c. Huius filii proavi tui illustres iuvenes et omni virtutum genere praediti, horum alter Marsos et Pelignos, alter Brutios et Lucanos (eos dico qui sub serenissimarum et sanctissimarum reginarum ditone sunt) optime ac iustissime gubernant.<sup>7</sup>

d. Nec Alphonsi laudem praeteribo, qui suavissimos et iucundissimos mores suos litteris ornavit<sup>8</sup>. Uterque apud Hispanos bello saracenico vel ipsis Hispanis testibus et apud nos bello gallico fortissimorum virorum opera usi sunt.<sup>9</sup>

e. Pater tuus, et fide et fortitudine et consilio spectandus et dignus maioribus suis, aragonenses partes secutus, multum gessit et forti milite et magnanimo duce digna. Apud Tarentum, quando cum Gallis male pugnatum est, ipse fortiter pugnans ferro sibi iter aperuit et Tarentum se recepit, cuius salus nostris gratissima fuit et Tarentinorum animos firmavit. Inde ad paucos dies, nonnullis detrectantibus, ipse solus munus suscepit tutandae Callipolis, quae quotidie a Gallis infestabatur. Postquam illuc applicuit, parva et semiinermi collecta armatorum manu, insultantes Gallos a Callipolitae finibus profligavit et urbem tutatus est.<sup>10</sup>

f. Hic amat et colit litteras, et homines litteris deditos<sup>11</sup> summis prosequitur et laudibus et beneficiis<sup>12</sup>. Postquam ex me et ex praeceptoris tui litteris rescivit te omni studio et

<sup>7</sup> Bernardo eut trois fils: Giovanni, Alfonso et Ferrante. En particulier, Ferrante administrait quelques territoires dans les Abruzzes (*Marsos et Pelignos*), et Giovanni faisait de même dans les Pouilles et en Lucanie (*Brutios et Lucanos*) (cf. G. VALLONE, *Per A. De' Ferrariis*, 579-581). Les reines étaient les fameuses «Reines tristes», Jeanne III, veuve du roi Ferdinand et sœur de Ferdinand le Catholique, et sa fille Jeanne IV, veuve du roi Ferrandino; cf. CROCE, *La Spagna*, 145; A. SCANDONE, *Le Tristi Reyne di Napoli*, ASPN, n.s., 14 (1929), 114-155 et 15 (1930), 151-205.

<sup>8</sup> Alfonso Castriota eut le titre d'Atripalda en 1512. Il épousa en 1499 Cassandra Marchese, la femme que Sannazaro aime ensuite et qu'il défendit dans l'injuste déclaration de nullité octroyée par Léon X en 1518 (SANNAZARO, *Opere volgari*, 319-358).

<sup>9</sup> Giovanni et Ferrante combattirent en Espagne contre les Maures (1500); Giovanni continua le métier des armes aux côtés de Consalvo de Córdoba dans la guerre contre les Français, et participa à la bataille de la Cerignola (1503).

c. Les fils de ton aïeul sont d'illustres jeunes gens, dotés de toutes sortes de qualités. L'un d'eux gouverne excellemment et en toute justice les Marses et les Péligniens, l'autre régit de même les Bruttians et les Lucaniens. Je parle de ces peuples qui se trouvent sous les ordres de reines très sereines et très saintes.

d. Je ne manquerai pas de louer Alphonse, qui a embelli grâce aux lettres ses moeurs très douces et très agréables. Tous deux recoururent aux services des hommes les plus vaillants en Espagne lors de la guerre contre les Sarrasins, aux dires des Espagnols eux-mêmes, et chez nous, face aux Français.

e. Ton père mérite l'admiration pour sa foi, son courage et son esprit. Il fait honneur à ses ancêtres. Ayant embrassé le parti d'Aragon, il a accompli de nombreux exploits, dignes d'un soldat courageux comme d'un chef magnanime. A Tarente, lorsque le combat contre les Français tournait mal, il s'est lui-même battu à l'épée avec courage. Il s'est ainsi frayé un chemin et est parvenu à Tarente. Son salut nous fut très agréable et il remonta le moral des habitants. Ensuite, en peu de jours, malgré quelques déflections, il assumait seul la charge de défendre Gallipoli, que les Français attaquaient journellement. Après son arrivée, lorsqu'il eut rassemblé une petite troupe de soldats à moitié désarmés, il repoussa les attaques françaises loin du territoire de Gallipoli et sauvegarda la ville.

f. Il aime les lettres et les honore, et offre louanges et bienfaits à ceux qui produisent de la bonne littérature. Quand il a appris par moi et par la correspondance de ton précepteur, que tu t'adonnais

<sup>10</sup> Après l'invasion du royaume de Naples par les Français et les Espagnols (1501), quelques forteresses, comme Ischia, Tarente, Gallipoli, continuèrent en 1502 à résister aux Français, au nom de Frédéric, le roi exilé, et se rendirent seulement à Consalvo lorsqu'il fut victorieux. Sur ces deux épisodes, GALATEO, *De situ Iapygiae* (*Opere* I, 32 et 80).

<sup>11</sup> *litteris deditos*: CICÉRON, *Pro Balbo*, 1, 3.

<sup>12</sup> *prosequitur et laudibus et beneficiis*: CICÉRON, *Ad fam.* 3, 13, 16; *Verrines*, 5, 41, 94.

graecis et latinis litteris incumbere summopere delectatus est.

g. Tu igitur, egregie adolescens, perge ut coepisti, et patri tuo obsequere omni qua potes industria, ut et tu et melior et doctior fias et ego vera de te praedicasse videar. Et quamvis ante oculos habeas tot exempla maiorum tuorum quae imiteris et quibus proficias ut alienis minime indigeas, attamen ego, ut qui obnoxius sum domui vestrae ob accepta beneficia, mitto tibi libellum meum «De educatione», quem pro Ferdinando Federici filio scripseram. Lege si placet, et perlege: nam in illo, ut puto, multa invenies quae te conducere ad doctrinam et ad bonos mores poterunt.

Bene vale.

plein de zèle aux auteurs grecs et latins, il a manifesté un très grand bonheur.

g. Quant à toi, remarquable jeune homme, continue comme tu as commencé, et suis les traces de ton père du mieux que tu peux, afin que toi aussi tu deviennes et meilleur et plus sage, et que moi, je donne l'impression d'avoir bien auguré de toi. Et bien que tu aies sous les yeux, parmi tes ancêtres, tant d'exemples à imiter et à exploiter, de sorte que tu n'as pas besoin de t'inspirer d'autres familles, moi, cependant, en ma qualité de débiteur de votre maison pour les bienfaits qu'elle m'a octroyés, je t'envoie mon petit livre *De educatione*, que j'avais écrit pour Ferdinand, le fils de Frédéric. Lis-le si cela te plaît, et parcours-le complètement: en effet, à ce que je crois, tu y trouveras beaucoup de conseils qui pourront te mener à l'étude et à de bonnes mœurs.

Porte-toi bien.

## GALATEUS MEDICUS AD CHRYSOSTOMUM DE EDUCATIONE

1. Scripsisti, mi Chrysostome<sup>1</sup>, gratissimas fuisse epistolas meas inclito duci<sup>2</sup> et Paschalico<sup>3</sup> nostro viro clarissimo vobisque omnibus, tibi praecipue viro magnae et doctrinae et iudicii. Ob quam rem placerent mihi mea plus aequo, ni dubitarem te caeterosque affectu et amore falli. Utcumque res se habet, gaudeo si oblecto; si placeo<sup>4</sup> bene est, sin autem satis est, ut scribis, ab istius exilii cogitatione mentes vestras aliquantisper avertere, si miseri miseros consolari possunt<sup>5</sup>. Ex crebris litteris meis didicisti nos esse in maiori calamitate quam vos qui exulatis. Quid apud Hispanos agat Chrysostomus novi ex epistola tua ad Aegidium<sup>6</sup>, quam

<sup>1</sup> Crisostomo Colonna de Caggiano (ca. 1457 - ca. 1539) fut, à partir de 1495, précepteur de Ferrante, duc de Calabre, qu'il suivit en Espagne en 1502. Il revint seul à Naples en 1506, au service d'Isabelle d'Aragon, duchesse de Bari, qui lui confia l'éducation de sa fille Bona Sforza, future reine de Pologne (bibliographie dans VECCE, DE II, 327 n.8). Galateo le considéra au nombre de ses plus chers amis et lui adressa six lettres (GALATEO, *Epistole*, 97-100 n.XII, 101-103 n.XIII, 121-23 n.XVI, 147-50 n.XXV, 171-72 n.XXVIII, 173-79 n.XXIX. Mais onze autres lettres, hélas perdues, figuraient dans un codex de Giovanni Bernardino Bonifacio: WELT, 190-91). Parmi les rares écrits de Crisostomo, il importe de signaler, vu qu'elle traite d'un sujet pédagogique et qu'elle fut peut-être rédigée pour Ferrante, la traduction italienne d'Onésandre dans le codex de Berlin, Deutsche Staatsbibliothek, Hamilton 466 (KRISTELLER, III, 365).

<sup>2</sup> Ferrante d'Aragon, duc de Calabre (1488-1550), fils de Frédéric d'Aragon, se rendit à Tarente à la discrétion de Consalvo et fut envoyé, le 24 juillet 1502, de Naples en Espagne, où il fut maintenu dans l'exil doré de la cour de Valence. Quand Galateo écrivait le *De educatione*, l'espoir de son retour sur le trône de Naples était encore vivace. Mais notre humaniste lui avait déjà envoyé, avant 1501, une épître pédagogique, dans laquelle il rappelait que la fonction publique élève les têtes couronnées au-dessus des responsabilités privées et que leurs avanies sont amplifiées par l'histoire — thèmes repris dans le finale du *De educatione* (GALATEO, *Epistole*, 81-84 n.X). C'est également à Ferrante en exil que Sannazaro dédie sa quatrième *Ecloga Piscatoria*, *Proteus*. Bibl. sur Ferrante in VECCE, DE II, 327 n.7.

<sup>3</sup> Pietro Pasqualigo (1472-1515), ambassadeur vénitien au Portugal et en Espagne de 1501 au 16 décembre 1504, entretint des contacts épistolaires avec

## GALATEO, MÉDECIN, À CHRYSOSTOME À PROPOS DE L'ÉDUCATION

1. Mon cher Chrysostome,

Tu m'as écrit que mes lettres ont été très agréables au célèbre prince et à notre Paschalico, cet homme très éminent, ainsi qu'à vous tous, mais spécialement à toi, homme d'une éducation et d'un jugement si profonds. Aussi mes œuvres me plairaient-elles à moi également, et plus que de raison, si je ne craignais que les autres et toi n'eussiez été abusés par l'affection et l'humanité que vous nourrissez à mon égard. Quoi qu'il en soit, je suis heureux si je charme; si je plais, c'est bien, mais surtout, comme tu me l'écris, si cela a contribué à distraire quelque peu vos esprits des tourments de votre exil et si des malheureux peuvent aider d'autres malheureux. Par mes fréquentes lettres, tu as appris que nous nous trouvons dans un tourment plus grand encore que vous, qui souffrez de l'exil. Par ta lettre à Gilles, que j'ai lue mille fois et que je lis encore, j'ai été informé de ce que Chrysostome fait chez les Espagnols; je désire particulièrement savoir ce

Galateo et Gilles de Viterbe (voir ci-dessous, note 6). Sur les correspondances, cf. SANUTO, *passim*, et DEGLI AGOSTINI, II, 303; CICOGNA, I, 161 et 186; V, 393, 517-23, 551-52, 627; VI, 428, 786.

<sup>4</sup> *si placeo*: Galateo veut transmettre son message «utile» sous une forme «agréable». C'est là un *topos* de l'art de la composition, depuis les écrits théoriques de CICÉRON à propos de l'*ars bene dicendi* et l'*Art poétique* d'HORACE (tirade des vv. 333-344, conclue par *delectando pariterque monendo*) — pour n'évoquer ici que les sources latines.

<sup>5</sup> *si miseri miseros consolari possunt*: VIRGILE, *Én.* 1, 630. On notera que cette phrase, comme la précédente d'ailleurs, revêt la forme d'une hypothèse réelle.

<sup>6</sup> Gilles de Viterbe (1469-1532), augustinien, puis général de l'ordre (1507) et cardinal (1517), en relation avec l'humanisme napolitain et surtout avec Pontano et Sannazaro. En complément à la note précédente, précisons ici qu'Egidio, en quelque sorte héritier de Marsile Ficin qui «salutava il ritorno dell'età dell'oro», voyait dans son époque les *Saturnia regna* (équivalent mythologique de l'âge d'or). Parallèlement, Galateo ironise comme suit: «Omne omo ... se lamenta de li suoi seculi: io per far contro de li altri, dico che mai foro li migliori omini e tempi, li seculi aurei, se non al presente... All'oro ubbidisce omne cosa: l'oro fa li summi pontifici, l'oro fa li re, l'oro dà gli onori, li magistrati, li cappelli, le mitre...» (in *Esposizione del Pater Noster* = GALATEO, *Opere*, III, 200)

millies legi legamque; quid agat inclytus adolescens scire percipio. Vereor ne ob blandos Hispanorum sermones in peregrinos mores transierit, et ne inter externas delicias et vanitates litteras dediscat, et obliviscatur italicae gravitatis. Nam, «qui cum ingeniis conflictatur eiusmodi — ut ait Terentius — neque commovetur eius animus in ea re tamen»<sup>7</sup>, scias habere iam ipsum suae vitae modum.

2. Dices: «Num tibi non placet Hispanorum Gallorumque educatio, qui hodie inter christianos, serviente misera Italia, et imperio et armis maxime pollent<sup>1</sup>, et, ut sunt extremi omnium hominum<sup>2</sup> in orbis situ, sic et nobilitate, ut ipsi putant, praestantiores, et, ut divi Pauli verbis utar, ii sunt in quos fines saeculorum devenerunt?»<sup>3</sup> In proverbio est: «Si vis virum cognoscere, domum eius intueri»<sup>4</sup>, quamvis ego dicere solitus sim non domum esse inspiciendam, sed vitam et mores<sup>5</sup>. Sed vereor, Chrysostome, ne devenerimus vere in fines saeculorum et ad Babiloniorum regis statuariae pedes<sup>6</sup>. Si romano imperio ferrum tributum est, quibus lutum conveniat videto: Gallis puto et Hispanis, seu, ut ipsi malunt, Francis et Gothis (hoc enim exigit ratio temporum et locorum)<sup>7</sup>. Ii sunt ultimi hominum, et pessimi.

3. Dicam, Chrysostome, breviter et in epistolae modum<sup>1</sup>, diversarum gentium, qui inter scribendum occurrunt, diver-

<sup>7</sup> qui cum ingeniis ... in ea re tamen: TERENCE, *Andr.* 93-94. Il est courant de citer ce poète comique lorsque l'on évoque des questions d'éducation (cf. à ce propos l'anthologie composée par Marino CASALI, *Terenzio. Padri e figli*, Turin, 1973, et, tout récemment, Giovanni CUPAIUOLO, *Terenzio: teatro e società*, Naples, 1991, particulièrement le chap. III, *La riscoperta di antichi ideali*, surtout les pp. 138-168).

<sup>1</sup> et imperio ... pollent: TACITE, *Annales*, 11, 24.

<sup>2</sup> extremi omnium hominum: VIRGILE, *En.* 8, 727.

<sup>3</sup> in quos ... devenerunt: 1 Cor., 10, 11.

<sup>4</sup> Proverbe fréquemment cité par Galateo (*Epistole* 107; *Vituperatio*, 91).

<sup>5</sup> vitam et mores: MARTIAL, 8, 3.

<sup>6</sup> C'est le passage biblique de la vision de Nabuchodonosor interprétée par Daniel (DN 2, 31-33). L'exégèse médiévale en donnait un sens mystique, ou politique: allégorie de l'histoire qui prévoyait la période romaine comme âge du

dont s'occupe ce remarquable jeune homme. Je crains que, influencé par les paroles flatteuses des Espagnols, il ne s'habitue aux coutumes étrangères et que, au milieu des délices et des charmes de civilisations extérieures, il ne désapprouve les lettres et oublie le sérieux italien. Car, comme le dit Térence, «celui qui entre en contact avec des esprits de ce genre et cependant ne se laisse pas influencer en cela», puisses-tu savoir qu'il a déjà sa propre éthique.

2. Tu objecteras: «L'éducation des Espagnols et des Français ne t'agré-elle donc pas, alors qu'aujourd'hui, au contraire de la pauvre Italie asservie, ils exercent un pouvoir assis sur la puissance des armes? De même qu'ils sont situés aux frontières extrêmes du monde entier, pareillement, ils s'estiment par là plus nobles et plus remarquables et, pour utiliser les mots du divin Paul, c'est à eux qu'est parvenue la fin des temps. Il existe un proverbe: «si tu veux connaître un homme, regarde l'intérieur de sa maison», encore que personnellement, j'aie coutume d'affirmer que ce n'est pas la demeure qu'il faut examiner, mais la vie et les mœurs. D'autre part, Chrysostome, je crains que nous n'arrivions vraiment à la fin des temps et que nous ne nous retrouvions auprès de la statue d'un roi de Babylone. Si le fer fut l'apanage de l'empire romain, vois à qui revient la fange: selon moi, c'est aux Français et aux Espagnols ou, s'ils le préfèrent eux-mêmes, aux Francs et aux Goths (le temps et le lieu exigent en effet cette appellation). Ces gens constituent les derniers des hommes, et les pires.

3. J'exposerai brièvement, Chrysostome, et sous forme de lettre, les divers systèmes d'éducation des enfants en faveur chez

fer et la barbarie comme âge de la boue (RICHARD DE SAINT-VICTOR et DANTE, *Inf.* 14, 94-120).

<sup>7</sup> Ici commence la distinction entre *Galli-Hispani*, barbares mais civilisés par les Romains, et *Franci-Gothi*, les nouveaux barbares. Galateo ne respecte pas toujours cette distinction: il tend à confondre *Galli* et *Franci*, mais précise en revanche la signification de *Hispani* (souvent positive) et de *Gothi* (toujours négative). Sur la valeur politique des observations de Galateo, et sur le retour de la barbarie selon les humanistes italiens, cf. TATEO, *Miti*, 81-98.

<sup>1</sup> Le choix de la forme épistolaire est non seulement conforme au caractère de Galateo, mais apparaît déjà entériné par la tradition des traités pédagogiques, par exemple le *De ingenuis moribus et liberalibus studiis adolescentiae* de Pietro Paolo VERGERIO.

sos educandorum puerorum modos: non enim omnia possum exacte exequi, aut volumina volvere. Scis me esse medicum et occupatum non minus in alienis quam in propriis malis<sup>2</sup>. Soli medico maior alienorum quam suorum malorum cura est. Infelicissima artium medicina, quae aliorum doloribus semper vexatur<sup>3</sup>! Medicorum vita tumultuosa quaedam mentis corporisque agitatio<sup>4</sup> est, quae studiis litterarum vacare non potest. De hoc satis: sua cuique, Chrysostome, ut Plato et Galenus ait, placent instituta, sua dogmata<sup>5</sup>; quid optimum sit, Deus tantum novit<sup>6</sup>.

4. Si hominum quaeris sententiam, non enim habemus quem Apollo sapientissimum appellaverit<sup>1</sup>; nihilominus sit ille senex, auctore Aristotele, non iuvenis<sup>2</sup>, et qui «mores hominum multorum vidit et urbes»<sup>3</sup>, qui libros et historiarum et philosophorum legerit, qui sit natura optima et optimis moribus institutus; denique non Hispanus sit, aut Gallus (nam ipsi, praeter sua ipsorum instituta, omnia alia parvi pendunt); sit aut Graecus, aut Latinus, aut Graecitalus, aut Italograecus, apud quos est, si qua est, sapientia<sup>4</sup>. Hunc ego iudicem volo rerum humanarum<sup>5</sup>, non perpolitum, unguentatum, palliolatum<sup>6</sup>, mitratum, calamistratum,

<sup>2</sup> in propriis malis: cf. LC 4, 23 *Medice cura te ipsum*.

<sup>3</sup> Le passage dérive du prologue du *Περὶ φροσύνης* d'Hippocrate. Une traduction latine de cet opuscule fut rapportée de France à Galateo par Sannazaro: cf. VECCE, *Sannazaro*, 67-68. D'après des documents de l'époque, Galateo exerça effectivement la profession de médecin, surtout après 1490, au service d'Alphonse, duc de Calabre.

<sup>4</sup> mentis corporisque agitatio: CICÉRON, *De officiis* 1, 17.

<sup>5</sup> CICÉRON, *Tusculanes*, 5, 22, 63: *suum cuique pulchrum est* (que reprendra PÉTRONE 15: *suum cuique rem esse carissimam* — peut-être d'après PLATON, à coup sûr ARISTOTE, *Eth. Nic.* 9, 7: *πᾶς γὰρ τὸ οἰκεῖον ἔργον ἀγάπα μᾶλλον*); GALIEN, *De sectis* (*Opera*, ed. K.G. KUEHN, Leipzig 1833, I, 91 — GALIEN DE PERGAME, illustre médecin grec, ca. 130-ca. 200, est manifestement un des «maîtres à penser» de notre auteur. (Galateo nomma Galeno son deuxième fils). Le proverbe est repris par ÉRASME, *Adages* 215 (*Opera*, II, 74b-75a).

<sup>6</sup> L'impénétrabilité du jugement divin constituera un des thèmes fondamentaux de l'*Esposizione del Pater Noster* (GALATEO, *Opere*, III, 234).

<sup>1</sup> Galateo devait bien connaître Apollon, puisqu'il fut d'abord le dieu de la médecine: il suffit de rappeler les premiers vers de l'*Illiade*, avec les «flèches de la

les différents peuples qui me viendront à l'esprit au fil de mes écrits, car il m'est impossible d'être exhaustif en la matière et de consulter tous les volumes. Tu me sais médecin et préoccupé non moins des maux d'autrui que des miens propres. Seul le médecin s'occupe davantage des peines d'autrui que des siennes. La médecine est le plus infortuné des arts, étant toujours importunée par les maladies d'autrui! La vie des médecins est agitée et représente un mouvement perpétuel du corps et de l'esprit, aussi ne peut-elle se réfugier dans le culte des lettres. Mais assez disserté: comme le disent Platon et Galien, à chacun ses propres institutions, ses propres convictions. Quelle est la meilleure, Dieu seul le sait.

4. Veux-tu t'informer auprès des hommes? Nous ne possédons pas celui qu'Apollon aurait pu appeler le roi des sages, mais du moins, selon Aristote, que l'on ait recours non à un jeune mais à un homme âgé, qui a connu les mœurs et les usages de nombreuses nations, qui s'est imprégné des livres des historiens et des philosophes, qui, d'un naturel excellent au départ, a été éduqué dans le culte du bien. Enfin, qu'il ne soit ni Espagnol ni Français (car ceux-ci, en dehors de leurs propres institutions, tiennent pour rien toutes celles des autres) mais qu'il soit de formation grecque, latine, ou mieux encore, gréco-italien ou italo-grec car s'il est quelque sagesse, c'est là qu'on la trouvera. Ce juge d'activités humaines, je ne le veux ni sophistiqué, ni pompadour, ni trop bien vêtu ou coiffé, ni parfumé, ni maquillé; comme le dit notre

maladie». Mais c'est ici le dieu de Delphes, inspirateur de la Pythie, que l'on évoque. La prophétesse de Delphes désigna Socrate comme l'homme le plus sage (cf. PLATON, *Apologie* 21c).

<sup>2</sup> non iuvenis: bien que Galateo élargisse ici le débat et ne pense plus à sa seule profession, il semble s'inspirer de l'adage *Sit medicus senex, tonsor iuvenis*.

<sup>3</sup> mores hominum ... urbes: HOMÈRE, *Odyssée*, I, 3. Citation humaniste habituelle, de Pétrarque à Valla et Pontano, appliquée d'autre part par Galateo à Frédéric d'Aragon (*Epistole*, 22, 292). Quant au jugement d'Apollon, il figure dans un passage du *Protagoras* de PLATON (343a), dans lequel les sept sages inscrivent à Delphes leurs divines maximes (voir plus loin, ch. 93 n. 2).

<sup>4</sup> Pour la distinction entre barbares, Grecs et Latins: GALATEO, *Epistole*, 104-116, 269. A la fin de l'Antiquité, SIDOINE APOLLINAIRE a connu une situation aussi dramatique: pour son appréciation des rapports entre Romain, Athénien, Grec et chrétien, cf. *Lettres*, 4, 11, 6.

<sup>5</sup> iudicem rerum humanarum: FESTUS, *De verborum significatu*, 198.

<sup>6</sup> palliolatum: SUÉTONE, *Claude*, 2.

tum<sup>7</sup>, pictum, et, ut ait dominus noster, mollibus vestitum<sup>8</sup>, astutum, versipellem, gravem incessu, levem mente, nihil scientem, multum sibi arrogantem.

5. Incipiam ab ea gente unde, ut ait Cicero, omnis disciplina, omnis humanitas, omnes ingenuae artes in ceteras gentes defluerunt<sup>1</sup>. Athenienses primum ad poetas et philosophos ducebant pueros, tanquam ad bene beateque vivendi<sup>2</sup> magistros. Inde musicam discere et venationibus operam dare et gymnasticae statuebant, quem morem rerum domini Romani probantes sequentesque pueros Athenas ad capiendum ingenii cultum<sup>3</sup> mittebant. Ante omnia curae erant studia sapientiae.

6. Lacedaemonii pueros litteris eruditos atque ornatos ad militiae labores, ad frugalitatem instituebant<sup>4</sup>: praecipiebant vitam in silvis agere, venari, soles et nives<sup>2</sup> pati, despicere cultum corporis<sup>3</sup>, non amor operam dare, non conviviis, frigido uti prandio et interdum frigida coena, currere, luctari, sudare, non mutare vestimentorum genera, non mollibus vestiri<sup>4</sup>, non audire infractum et effeminatum canendi modum. Ideo civem, cuius nomen non occurrit,

<sup>7</sup> calamistratum: SERVIVS, *Comm. in Aen.* 12, 100; AMBROISE, *Epist.* 69.

<sup>8</sup> mollibus vestitum: LC 7, 25; MT 11, 8.

<sup>1</sup> omnis disciplina ... defluerunt: CICÉRON, *Pro Flacco* 26, 62. L'expression *ingenuae artes* est bien cicéronienne (quatre exemples dans les œuvres philosophiques). L'éloge d'Athènes est un lieu commun de la littérature latine: c'est ainsi que LUCRÈCE commence son sixième livre, tandis qu'HORACE (*Sat.* 2, 7, 13-14) énonce *mallet doctus Athenis / vivere*. Il n'empêche que, dans bien des cas, on se contente de laisser aux Grecs le rôle de *πρωτος ευπειης* qu'on ne peut bien sûr pas leur enlever, pour exalter la supériorité des Romains. Au célèbre *Graecia capta ferum victorem cepit et artes / intulit agresti Latio* (du même HORACE, *Epist.* 2, 1, 156-157) il convient d'opposer la phrase incisive *omnia nostros aut invenisse per se sapientius quam Graecos, aut accepta ab illis fecisse meliora*, que CICÉRON insère à la fin du premier paragraphe des *Tusculanes* (œuvre dont Galateo s'inspire plus d'une fois). Les auteurs italiens partageront ce «campanilismo»: je pense à PÉTRARQUE: *Graecos et ingenio et stylo frequenter vicimus et aequavimus, immo — si quid credimus Ciceroni — semper vicimus* (suivent des exemples tirés de domaines aussi variés que la philosophie, l'éloquence, la poésie, l'histoire, la législation, les mathématiques et la théologie — *Seniles* 12, 2), ainsi qu'à BOCCACE: [*Latinitas*] *sibi sufficit suis litteris* (*De Genealogia* 15, 7). Déjà EURIPIDE écrivait: Πρωτον Έλλας ολθεν οδέν (*Iphig.* 1205), relayé par d'autres qui ironisèrent sur la *fides Graeca* (c.a. TITE-LIVE 42, 47, 7 — on reviendra plus tard à la *fides Punica* du

Seigneur, il ne sera pas efféminé, opportuniste, rusé à l'extrême, hiératique dans sa démarche, versatile, ignorant, prétendant tout savoir.

5. Je commencerai par ce peuple d'où, comme dit Cicéron, est parvenu aux autres nations tout savoir, toute humanité, tout art. Les Athéniens conduisaient les enfants en premier lieu chez les poètes et les philosophes qu'ils considéraient comme les maîtres de l'art de vivre bien et heureusement. Ensuite, ils décidaient d'apprendre la musique et de pratiquer la chasse et la gymnastique. C'est ce mode d'éducation qu'approuvèrent les Romains. En s'y conformant, ils envoyaient leurs enfants à Athènes pour qu'ils accèdent au culte de l'esprit. Avant tout, on se consacrait à l'acquisition de la sagesse.

6. Les Lacédémoniens formaient à l'ascèse leurs enfants nourris de lettres et instruits pour la guerre: ils leur ordonnaient de vivre dans les forêts, de chasser, de s'accoutumer au soleil et à la neige, de mépriser le culte du corps, de ne pas s'adonner à l'amour ni aux banquets, d'absorber des mets froids pendant la journée et même parfois le soir, de courir, de lutter, de suer, de ne pas changer de style de vêtements, de ne pas se couvrir d'étoffes trop douces, d'éviter le style de chant amolli et efféminé. Aussi condamnerent-ils à l'exil un citoyen au nom inconnu par décret public, et tu trouveras le libellé de cet acte chez Boèce dans

même auteur — et le TASSE: *La fede greca a chi non è palese*). — Le catalogue des systèmes éducatifs de l'antiquité figure déjà chez VERGERIO (f. CIIIr-v) et est repris par PONTANO dans le *De oboedientia* 5, 7 (*Opera*, I, ff. 42v - 44r) (VECCE, *DE* II, 333).

<sup>2</sup> bene beateque vivendi: CICÉRON, *Brutus* 4.

<sup>3</sup> ad capiendum ... cultum: AULU-GELLE, I, 2, 1.

<sup>4</sup> Cic., *Tusc.*, 5, 98; VERGERIUS, f. CIIIv. La tradition veut certes que l'on oppose Athènes à Sparte, et pas seulement à l'occasion de la guerre du Péloponnèse (quitte par ailleurs à oublier l'épisode de Léonidas, moment d'«union sacrée»). Il est cependant exceptionnel que l'on vante les lettres spartiates: seul le nom de Tyrtée (vers -650), spartiate d'adoption, est connu. TACITE (*Dial. orat.* 40) rappelle de son côté que Lacédémoniens, Crétois, Macédoniens et Perses ne nous ont transmis aucun nom d'orateur. CICÉRON n'insiste que sur l'éducation guerrière et la résistance physique des Spartiates.

<sup>2</sup> CICÉRON (*ibid.*) met sur le même pied Spartiates et habitants de l'Inde, *barbaria* s'il en est, qui supportent la neige et le feu.

<sup>3</sup> cultum corporis: Cic., *Off.*, I, 106.

<sup>4</sup> Déjà QUINTILIEN 12, 11, 17-19, s'opposait aux mondanités et aux toilettes — cf. également *supra* ch. 4 n. 8.

exilio damnarunt decreto publico, cuius decreti formam apud Boetium in proemio musicae suae reperies<sup>5</sup>. Operae pretium est illud legere ad castiganda nostri temporis genera musicae. Nec puellas otio languescere sinebant: docebant illas venatui indulgere, errare per silvas. Non ob aliam causam poeta cecinit haec verba:

Qualis in Eurotae ripis, aut per iuga Cinthi  
exercet Diana choros, quam mille secutae  
hinc atque hinc glomerantur Oreades: illa pharetram  
fert humero, gradiensque deas supereminet omnes<sup>6</sup>.

Non illae faciem fuco foedabant, sed cum viris pugnare audebant et caetera quae durae Lycurgi leges sanxerunt<sup>7</sup>.

7. Cretensium leges, in qua opinione habitae sint, Minos et Rhadamanthus<sup>1</sup> ostendunt, qui non solum viventes iusti iudices fuere, sed etiam illos apud inferos ius dicere creditum est. Macedonum mores et instituta ex hoc uno cognoscere licet: in Alexandri exercitu, in tanto tumultu belli, contra tot innumerabilia Persarum agmina, aula regia plena erat philosophis, historicis, medicis<sup>2</sup>. Ingenui procerum liberi non ludere, non cachinnari, non illudere, non furari discebant, sed philosophari primum, deinde et pedibus et equo pugnare, venari, recte legere et scribere. Neque praeterea illis adimendam esse putabant nobilitatem, quam nostri fidalgiam<sup>3</sup> vocant. Discebant a pueris bella gerenda esse non propter avaritiam et spolia provinciarum, sed pro

<sup>5</sup> Il s'agit du bizarre décret d'expulsion dont les Spartiates menacèrent Timothée de Milet (le musicien qui vécut entre 450 et 360 av. J.-C.), coupable d'avoir introduit une trop grande variété de modes et de rythmes. Le texte grec, d'allure «spartiate», est rapporté par BOËCE, *De inst. mus.*, I, 1; c'est un des passages les plus corrompus de cet auteur.

<sup>6</sup> *Qualis in Eurotae ... supereminet omnes*: VIRGILE, *Én.* I, 498-502.

<sup>7</sup> Lycurgue, le célèbre législateur spartiate (IX<sup>e</sup> s. avant J.-C.?) fut honoré à l'égal d'un dieu. Plutarque lui a consacré une de ses *Vies*.

<sup>1</sup> Les deux juges infernaux, déjà présents dans l'*Illiade* 14, 322, se retrouvent ensuite chez CIC., *Tusc.*, I, 5, 10, VIRG. *Én.* 6, 432 et 566, etc. La tradition leur adjoint un troisième collègue: Éaque, grand-père d'Ajace et d'Achille. Les trois juges sont fils de Zeus: OVIDE, *Mét.* 9, 440-441.

l'introduction à son traité sur la musique. Cela vaut la peine de le lire pour épurer les genres de musique que pratique notre temps. Les Spartiates ne toléraient pas davantage que les jeunes filles s'alanguissent dans le loisir: ils leur enseignaient également à chasser et à vivre dans les forêts. C'est bien pour ce motif que le poète écrivit ces mots:

C'est ainsi que sur les rives de l'Eurotas ou sur les pentes du Cynthe  
Diane forme ses chœurs. Des milliers d'Oréades la suivent  
et l'entourent ici et là: elle porte le carquois  
à l'épaule et, par sa démarche, elle surpasse toutes les déesses.

Les jeunes Lacédémoniennes ne s'enduisaient pas le visage de fard, mais elles osaient se mesurer aux hommes et elles accomplirent les autres prescriptions des dures lois de Lycurgue.

7. Dans quelle estime furent tenues les lois des Crétois, Minos et Rhadamante nous le montrent; non seulement ils furent des juges avisés de leur vivant, mais on a cru qu'ils prononçaient des sentences aux Enfers. Quant aux mœurs et aux institutions des Macédoniens, on peut s'en faire une idée à partir de ce seul point: dans l'armée d'Alexandre, au milieu du tumulte guerrier, lors d'affrontements avec tant de troupes perses, la cour du roi abondait en philosophes, historiens et médecins. Les enfants des notables n'apprenaient pas à jouer, à bavarder, à folâtrer, à se quereller mais en premier lieu à philosopher, puis à combattre à pied et à cheval, à chasser, à bien lire et écrire. Et ils ne pensaient pas qu'à la suite de ces pratiques, on dût leur enlever cette noblesse que les nôtres appellent «fidalgia». Dès l'enfance, on leur inculquait qu'il fallait guerroyer, non pour piller les provinces par esprit de cupidité, mais pour la gloire et pour la

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Alex.* 4, 8, insiste sur la maîtrise de soi d'Alexandre, malgré sa fougue et son emportement.

<sup>3</sup> De l'espagnol *hidalgia*, de *hidalgo*, «noble», qui à son tour dérive de *fijo dalgo*, attesté dans le *Cid*, c'est-à-dire le «fils d'administrateur des biens de l'État», peut-être formé d'après l'arabe *al-joms* (COROMINAS-PASCUAL III, 359-360). Galateo ne donne pas encore au terme la nuance moqueuse et ironique qu'il revêtira dans Cervantes. La signification se réfère à une valeur de classe, l'ensemble des nobles ou l'aristocratie, et non seulement comme ensemble de coutumes et de valeurs culturelles; ainsi en est-il chez PETRUS MARTYR: *Hidalgum id est nobilem...* *Hidalguam* (I, 19 et 20, p.8). Pour l'usage du mot dans la langue italienne, voir BECCARIA, 301. Cf. ci-dessous chap. 42, 44 et 47.



gloria et fama<sup>4</sup>. Ideo ab Alexandro tot praesides provinciarum, qui superbe et avaro magistratus exercebant, aut cruci aut palo affixi sunt<sup>5</sup>. Victis et supplicibus tot regna aut dono data, ut ait Curtius<sup>6</sup>, aut reddita; tunc enim, ut dixi, bella pro gloria, nunc pro avaritia geruntur, ad necandos homines, ad lacerandas provincias.

8. Non solum Macedones, sed Babilonii et Persae<sup>1</sup> victis et perfidis gentibus parcebant, reges non tantum innoxios sed etiam rebelles, ut sacrae litterae<sup>2</sup> testantur, in sua regna reducebant. Romani<sup>3</sup> quot victas urbes in pristinam libertatem, quot reges<sup>4</sup> in sua regna restituebant? Victis graecis urbibus libertatem donaverunt. Carthaginenses perfidos<sup>5</sup>, periuros ac toties victos, in fidem receperunt: amicitiam sancte coluerunt, et foedera, et datam etiam ipsis hostibus fidem<sup>6</sup>. Gallos et Hispanos ab innata feritate<sup>7</sup> ad mitiores vivendi mores revocaverunt, adeo ut illis nihil utilius evenire potuisset quam a Romanis vinci<sup>8</sup>. Non tantum illos, quos vicerunt, legibus et institutis ornaverunt, sed civitate quoque romana donaverunt<sup>9</sup>, magistratibus et honoribus amplificaverunt. Certe a Romanis vinci aut Romanis servire nihil aliud erat quam imperare.

<sup>4</sup> Directement inspiré de SAINT AUGUSTIN, *Civ. Dei*, 5, 12 (se référant aux anciens Romains). — La distinction entre guerre «juste» et «injuste» figure dans un poème de PONTANO, *Parthenopeus sive amores*, II, 13, vv. 3-4 et 17-18 (*Poeti latini*, 438-443). Dans son *Esposizione*, Galateo aura évolué vers une condamnation décisive de la guerre (*Opere*, IV, 66).

<sup>5</sup> Exemple de cruauté d'Alexandre: l'épisode de Taxile, selon QUINTE-CURCE (fin du livre 8); à l'inverse, le même auteur (3, 12) montre aussi la bonté du roi envers la mère de Darius.

<sup>6</sup> QUINTE-CURCE, 10, 5, 28.

<sup>1</sup> Les Babyloniens et les Perses (SAINT AUGUSTIN, *Civ. Dei*, 5, 20) sont traditionnellement pris en exemple; dans la littérature chrétienne en particulier, ils peuvent servir de type, l'un de peuple polythéiste, l'autre de nation manichéenne. Les Perses doivent aussi leur fortune à la *Cyropédie* de XÉNOPHON, illustre traité sur l'éducation, que Galateo citera expressément au ch. 18.

<sup>2</sup> Nombreux sont les exemples: citons EST 16, 1-24, Jg 9, 6 sq. (épisode d'Abimélec) et 1 MA 1, 10 (juste après le résumé de la vie d'Alexandre!).

renommée. Aussi Alexandre fit-il crucifier ou empaler de nombreux gouverneurs de provinces qui géraient celles-ci avec avarice et superbe. Aux vaincus qui l'en suppliaient, Alexandre donna, comme le dit Quinte-Curce, ou rendit de nombreux territoires. A cette époque, comme je l'ai affirmé, on menait les guerres pour la gloire, tandis que maintenant, on les mène par esprit de lucre, pour tuer des hommes et ravager des provinces.

8. Non seulement les Macédoniens, mais aussi les Babyloniens et les Perses épargnaient les nations vaincues et perfides, et les rois remettaient sur leur trône non seulement les innocents, mais aussi les rebelles, comme l'attestent les saintes écritures. Quant aux Romains, à combien de villes vaincues ne rendirent-ils pas leur liberté antérieure, à combien de rois défaits ne restituèrent-ils pas leur trône? Ils firent don de la liberté aux villes grecques vaincues; ils octroyèrent leur confiance aux Carthaginois perfides, parjures et tant de fois vaincus: ils honorèrent respectueusement l'amitié, les traités et la parole donnée même à des ennemis. Ils amenèrent les Gaulois et les Espagnols de leur naturel barbare à un mode de vie plus civilisé, au point que rien ne put leur être plus utile que d'être vaincus par les Romains. Non seulement ceux-ci dotèrent les vaincus de lois et d'institutions, mais ils leur offrirent la citoyenneté romaine et ils les élevèrent aux magistratures et aux honneurs. En bref, être vaincu par les Romains ou les servir revenait à exercer un commandement.

<sup>3</sup> Avec les Romains, Galateo développe le thème de la clémence dans la victoire, bien sûr par contraste avec le comportement des Espagnols, envahisseurs du royaume de Naples. Mais c'est un thème déjà récurrent chez PONTANO, *De fortitudine*, I, 36 (*Opera*, I, ff. 72v - 73r) et *De magnanimitate*, I, 29, 2 (p. 39).

<sup>4</sup> *quot reges*: la liberté qui leur est rendue est somme toute bien relative. Que l'on songe au tétrarque Hérode, à qui le régime romain laissait des pouvoirs restreints. D'autres ont certes eu plus de chance: Massinissa, à qui Galateo fera allusion plus tard (ch. 25), ou Juba de Mauritanie, par exemple.

<sup>5</sup> Qui ne connaît la *perfidia plus quam punica* de TITE-LIVE 21, 4, 9?

<sup>6</sup> Cf. notamment Régulus, chez le même auteur, in *Periochae* 18.

<sup>7</sup> *innata feritate*: AMMIEN MARCELLIN, 30, 5, 19.

<sup>8</sup> Les mots *a Romanis vinci* annoncent la citation de Rutilius Namatianus au chap. suivant.

<sup>9</sup> Pas immédiatement, tant s'en faut, comme l'attestent les guerres sociales, par exemple.



9. Testes sunt Galli poetae Ausonii pater et filius<sup>1</sup>, et quem nuper a Gallis retulit Sincerus noster antiquitatis cultor, Rutilius Claudius Namatianus, qui in reditu suo e Roma in Galliam Narbonensem haec cecinit, quae in fragmentis eius reperiuntur<sup>2</sup>. Neque ero nimius, si aliqua carmina referam ad castigandam Gallorum et Hispanorum, qui nos opprimunt, superbiam, intemperantiam, insolentiam, avaritiam, ingratitudinem. Sic ille Romam alloquitur:

Fecisti patriam diversis gentibus unam;  
profuit iniustus te dominante capi.  
Dumque offers victis proprii consortia regni,  
urbem fecisti quod prius orbis erat.  
Auctores generis Venerem Martemque fatemur,  
Aeneadum matrem, Romulidumque patrem.  
Mitigat armatas victrix clementia vires,  
convenit in mores nomen utrumque tuos.  
Hinc tibi certandi bona parcendique voluptas,  
quos timuit superat, quos superavit amat.  
Tu quoque legiferis mundum complexa triumphis,  
foedere communi vivere cuncta facis.  
Omnia perpetuos quae servant sidera motus  
nullum viderunt pulchrius imperium.  
Iustis bellorum causis nec pace superba,  
nobilis ad summas gloria venit opes.  
Quod regnas minus est quam quod regnare mereris;  
excedis factis grandia facta tuis<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Allusion à un des textes classiques apportés de France par Sannazaro: Ausone, redécouvert dans le codex Vossianus près de Lyon et transcrit par Sannazaro dans le Viennensis 3261. Ce dernier commence précisément par un centon de poèmes autobiographiques, intitulé *Ausonii iunioris carmen Lugduni inventum*, qui a poussé Galateo à distinguer deux Ausone (cf. VECCE, *Sannazaro*, 70-83).

<sup>2</sup> C'est la première citation humanistique de Rutilius Namatianus, découvert à Bobbio en 1493. Sannazaro l'a fait transcrire en 1502 dans le codex Viennensis 277. Galateo cite donc un auteur qui devait sembler inconnu aux autres humanistes et dès lors donner plus de force à l'aspect politique de son œuvre: en toile de fond de son voyage vers la Gaule, pendant lequel il traverse des campagnes qui ont

9. Peuvent en témoigner les poètes gaulois Ausone, père et fils, et celui que notre Sincerus, grand admirateur de l'Antiquité, nous a ramené récemment de Gaule: Rutilius Namatianus. Celui-ci, lors de son retour en Gaule Narbonnaise, a célébré ce que nous trouvons dans les fragments de ses œuvres. Je ne serai pas excessif si je cite certains distiques pour fustiger la superbe des Français et des Espagnols qui nous oppriment, leur manque de mesure, leur insolence, leur avarice et leur ingratitude. Voici en quels termes Rutilius Namatianus s'adresse à Rome:

Tu as fait une seule patrie pour diverses nations;  
les injustes ont tiré profit de ta domination.  
En offrant aux vaincus de participer à ton pouvoir,  
tu as fait une seule nation de ce qui était auparavant le monde.  
Nous reconnaissons comme auteurs de ta race Vénus et Mars,  
mère des descendants d'Enée, père des fils de Romulus.  
Ta clémence, lors de tes victoires, adoucit le poids des armes,  
et ces deux appellations conviennent bien à tes moeurs.  
Tu prends un égal plaisir à lutter et à pardonner,  
à vaincre ceux que tu craignais, à aimer ceux que tu vainquis.  
Après avoir réuni le monde par tes victoires et en lui donnant des  
lois,  
tu fais vivre tous les hommes en une entente commune.  
Tous les astres qui règlent leurs mouvements perpétuels  
n'ont vu aucun empire plus beau.  
Parce que les causes de tes guerres furent justes et que ta paix ne fut  
[pas orgueilleuse,  
ta noble gloire a atteint des sommets.  
Ton règne a moins de valeur que ton mérite de régner;  
par tes exploits, tu surpasses tout ce qu'on a jamais fait de grand.

été ravagées par les «barbares», Rutilius, préfet de Rome en 414, évoque le sac de Rome par les Goths (410). Le même événement apparaît dans la *Cité de Dieu* de saint Augustin. Le texte dépend du Viennensis, dont il reproduit aussi l'inscription au f. 84r.: «Ex fragmentis Rutilii Claudii Namatiani / De reditu suo e Roma in Galliam Narbonensem» (MORO, *Per l'autentico*, 106-110, 113-115; VECCE, *Sannazaro*, 65-70).

<sup>3</sup> *Fecisti patriam ... facta tuis*: RUTIL. 1, 63-72, 77-78, 81-82, 89-92. L'unique variante par rapport au Viennensis se situe au v.65: *consortia regni* au lieu de *consortia iuris*; mais les deux codd. les plus autorisés du *De educatione* (N L) conservent aussi la note marginale *aliter iuris*. (VECCE, *Sannazaro*, 66-67; MORO, *Per l'autentico*, 113-114).

10. Si Galli hoc fatebantur, qui urbem Romam incendierunt<sup>1</sup>, toties debellaverunt, nec minus romanam virtutem fatigaverunt, quam Carthaginenses, quid de caeteris gentibus putandum est, in quas non ut hostes, sed ut competitores<sup>2</sup> mitius ferebantur? Et tamen illi neque christiani erant, neque catholici<sup>3</sup>. Hispania tota Romanorum erat: quot ibi a Romanis urbes, quot a sociis latini nominis conditae, quot illustratae, quamvis nonnulli Hispani (o ingratitudinem et dementiam!) immanem Gothorum originem malint quam romanam. Nunquam fuit clara aut nota Hispania antequam a Romanis non plus armis quam beneficiis vinceretur. Senatores Romae in concilium admissi usque a Gadibus victas gentes imperii participes fecerunt. Caesar Gallorum victis nobilibus totam curiam implevit<sup>4</sup>, qui vix latine loqui didicerant. Romani reges exteri fuere<sup>5</sup>. Ad romanum imperium, quod civium sociorumque sanguine quaesitum est, non solum Latini, Piceni et nostrates Salentini<sup>6</sup> (Antoninus enim ille philosophus e Lupiis genus maternum duxit)<sup>7</sup>, sed Hispani, Galli, Afri, Graeci, Syrii, Pannonii, Gothi quoque admissi sunt<sup>8</sup>.

<sup>1</sup> L'invasion gauloise, qui se termine par l'épisode des oies du Capitole et la rançon payée à Brennus (*Vae victis!*), est racontée par TITE-LIVE, 5, 41 sqq.

<sup>2</sup> *hostes ... competitores*: CIC. *Off.*, 1, 12, 37-38. Passage repris dans l'*Esposizione* (GALATEO, *Opere*, IV, 68).

<sup>3</sup> Galateo applique aux anciens Romains, contre les modernes barbares français et espagnols, les paroles que saint Augustin adresse contre les païens à propos des Goths, qui, en dévastant Rome, ont cependant respecté les lieux sacrés (*Cité de Dieu*, I, 7).

<sup>4</sup> SUÉTONE, *César*, 76, 5 (*semibarbari Gallorum*); 80, 3. SÈNÈQUE, *Apocol.* 3, 3, accuse Claude du même méfait.

<sup>5</sup> En fait de *reges exteri*, on pense aux rois étrusques, mais les Romains finirent par expulser le dernier Tarquin. Sans doute faut-il dès lors traduire *reges* par «empereurs», comme on dit actuellement (à tort lorsqu'il s'agit du principat), afin de faire allusion à des maîtres dont Rome eut à se louer: ainsi TRAJAN (98-117), adopté par Nerva, et son successeur et fils adoptif HADRIEN (117-138), tous deux espagnols, puis ANTONIN LE PIEUX (138-161), Gaulois, qu'Hadrien avait à son tour adopté. Il y en aura bien d'autres encore: pour faire rapidement le tour de l'Empire, limitons-nous à citer SEPTIME SÈVÈRE (193-211), l'Africain qui nous a laissé un arc de triomphe au pied du Capitole, et MAXIMIN I<sup>er</sup> (235-238), «Thrace

10. Si les Gaulois reconnaissaient ces faits, eux qui incendièrent Rome, lui firent si souvent la guerre et usèrent la vertu romaine autant que les Carthaginois, que faut-il penser des autres nations qu'ils traitaient non en ennemis, mais, plus humainement, en rivaux? Et pourtant, ils n'étaient ni chrétiens ni catholiques. Toute l'Espagne était occupée par les Romains. Combien de villes y furent fondées par eux, également par des alliés de Rome, et combien devinrent célèbres, bien que certains Espagnols (ô ingratitude et aberration!) préférèrent se prévaloir de leur barbare origine gothique plutôt que de leur ascendance romaine! Jamais l'Espagne ne fut aussi célèbre avant d'être vaincue plus par les bienfaits que par les armes de Rome. Des sénateurs admis à l'assemblée de Rome permirent aux peuples vaincus jusque Cadix de participer aux décisions de l'empire. César remplit toute la curie de nobles gaulois vaincus qui avaient à peine appris à parler latin. Il y eut des empereurs romains étrangers. On intégra à l'empire romain, qui avait été conquis par le sang des citoyens et des alliés, non seulement les Latins, les Picéniens, les Salentins (Antonin, ce célèbre philosophe, était en effet originaire de Lecce par sa mère), mais aussi les Espagnols, les Gaulois, les Africains, les Grecs, les Syriens, les Pannoniens et les Goths.

barbare». Pensons enfin que celui qui présida aux festivités du millénaire de l'Urbs se nomme PHILIPPE L'ARABE (244-249).

<sup>6</sup> *Piceni*: le Picenum fut soumis en -268. Cette contrée se situe le long de l'Adriatique, à l'Est de l'Ombrie. Les *Salentini*, vaincus en -267, sont localisés dans le sud de la Calabre: aussi sont-ils «nôtres» pour Galateo, puisque la Calabre romaine est la Pouille.

<sup>7</sup> Marcus Aurelius Antoninus (161-180), l'empereur Marc-Aurèle, dit «le philosophe» pour avoir composé ses célèbres *Pensées*. Galateo suit ici JULIUS CAPITOLINUS, *Vita Marci Antonini Philosophi*, 1, 6 (Galateo le cite également dans son *De situ Iapygiae*, in *Opere*, I, 68).

<sup>8</sup> *Hispani*: les Celtibères furent soumis à partir de l'expédition de Caton l'Ancien (-195). *Galli*: n'évoquons pas ici la Cisalpine et limitons-nous à rappeler que la partie S-O de la Transalpine devint *Provincia* vers -120. *Afri*: la province d'*Africa propria* fut érigée sur les ruines de Carthage, après la 3<sup>e</sup> guerre punique (-146). *Graeci*: la même année tombait Corinthe, ultime bastion de résistance en Grèce. Mais n'oublions pas que les Romains avaient commencé l'absorption de la *Magna Graecia* bien auparavant (prise de Naples dès -290). *Syrii*: après la guerre de Pompée contre Mithridate, la Syrie devint pacifiquement province romaine en -64. *Pannonii*: soumis sous Auguste vers -33, ils s'étendaient entre le Danube et les Alpes. *Gothi*: ils reçoivent d'Aurélien la Dacie en 272; le terme n'a que faire dans cette énumération de peuples soumis par Rome.

11. Quid vetera persequar? Apud nos ipsos hominum infelicissimos nemo incola ad regnum recipitur, externos semper quaerimus, tantum amatores sumus exterorum, qui nos lacerant et vorant. Nos Germanos, nos Gallos, nos Hungaros, nos Aragonenses, nos caeteros Hispanos reges habuimus<sup>1</sup>: et, si diis visum fuerit<sup>2</sup>, ut quantum libet, tantum liceat summis pontificibus, qui post occasum orientalis immo vere romani imperii<sup>3</sup>, quasi vinculo soluti, omnia perdidere, Cinganos quoque habebimus<sup>4</sup>.

12. Summus pontificatus noster<sup>1</sup> est, et tamen exteros, ne dicam barbaros, illius participes facimus. Utinam romanos, ut quondam, pontifices haberemus! Utinam nunquam a Francis aut a Gothis occupata fuisset illa Italica debita sedes! Utinam nunquam aut Gothos aut Francos inscius et avarus<sup>2</sup> ille consessus pontifices creavisset, aut populus romanus admisisset. Nescio qui fuit ille profanus Gallus pontifex, qui sacram sedem e Roma in Galliam, invito Christo et Petro, transtulit, inurbanus et inclemens<sup>3</sup>. Galli pontifices Gallos primum in hoc regnum immiserunt, et tyrannum illum Carolum primum regem creaverunt, qui divum Thomam christianorum doctissimum, ne sua suorumque malefacta in concilio patefaceret, veneno perimi iussit<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Liste des dynasties qui ont régné à Naples et dans le sud de l'Italie: les Souabes (1194-1266), les Anjou et Durazzo (1266-1442), avec la parenthèse de Louis I<sup>er</sup> de Hongrie (1346 et 1350), les Aragon (1442-1501) jusqu'aux Rois Catholiques, Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille.

<sup>2</sup> *si visum fuerit* et ci-dessous (ch. 12) *occupata fuisset*: formes non classiques, pour *visum erit* et *occupata esset*.

<sup>3</sup> Galateo considère l'empire byzantin disparu comme le véritable héritier de l'empire de Rome et par ailleurs il fonde sa défense de la Donation de Constantin sur le fait que le texte grec de cette dernière (conservé à Casole, près d'Otrante, et copié par Galateo lui-même pour Jules II en 1505) provenait des archives impériales de Constantinople (VECCE, *La difesa*, 355).

<sup>4</sup> Les Tsiganes, nomades d'origine orientale, étaient apparus depuis peu en Italie: on les appelait au début *cingani* ou *zingani*, du grec médiéval (<α>ζίγγα-vo), d'où ensuite *zingari* (PULCI, BOLDADO) et *tzigani*. Cf. plus loin, ch. 31. On peut aussi voir en l'emploi de ce terme un jeu de mot: *Cinganos* désigne alors

11. A quoi bon épiloguer sur le passé? Chez nous-mêmes, les plus déshérités des hommes, aucun habitant n'est admis à gouverner. Nous recherchons toujours des étrangers, tant nous en sommes épris, alors qu'ils nous dépècent et nous dévorent. Nous avons eu des rois allemands, français, hongrois, aragonais et d'autres espagnols, et s'il plaît un jour aux dieux que les pontifes puissent décider de tout à leur gré — eux qui après la chute de l'empire romain d'Orient ont tout ruiné, comme s'ils n'étaient plus liés — nous aurons des Tsiganes.

12. La papauté est nôtre et cependant nous y admettons des étrangers, pour ne pas dire des barbares. Que n'avons-nous des papes romains comme autrefois! Plût au ciel que ce trône, réservé aux Italiens, n'ait jamais été occupé par les Français ou par les Espagnols, et que le conclave, dans son ignorance et son avarice, n'eût jamais élu de papes français ou espagnols. Je ne sais qui fut ce pape profanateur et dépourvu d'urbanité et de clémence, qui — outrage au Christ et à Pierre — transposa son siège de Rome en France. Ce sont des papes français qui introduisirent pour la première fois des Français dans ce royaume et qui firent pour la première fois un roi de ce tyran, Charles, qui ordonna que pérît par le poison saint Thomas, le plus érudit des chrétiens, afin que ce dernier ne révélât pas au concile ses méfaits et ceux des siens.

ironiquement les Tarragonais (le Cinga coule près de Tarragone: CÉSAR, *B.C.* I, 48), donc les Catalans.

<sup>1</sup> Ce mot reflète les espoirs de l'auteur suite à l'avènement de Jules II.

<sup>2</sup> Alexandre VI acheta la tiare et récupéra sans tarder l'argent dépensé dans l'opération. Galateo «oublie» sans doute que Jules II parvint au trône pontifical de la même façon.

<sup>3</sup> Jeu de mots sur les noms du premier et du pénultième pape d'Avignon, Clément V (1305-1314) («un plus infâme venu de l'Occident», selon DANTE, *Inf.* 19) et Urbain V (1362-1370), mais qui anticipe également les noms des papes qui avaient appelé Charles I<sup>er</sup> d'Anjou au royaume de Naples, Urbain IV (1262-1264) et Clément IV (1265-1268), tous de nationalité française. Urbain et Clément apparaissent encore dans l'*Esposizione* (GALATEO, *Opere*, III, 225).

<sup>4</sup> C'est la légende gibeline de l'empoisonnement de saint Thomas d'Aquin, qui quitta en effet Naples en janvier 1274 pour se rendre au concile de Lyon, et qui mourut inopinément, à Fossanova, le 7 mars. DANTE (*Purg.* 20, 67-69) et GIOVANNI VILLANI (*Cronache...*, Trieste 1857-1858, I, 270) y croient. Ce passage figure également dans l'*Esposizione* (GALATEO, *Opere*, III, 222).

13. Calixtus Hispanus<sup>1</sup>, per antiphrasim accepto nomine, Ferdinandum, Apuliae regem, Alphonsi, qui illum ab humili loco ad tantum fastigium evexerat, filium, regno patrio pellere et Italiam vastare conatus est. Opportuna mors illum tot mala molientem rapuit. Quod ille non potuit, Rodericus, ex fratre nepos, effecit, quem ne irati quidem Iovis et contemptorum deorum numina Petri et Pauli maculare potuerunt. Hic Gallos primum, duce Carolo rege, cuius divino iudicio periit penitus memoria, ad perdendam Italiam excitavit, deinde Gallos et Hispanos<sup>2</sup>, seu potius Francos et Gothos, in nostram perniciem coniuratos convocavit. A Calixto Hispano initium habuere mala quae patimur. Bene interpretatus, immo vaticinatus, est quidam inscriptionem NPPVMCCCCCLII: «Nihil Papa Valet Miser Cardinalium Coetus Creavit Calixtum Lugebit Infelix Italia»<sup>3</sup>.

14. Pius Senensis Ferdinandum contra Gallos iuvit<sup>1</sup>. Paulus Venetus, quamvis infestissimus fuerit Ferdinando regi, ob patriae tamen pietatem nunquam ausus est movere bella<sup>2</sup>. Sixtus Genuensis, philosophus et theologus, victo Ferdinando pacem dedit, res italicas composuit, et, ut bonus pastor, oves, quae aberraverant, collegit, et, ut bonus pater, patriam servavit suis viribus, neque externos, ut Alexander, contra Italiam armavit<sup>3</sup>. Innocentius Genuensis a Ferdi-

<sup>1</sup> Calixte III (Alfonso Borgia, 1378-1458), élu en 1455 notamment grâce à l'appui d'Alphonse d'Aragon, qui en réalité aurait voulu se servir de lui pour la concession de fiefs de l'Eglise. Toutefois, après la mort d'Alphonse, Calixte s'opposa à la succession de Ferrante en assimilant le royaume à un fief dévolu (PASTOR, I, 579-709). Les humanistes italiens condamnèrent le pape espagnol comme barbare et avare, à l'instar de tous les Catalans (CROCE, *La Spagna*, 28). Ici, Galateo reprend les mots de Pontano dans son *De bello neapolitano* (Opera, II, f. 254v), et en outre ironise sur le nom de Calixte, qui équivalait en grec au «meilleur» (καλλιστος).

<sup>2</sup> Seul passage où Galateo explique clairement la différence entre les noms des peuples romanisés et ceux des «barbares» qui les ont ensuite conquis.

<sup>3</sup> L'acrostiche, sur le modèle des pasquinades romaines de la Renaissance, semble donner seulement les initiales du Pape, Nicolas V (*Nicolaus Papa Quintus*) et l'année de son règne, 1452, comme *dataio* d'une épigraphe imaginaire. L'attaque contre le prédécesseur de Calixte provient de la mauvaise réputation de sa politique «irénique», qui aurait justement préparé de pires maux (PASTOR, I,

13. Calixte, l'Espagnol qui reçut ce nom par antiphrase, essaya de détrôner Ferdinand, roi d'Apulie, fils d'Alphonse, qui l'avait élevé d'une situation humble au faite des honneurs, puis il voulut dévaster l'Italie. Une mort opportune l'empêcha de réaliser ces sinistres projets. Ce qu'il ne put accomplir, son neveu Rodrigue, fils de son frère, le réalisa, et ni la colère de Jupiter et des dieux méprisés ni la puissance de Pierre et Paul ne purent l'en empêcher. Il incita les Français, sous la conduite du roi Charles, dont la mémoire, par un jugement divin, s'est presque effacée, à ruiner l'Italie, ensuite il unit les Français et les Espagnols, ou plutôt les Francs et les Goths, en vue de notre perte. C'est à partir de Calixte, l'Espagnol, que naquirent les maux dont nous souffrons. Plus qu'une interprétation, c'est une prédiction que fit quelqu'un à propos de l'inscription NPPVMCCCCCLII: «Le pape ne vaut rien. Une sinistre réunion de cardinaux a élu Calixte. L'infortunée Italie s'en plaindra».

14. Pie, de Sienne, aida Ferdinand contre les Français. Paul, de Venise, bien que très hostile au roi Ferdinand, n'osa se joindre à la guerre par un sentiment presque religieux de la patrie. Sixte, de Gênes, philosophe et théologien, ramena la paix après la défaite de Ferdinand, rétablit la situation en Italie et, en bon pasteur, rassembla les brebis égarées; en bon père, il servit sa patrie de toutes ses forces et n'arma pas, comme le fit Alexandre, les étrangers contre l'Italie. Innocent, de Gênes, fut provoqué par Ferdinand. Il maintint cependant la paix et sur les conseils de

321-578). On lit une moquerie semblable chez PONTANO, *De magnificentia*: «Quam fatue fatui fatuum creaverunt» (PONTANO, *Trattati*, 106). Balthazar CASTIGLIONE mentionne que l'inscription NPPV fut résolue en *Nihil papa valet* par Antonio Agnello en 1503, et dirigée contre Pie III, l'éphémère successeur d'Alexandre VI (*Il libro del cortegiano* II, XLIII).

<sup>1</sup> Pie II (Enea Silvio Piccolomini, 1458-1464) abandonna les revendications de Calixte III et s'allia à Ferrante d'Aragon contre Jean d'Anjou (PASTOR, II, 3-276 = 77-96; MAIO, 109; PONTANO, *De bello neapolitano*, in *Opera*, I, ff. 300v-302v). C'est Pie II qui affirma: «il est contraire à la liberté de l'Italie qu'un Français obtienne Naples. En protégeant Ferrante, l'Italie se protège elle-même».

<sup>2</sup> Paul II (Pietro Barbo, 1464-1471): les questions de juridiction ne menèrent jamais à une guerre ouverte (PASTOR, II, 277-426 = 399).

<sup>3</sup> Sixte IV (Francesco Della Rovere, 1471-1484), allié de Venise contre Ferrante, en 1482, mit ensuite fin à la guerre en patronnant la paix de Bagnolo (1484) (PASTOR, II, 427-675 = 183-209).

nando provocatus et ipse quietem egit, et Ferdinandum, Pontano qui eius praeceptor fuerat viro doctissimo suadente, amicum sibi conciliavit<sup>4</sup>, ne, quod postea accidit, bello Italia vastaretur<sup>5</sup>.

15. Alexander seu ille Rodericus<sup>1</sup>, nomen non minus Italiae quam Hispaniae infaustum et exitiale, statim ut pontificatum adiit eos, qui illi in adipiscendo pontificatu faverant, patriis sedibus eiecit ac profligavit. Alphonsum, Ferdinandum ac tandem Federicum reges, nepotes Alphonsi, qui illum et patrum eius summis honoribus amplificaverat (o novum Hispaniae ingratitude exemplum!), patrio et avito regno ad mendicitatem reppulit<sup>2</sup>, tot bella machinari coepit, tot inexplicabiles rerum conditiones, ut earum vix per multa saecula Italia obliviscatur, vix tantum italici sanguinis Hannibalis aut Pyrrhi aut Attilae aut gentilium suorum impiorum Totilae, Alarici et Theodorici Gothorum regum<sup>3</sup>, quantum Roderici opera fusum est.

16. Nunc Iulium magni Sixti nepotem habemus. Speramus illum ablaturum fore opprobrium nostrum et calamitatibus nostris occurrurum: Italus enim est<sup>1</sup>. Nunquam fuit barbarus papa, quin Italia ingentibus malis afflicta fuerit. Nescio quid hoc est: nos exteris gentes amamus, illae nos oderunt aut nobis invident. An haec est causa, quod inter latinos et barbaros perpetuum et naturale quoddam est odium?<sup>2</sup> Et quod educatio et mores non conveniunt? An, ut

<sup>4</sup> L'idée que «l'union fait la force» est chère à l'auteur; déjà PLATON (*Répub.* 470c) voyait à quel point la *συνέσις* entre Grecs était dommageable.

<sup>5</sup> Innocent VIII (Giambattista Cybo, 1484-1492) subit de la part de Ferrante beaucoup de revendications sur des territoires de l'Eglise, et appuya alors les barons rebelles. Ce n'est qu'en 1486 que Pontano établit la paix entre le pape et le roi, paix en fait non durable, qui dut attendre la ratification de 1492 (PASTOR, III, 169-274).

<sup>1</sup> Alexandre VI (Rodrigo Borgia, 1492-1503), neveu de Callixte qui le créa cardinal en 1456, approuva par une bulle du 26 juin 1501 la répartition du royaume de Naples entre la France et l'Espagne (PASTOR, III, 275-519). Galateo le condamne également en d'autres passages (*Epistole*, 257; *Esposizione*, in *Opere*, III, 225).

<sup>2</sup> Citation de PONTANO, *De magnanimitate*, I, 7, 6 (p.10). Repris dans *l'Esposizione* (GALATEO, *Opere*, III, 177).

Pontano, son ancien précepteur et homme de très grand savoir, fit de Ferdinand son ami pour que l'Italie ne fût plus dévastée par la guerre, ce qui arriva ensuite.

15. Alexandre ou plutôt Rodrigue, nom maudit et fatal autant pour l'Italie que pour l'Espagne, sitôt pape, affronta ceux qui avaient soutenu son élection et les chassa de leurs trônes ancestraux après les avoir défaits. Quant aux rois Alphonse, Ferdinand et finalement Frédéric, descendants d'Alphonse, qui les avait revêtus, lui ainsi que son oncle, des plus grands honneurs, il les priva de leur trône et les réduisit à la mendicité (nouvel exemple de l'ingratitude espagnole!). Il ourdit tant de conflits et créa de telles situations que l'Italie l'oubliera avec peine après de nombreux siècles et que, par son œuvre, il fut répandu autant de sang italien qu'en firent couler Hannibal, Pyrrhus, Attila et les rois goths impies Totila, Alaric et Théodoric.

16. Maintenant, nous avons Jules, neveu du grand Sixte. Nous espérons qu'il éloignera de nous l'opprobre et remédiera à nos malheurs, car il est italien. Jamais il n'y eut de pape étranger sans que l'Italie ne fût affligée des plus grands maux. Je ne sais pourquoi, mais, alors que nous aimons les étrangers, ceux-ci nous haïssent ou nous envient. La cause en serait-elle qu'entre Latins et étrangers subsiste une haine innée et perpétuelle? Serait-ce que les

<sup>3</sup> Énumération de conquérants qui menacèrent ou ruinèrent Rome: *Hannibal*, lors de la 2<sup>e</sup> guerre punique, surtout à partir de -217; *Pyrrhus*, jusqu'à la bataille de Bénévent (-275); *Attila*, tandis qu'il marchait sur Rome après la prise d'Aquilée (452). Les *Goths* sont impies parce qu'ils sont ariens: *Totila* s'installa à Rome (549) et, de là, établit sa domination sur le Sud de l'Italie et sur les îles; *Alaric* est surtout célèbre par sa prise de Rome (410 — cf. déjà ch.9 n.2), au terme de son troisième siège, mais il ravagea aussi toute l'Italie jusque Cosenza; les trois *Théodoric*, en revanche, furent soit favorables aux Romains, soit des souverains éclairés. Cette énumération n'obéit donc pas à un ordre chronologique, mais constitue un bref catalogue d'ennemis de Rome (réels ou supposés tels), rédigé avec plus de passion que de raison.

<sup>1</sup> Jules II (Giuliano Della Rovere, 1503-1513), nommé pape après la brève parenthèse de Pie III, et adversaire des Borgia (PASTOR, III, 523-832). Galateo, qui espérait de lui une impulsion en faveur d'un renouveau national et de la réforme religieuse et morale, lui envoya le texte grec de la *Donation de Constantin* dans l'autographe Laurentianus 16.40 (VECCE, *Donazione*, 353-360).

<sup>2</sup> *odium* puis *ut plebei nobiles*, et déjà quelques lignes plus haut *Italus enim est*: le sentiment de supériorité qu'ont les Italiens réapparaît ici (cf. précédemment chap. 5 n.1) et dès lors engendre la rancœur chez ceux qui en subissent les effets. Déjà PLATON (*Répub.* 470c) reconnaissait la situation de πόλεμος et δ'ἔχθρα entre Grecs et barbares, trop différents et trop inégaux pour pouvoir s'entendre.

plebei nobiles, ut egeni divites, ut mali bonos, ut indocti doctos, ut insipientes sapientes, ut gigantes deos, ut pueri magistros, ut aegroti medicos, ut intemperati monitores, ut principes vera dicentes, ut ferae immanes mitiora et innocua animalia, sic et barbari nos invisos habent?<sup>3</sup>

17. Gothi et Franci<sup>2</sup> sacram et innoxiam parentem Italiam, a qua litteras, leges, instituta vitae et ipsam humanitatem habuerunt, ut sacrilegi et parricidae, foedant, violant, lacerant, necant: dabunt quoque et ipsi poenas scelerum suorum Christo ultori, ut quondam Carolus cum exercitu suo, qui Italiam, nulla lacessitus iniuria, Roderico et Ludovico<sup>2</sup> suadentibus, invasit. Hic cum prole sua (quam rectum est iudicium tuum, Domine!)<sup>3</sup> a rebus humanis radicitus evulsus est et nunc apud inferos luit poenas, nunc vexatur solus tantorum causa malorum a tot millibus umbrarum, nunc illi occurrunt tot sacrilegia, tot neces, tot incendia, tot stupra, tot rapinae, quae omnia nefaria illa et iniusta bella tulerunt<sup>4</sup>. Omnium malorum causa est avaritia et ambitio, pro qua, ut saepe dixi, non pro gloria, bella geruntur<sup>5</sup>. Vide quid faciat mala liberorum institutio: si Carolus inter probos viros nec ignaros litterarum (non inter iuvenes et eos Gallos abditus, procul a conspectu patris, sine praeceptore) vixisset<sup>6</sup>, si novas et veteres legisset scripturas, in quibus et regum et populorum peccata et divinae vindictae narrantur, nec nos immerentes tot mala, nec ille talem exitum habuisset.

<sup>3</sup> Suite de la polémique antibarbare, récurrente chez Galateo (*Epistole*, 85-96, 104-116, 118; *Opere*, II, 206, 275; III, 177, 184).

<sup>4</sup> Voici le résultat du sentiment d'*odium* (cf. chap. précédent n. 2). Les mots *nos exteris gentes amamus* prennent dès lors un sens tragiquement ironique.

<sup>5</sup> Mention unique dans le *De educatione* de Ludovic le More, responsable de la venue en Italie de Charles VIII, et bien davantage fustigé par PONTANO, *De prudentia* (in *Opera*, I, f. 197r), *De fortuna* (in *Opera*, I, ff. 276r-277v, 283v-284r), *De immanitate* (IV 10, p.14 et VIII 1, p.19).

<sup>6</sup> Les références bibliques au *rectum iudicium* de Dieu sont nombreuses: ainsi Ps 18,10; 50,6; SG 12,13; 17,1; DN 3,27; 3,31; JN 5,30; ROM 2,2; 2 THESS 1,5; APOC 15,4; 16,7; 19,2.

systèmes d'éducation et les mœurs divergent? Ou simplement que ces étrangers nous détestent comme les plébéiens abhorrent les nobles, les pauvres les riches, les mauvais les bons, les petits les grands, les enfants leurs maîtres, les malades les médecins, les ignorants les savants, les malfaiteurs ceux qui les rappellent à la vérité, les bêtes féroces les animaux plus doux et pacifiques?

17. Comme des sacrilèges ou des parricides, Espagnols et Français souillent, violent, déchirent et tuent leur sainte et innocente mère, l'Italie, de qui ils ont reçu l'instruction, les lois, les institutions et la civilisation même: ils expieront un jour leur crime devant le Christ vengeur, comme autrefois Charles et son armée, qui envahit l'Italie sans y avoir été provoqué, à l'instigation de Rodrigue et de Ludovic. Celui-ci, en compagnie de sa descendance (comme ton jugement est excellent, Seigneur!) fut rayé du monde des vivants et expie ses fautes aux Enfers; lui, la cause unique de tous nos maux, est hanté par des milliers d'ombres et on lui reproche tant de sacrilèges, d'incendies, de meurtres, de stupres, de rapines, qu'apportèrent ses guerres néfastes et injustes. La cause de tous ces maux, ce sont l'avarice et l'ambition: c'est pour elles, comme je l'ai souvent dit, et non pour la gloire, que se font les guerres. Vois le résultat de la mauvaise éducation des enfants: si Charles avait vécu parmi des hommes honnêtes et instruits des belles lettres (au lieu d'être rejeté parmi les jeunes et au milieu de ces Français, loin de la surveillance paternelle, sans précepteur), s'il avait lu les œuvres nouvelles et anciennes, dans lesquelles on expose les erreurs des rois et des peuples et les châtements divins, nous n'aurions pas subi tant de maux immérités, ni lui une telle fin.

<sup>4</sup> Charles VIII (1470-1498), fils de Louis XI, roi depuis 1483. On trouve une version plus développée de ce point de vue dans l'*Esposizione* (GALATEO, *Opere*, IV, 43-44).

<sup>5</sup> Voir ci-dessus, ch. 7 n.3. Sur l'avarice, source de vices, de cruauté, de guerre injuste: PONTANO, *De liberalitate* (in *Trattati*, 14); *De immanitate*, XV (p.30); Charon (in *Dialoghi*, 30). Le couple *ambitio-avaritia* se lit chez SALLUSTE, *Cat.*, 11, 1 (avec la condamnation de l'avarice), et ensuite chez SAINT AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, 5, 12.

<sup>6</sup> L'éducation séparée de Charles aurait été rendue nécessaire, d'après Pontano, par l'incroyable brutalité du prince (*De magnanimitate*, VII, 7, p.10).

18. Sed ad rem tandem redeamus. Persarum educationem a Xenophontis Philosophi, qui apud Persas militavit, Cyropaedia discere potes: ibi enim a magno illo et duce et philosopho institutus est et bonus vir et bonus rex<sup>1</sup>. Illam ut legat et amplectatur inclytus adolescens alumnus tuus suadeo. Plato auctor est, primogenitum regis Persarum, posteaquam a mulierum contubernio segregabatur, ad quatuor Persarum proceres optimos viros mitti solitum. Quorum primus docebat deorum cultum et iura et leges Zoroastri; alius ad temperantiam instituebat, ut nihil cupide appeteret, non aurum alienum, non fundos, non servos, non uxores, non regna; alius fortitudinem suadebat et mortis contemptum et gloriae amorem; alius docebat veritatem esse colendam<sup>2</sup>. Nihil enim apud illos gravius puniebatur quam mendacium<sup>3</sup>, et recte quidem.

19. Nihil meo iudicio homine indignius, quam mentiri et simulare<sup>1</sup>. Qui mentiri et simulare audet, crede mihi, nihil mali non audebit. Qua propter recte institutum est ab antiquis, ut pro nulla alia iniuria iustius arma capere liceat, quam pro tuenda veritate. Si quis alium mentiri asseveret, statim ad arma concurritur. Nunc, post adventum Gallorum et Hispanorum, tam promptum est mentiri et fallere, ut qui id nesciat facere neque urbanus vir neque prudens habeatur.

20. Carthaginiensium educatio, mendacia, fraudes, scommata, versutiae, ledoriae<sup>1</sup>, doli, crudelitas, et, Hannibalis

<sup>1</sup> La *Cyropédie*, de XÉNOPHON, en huit livres, qui raconte l'éducation et la vie de Cyrus le Grand, était un des textes les plus lus dans les milieux pédagogiques à l'époque de l'humanisme. L'exhortation aux bonnes lectures est typique de tout traité sur l'éducation. En outre, SUÉTONE (*César* 87) nous apprend que ce fut une des dernières lectures, sinon l'ultime de Jules César: c'est dire si l'œuvre était déjà appréciée en haut lieu dans le monde romain.

<sup>2</sup> PLATON, *Alcibiade*, 121c-122b, évoque notamment les festivités qui accompagnent la naissance du prince héritier chez les Perses. QUINTE-CURCE (8, 6, *init.*) nous rapporte l'usage inverse: à la cour de Macédoine, les nobles confiaient leurs enfants au roi dès qu'ils avaient atteint l'âge de quinze ans.

<sup>3</sup> La condamnation du mensonge, qui culmine dans la Bible en *Apoc.* 22,15, annonce celle de l'hypocrisie: *infra* ch.39. En Jn 8,44, c'est le diable qui est

18. Mais revenons enfin à notre sujet. L'éducation des Perses, tu peux la connaître grâce à la *Cyropédie* du philosophe Xénophon, qui combattit chez eux: c'est par ce grand stratège et philosophe que fut formé un roi excellent, et je te conseille de faire lire et méditer cette œuvre par ton élève, ce remarquable jeune homme. Platon nous dit que le premier né de la famille royale, sitôt soustrait à la compagnie des femmes, était, selon la coutume, confié à quatre nobles perses remarquables. Le premier d'entre eux lui enseignait le culte des dieux, le droit et les lois de Zoroastre; un autre lui inculquait la tempérance de façon qu'il ne cédât pas à la cupidité et ne désirât d'autrui ni l'or, ni les biens, ni les esclaves, ni les épouses, ni le royaume. Le troisième l'initiait au courage, au mépris de la mort et à l'amour de la gloire. Le dernier lui montrait qu'il fallait révéler la vérité. En effet, rien n'était puni chez eux avec plus de vigueur que le mensonge, et à juste titre.

19. Rien, à mon avis, n'est plus indigne pour un homme que de feindre et de mentir. Qui agit de la sorte, crois-moi, ne reculera devant aucun méfait. C'est pourquoi il était juste chez les anciens, et avec raison, de prendre les armes en tout premier lieu pour défendre la vérité. Si quelqu'un accusait un autre de mentir, on réglait le litige par les armes. Maintenant, depuis l'arrivée des Français et des Espagnols, le mensonge et la tromperie sont si fréquents que celui qui ne sait y recourir est considéré comme un rustre et un irréfléchi.

20. L'éducation des Carthaginois, la voici: mensonges, fraudes, astuces, tromperies, ruses, cruautés et, suivant l'exemple d'Hanni-

menteur et père du mensonge (inversément, Dieu est la vérité: Jn 14,6). Dante, lui aussi, le nomme «padre di menzogna» (*Inf.* 23, 142-144). Elle est attestée ailleurs chez GALATEO (*Epistole*, 10) de même que chez PONTANO (*De sermone*, II 3, p.59), chez MAIO (p. 113-116), chez VEGIO (*De educatione*, I, 12).

<sup>1</sup> Le mauvais usage de la parole est également dénoncé dans le monde romain classique. TACITE y revient plusieurs fois dans le *Dialogue des Orateurs*; au ch.35, il cite même Cicéron, qui voyait en l'école des rhéteurs un *ludum impudentiae* (cf. *De orat.* 3, 94). Ensuite, saint Augustin (notamment *Conf.* IV, II 2) assimile l'art de la parole à l'usage de ruses (*dolos*), voire du mensonge (*mendacium*), au besoin au profit d'un coupable (*pro capite nocentis*)!

<sup>2</sup> *scommata ... ledoriae*: MACROBE, *Saturnales*, 7, 3 (voir l'*Esposizione*, in GALATEO, *Opere*, IV, 48). La source classique, à propos de la *Carthaginiensium educatio*, reste bien sûr le récit de l'enfance d'Hannibal au livre 21 de TITE-LIVE (ch. 1,4 à 4,10 — Galateo cite 4,9 de mémoire, approximativement).



exemplo, sociarum et amicarum urbium direptio<sup>2</sup>, nihil veri, nihil sancti, nulla religio, nullus dei metus, nullum iusiurandum, perfidia plusquam punica<sup>3</sup>. Utinam ne nostri Hispani, etsi non omnia, saltem aliqua a finitimis Mauris didicissent!<sup>4</sup> His artibus Carthaginenses populum romanum saepe affligerunt, eisdem et ipsi periere, neque profuere illis versutiae suae et periuria. Foedifraga, vafra, et, ut ait poeta, bilinguis gens<sup>5</sup>; ut nulla illius memoria extet, nisi quantum latinis aut graecis litteris mandatum est, punica lingua et mores aboliti, vix et urbis magnae vestigia<sup>6</sup> videntur. Certe Deus est arbiter ut et aliarum omnium sic et rerum humanarum.

21. Roma, quamvis senio confecta sit, sua tamen antiqua probitate<sup>1</sup>, iustitia et simplicitate, qua presentia substat scelera, forte a Deo meliori fortunae et sanctoribus moribus servatur<sup>2</sup>. Lingua, leges, iura, et imperium romanum, saeviant licet barbarae nationes, Hunni, Gepidae, Quadii, Cimbri, Alani, Vandali, Gothi, Teutones, Galli<sup>3</sup>, et nunc Franci et Hispani, tamdiu durabunt quamdiu erunt haec terra et illa sidera<sup>4</sup>.

22. De Romanis nihil dicam. Omnes enim qui aliqua de illis legerunt sciunt nullam fuisse maiorem Romanis curam quam quod pueri primum etruscas, deinde graecas et latinas

<sup>2</sup> sociarum ... direptio: TITE-LIVE, 44, 1, 10.

<sup>3</sup> nihil veri ... punica: *ibid.*, 21, 4, 9 (cité encore dans l'*Esposizione*, in GALATEO, Opere, IV, 49) — voir déjà chap. 8.

<sup>4</sup> Surtout par la diffusion de jurons obscènes, amenés à Naples par les Espagnols (PONTANO, *Antonius*, in *Dialoghi*, 51; TATEO, *Miti*, 81). D'autre part, comme la Reconquista s'est achevée en 1492 et que les Maures sont donc exterminés ou refoulés en Afrique du Nord, d'où ils étaient venus, Galateo les assimile avec d'autant plus de facilité aux Carthaginois.

<sup>5</sup> bilinguis gens: VIRGILE, *Én.*, 1, 661.

<sup>6</sup> On peut y voir, selon GN 13 sq., une assimilation de Carthage à Sodome.

<sup>1</sup> Avec la *probitate*, on revient à la *virtus* de Rome, comme chez RUTILIUS 1, 62.

<sup>2</sup> L'idée du dessein divin de l'histoire, et en particulier dans le destin de Rome, provient de SAINT AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, 5, 11 et 21.

bal, le pillage des villes alliées et amies. Il n'y avait chez eux rien de vrai, rien de sacré, aucune piété, aucune crainte d'un dieu, aucun respect du serment, une perfidie plus que punique. Plût au ciel que nos Espagnols eussent emprunté sinon toutes ces coutumes, au moins quelques-unes, à leurs voisins Maures! C'est par ces méthodes que les Carthaginois malmenèrent longtemps les Romains et c'est par là qu'ils périrent: à ce moment-là, leurs ruses et dols ne leur furent plus d'aucune utilité. Ce fut une nation lâche, parjure et, comme le dit le poète, à deux visages. Pour qu'il n'en restât rien, sauf ce qui nous fut confié par la littérature latine ou grecque, la langue punique fut abolie, et on voit encore à peine quelques ruines de la ville. Dieu est bien le juge de tout, et donc des choses humaines.

21. Rome, bien qu'accablée par l'âge, est préservée par sa probité, son sens de la justice et sa simplicité antiques, ce qui lui permet d'affronter les épreuves actuelles. Elle est sans doute sauvée par Dieu pour un sort plus clément et pour des mœurs plus saintes. Sa langue, ses lois, sa justice et son sens du pouvoir perdureront aussi longtemps que cette terre et que ces astres, bien qu'elle subisse les sévices de nations barbares: Huns, Gépides, Quades, Cimbres, Alains, Vandales, Goths, Teutons, Gaulois, et maintenant Français et Espagnols.

22. Des Romains, je ne dirai rien. En effet, tous ceux qui ont lu ce qui traite d'eux savent que le plus grand souci des Romains fut que leurs enfants se nourrissent de lettres étrusques, puis grecques

<sup>1</sup> Hunni: admis en Thrace par Valens (376), célèbres par l'expédition d'Attila (434-453); Gepidae: Goths d'abord alliés d'Attila; Quadi: Germains de Moravie (TACITE, *Germ.* 41 et *Ann.* 2, 63); Cimbri: Germains du Jutland et de Schleswig-Holstein, défaits par Marius à Verceil (-101; cf. Cfs. et TAC.); Alani: Scythes (PLINE L'ANCIEN 4, 12, 21) du Caucase, vainqueurs de Gordien, qui ravagèrent la Gaule et l'Espagne (*Scythus* est, chez LUCAIN, synonyme de barbare, cruel); Vandali: du N. de la Germanie (TACITE, *Germ.* 2), un moment associés aux Alains avant de continuer leurs exactions en Afrique; Gothi: de même origine (TACITE, *Ann.* 2, 62), ils prirent Rome sous Alaric (cf. chap. 15 n. 3); Teutones: de même origine que les Cimbres, également défaits par Marius (Aix-en-Provence, -102); Galli: dans ce catalogue des peuples barbares (cf. un autre catalogue au chap. 10 n. 8: liste inverse, dans ce cas, des peuples assujettis par Rome), il faut voir en eux les incendiaires de Rome (cf. chap. 10 n. 1).

<sup>2</sup> tamdiu durabunt ... sidera: RUTILIUS 1, 81-82.



litteras discerent<sup>1</sup>. Magistros ex tota Aegypto, Cilicia<sup>2</sup> et, quae eo tempore a Graecis incolebatur, Massilia<sup>3</sup> accerserunt. Tam cupidi erant litterarum<sup>4</sup> Romani, ut illas per totum orbem perquirerent; et tamen illi fuere, illi Romani, qui tot efferatas et indomitas<sup>5</sup> gentes et totum orbem subegerunt. Pace Gothorum dixerim et Francorum, quod impedimentum praebent studia litterarum<sup>6</sup> ad bene pugnandum, nisi ut fortius pro patria, pro libertate pugnare, mortem contemnere, et nonnisi iusta suscipere bella<sup>7</sup> discamus, et temperantius et clementius uti victoria, et bella gerere pro libertate, pro imperio, pro gloria<sup>8</sup>, non ut barbari solent pro caede et sanguine, rapinis, stupris et sacrilegiis? A litteris ad arma<sup>9</sup> Graeci, Macedones, Romani transire soliti sunt, qui quales fuerint litterarum monumenta declarant.

23. Ut vetera missa faciamus, percurramus tempora nostra. Homo sum ingenui pudoris: multa in hostibus ipsis laudare, multa in nostris damnare soleo. Aegyptiorum rex, sive, ut ipsi dicunt, Soltanus<sup>1</sup>, equites empticios<sup>2</sup> habet, qui

<sup>1</sup> *etruscas, deinde graecas et latinas litteras*: cette attention de Galateo à la triple répartition de l'éducation littéraire et linguistique des Romains est surprenante. Avant les lettres grecques et latines, il y a un premier degré d'apprentissage: les lettres «étrusques», qui indiquent la langue primaire ou le vulgaire, distinct du latin littéraire et classique (cf., pour une discussion humanistique parallèle, d'Alberti et de Valla à Biondo et à Pompilio, le volume de TAVONI). Une telle distinction rend également admissible pour l'humaniste Galateo, la lecture des textes italiens, comme Dante, Pétrarque, Boccace (cf. ci-dessous, ch. 75 n. 1). On se rappellera les *tria corda* d'Ennius, en faveur des langues osque, grecque et latine (chez AULU-GELLE, 17, 17, 1). Pareillement, on attribue à Charles Quint la pensée selon laquelle on est autant de fois homme qu'on connaît de langues étrangères.

<sup>2</sup> *Cilicia*: partie méridionale de l'Asie Mineure, entre la Pamphylie et la Syrie.

<sup>3</sup> *Massilia*: fondée par les Phocéens (d'Asie Mineure) vers -600, refuge de bannis (Milon «n'aurait pas mangé du poisson de Marseille» si Cicéron avait prononcé le *Pro Milone* que nous possédons), alliée de Pompée dans le conflit qui l'opposait à César (-49), Marseille était restée un foyer de culture et, sous les premiers empereurs, elle accueillait encore les enfants de bonne famille qui venaient y parfaire leur éducation.

<sup>4</sup> *cupidi ... litterarum*: CORNELIUS NÉPOS, *Caton*, 3, 1.

<sup>5</sup> *efferatas et indomitas*: sauvages et indomptés, *iunctura*, que l'on retrouve chez RUTILIUS NAMATIUS 1, 64 sous la forme *iniustus* (dans le sens de: ne connaissant pas encore le *ius*, le droit romain, donc vivant dans la sauvagerie), *te dominante* (adressé à Rome: être inclus sous ta domination).

<sup>6</sup> HORACE, *Épist.* 2, 1, 92 sqq., décrit l'enchaînement contraire: c'est après avoir

et latines. Ils firent venir des maîtres de toute l'Égypte, de la Cilicie et de Marseille, qui à l'époque était peuplée de Grecs. Les Romains étaient à ce point avides de littérature qu'ils la cherchaient dans le monde entier; et cependant, ce furent eux, ces Romains, qui soumièrent tant de peuples sauvages et indomptés, et toute la terre. Pourrais-je le dire, sans vouloir déplaire aux Goths et aux Francs: quel obstacle offre l'étude des lettres à l'ardeur guerrière, si ce n'est que nous apprenons par là à combattre plus courageusement pour la patrie, à mépriser la mort, à n'entreprendre des guerres que si elles sont justes, à gérer la victoire avec plus de clémence et de modération, à ne combattre que pour la liberté, la gloire et le pouvoir, et non, comme en ont coutume les barbares, pour le goût du massacre, du sang, du sacrilège, de l'infamie et des rapines? C'est ainsi que Grecs, Macédoniens et Romains prirent l'habitude de passer des lettres aux armes, mais les chefs-d'œuvre de leur littérature nous montrent qu'ils furent réellement.

23. Mais oublions le passé et parcourons notre temps. Je suis un homme d'une pudeur native; j'ai coutume de magnifier même mes ennemis ou de dénigrer mes proches. Le roi des Égyptiens

mis fin aux guerres (*positis bellis*) que la Grèce s'adonna à l'athlétisme, à la sculpture, à la peinture, à la musique et à la tragédie.

<sup>7</sup> *iusta ... bella*: TITE-LIVE, 7, 30, 17. Encore cette idée de «guerre juste».

<sup>8</sup> *pro libertate ... gloria*: ce sont les caractères distinctifs des Romains qui les poussèrent à dominer le monde: *amore itaque primitus libertatis, post etiam dominationis et cupiditate laudis et gloriae multa magna fecerunt* (SAINT AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, 5, 12).

<sup>9</sup> L'exemple des Romains était typique de l'*educatio militaris*, équilibrée par les lettres, selon Vergerio et Vegio (cf. également chez Galateo, *Epistole*, 47-51). Ce chapitre est contredit dans la *Vituperatio litterarum*, dans laquelle Galateo fait paradoxalement semblant d'être d'accord avec le mépris pour les lettres pratiqué par les Français et les Espagnols (GALATEO, *Vituperatio*, 94; cf. MORO, *Per l'autentico*, 77).

<sup>1</sup> Galateo décrit l'Égypte sous la domination des Mamelouks, caste militaire d'anciens esclaves qui exerçait le pouvoir effectif, avant d'être vaincue par les Turcs ottomans en 1517. Le titre de Sultan, précédemment porté par les Gasnavides et par les Seljoucides, mais subordonné à celui de Calife, fut propre aux dynasties d'Égypte, les Ayyoubides et les Mamelouks, et fut, à partir du XV<sup>e</sup> siècle, réservé aux souverains ottomans. — Le Sultan, Saladin ou Sol(i)dano, lieu commun de la littérature médiévale, représente un parangon de toutes les vertus (cf. par ex. BOCCACE, *Décameron* 1, 3; *Novellino* 25; *Conti di antichi cavalieri* 12 à 16).

<sup>2</sup> Ces deux mots désignent les Janissaires, enfants d'origine étrangère dont on faisait des soldats d'élite.

propter bonam institutionem et liberorum (hoc est Aegyptiorum) ignaviam<sup>3</sup> liberis dominantur; emptos pueros magistris distribuit, ii docent arabicas sive saracenicis litteras et Machometis sui instituta et religionem, silentium suadent<sup>4</sup>, non blacterare, abstemios esse, equitare, ludere arcu et sagittis, oboedire maioribus, fortiter pugnare.

24. Turcae, qui hodie mari et terra potentissimi sunt et Asiae et Europae imperio potiuntur, selectos a subiectis gentibus pueros ad rem rusticam, antiquorum Romanorum et qui in montibus vitam agunt fidalgorum more, instruunt, ed ad varias artes, inde ad magistros militiae transferunt. Religionem suadent et iusiurandum servare, mala verba in Deum dicentes morte mulctant, vetant peierare, mentiri, ad talos ludere et aleas, furari; furtum enim apud illos maximum habetur scelus. Vetant in exercitu vinum et scorta habere, cum mulieribus longos trahere sermones invirile putant. Putant enim ii, nescio an recte, mulieres in deliciis tantum et in cubiculis habendas esse et non in consiliis aut conciliis, domi latere, antiquo Graecorum more, in gynaeceis lanam<sup>1</sup> et sericum tractare, semotas a virorum etiam domesticorum conspectu<sup>2</sup>.

25. Quid tibi, vir fortis, cum mulieribus? Cur te puellarum nocte dieque tenet alloquium<sup>1</sup>? Quae exempla, quae documenta capere viri possunt ex puellari commercio tam frequenti et assiduo? Sint amores vestri remissio, non finis

<sup>3</sup> L'ignavia de l'Égypte est déjà exprimée par divers auteurs antiques. Une fois passé le temps de la grandeur pharaonique admirée notamment par Hérodote, les Égyptiens ont perdu tout crédit dans le monde classique. Si la dynastie ptolémaïque réalise de bonnes actions — par exemple, son mécénat avant la lettre, que l'on appelle alors évergétisme: Ptolémée III est surnommé εὐεργέτης, bienfaiteur, — c'est parce qu'elle est en fait grecque. Et HORACE (*Ode* 1, 37, *Nunc est hibendum...*) ajoute que la dernière reine d'Égypte veut réaliser son fatal projet *contaminato cum grege turpium virorum* (vv. 9-10).

<sup>4</sup> Cette éducation idéale rejoint dans l'ensemble le modèle grec de la *Cyropédie* déjà évoquée, elle-même basée sur tout un héritage culturel. Ainsi, *oboedire maioribus* correspond à l'adage *πρεσβύτερον σέβειν* attribué à CHILON, un des Sept Sages (mort en -597) et repris sous diverses formes (*Senectus ante alios honoranda*, etc., e.a. OVIDE, *Fastes* 5, 57-58).

<sup>1</sup> On pense à Pénélope, le prototype de l'épouse grecque idéale, ainsi qu'à

ou, comme on l'appelle, le Sultan, a acheté des cavaliers qui, grâce à un bon entraînement et à la lâcheté des hommes libres — c'est-à-dire des Égyptiens — dominant le pays. Le sultan les achète jeunes et les confie à des maîtres qui leur enseignent la littérature arabe ou sarrasine ainsi que la religion et les préceptes de leur Mahomet. Ils les habituent au silence, à ne pas bavarder, à être sobres, à monter à cheval, à manier arc et flèches, à obéir aux aînés et à combattre courageusement.

24. Les Turcs, aujourd'hui les plus puissants sur terre et sur mer, dominant en Europe et en Asie. Quant aux enfants qu'ils sélectionnent dans les nations conquises, ils les forment à la vie des champs, à la manière des anciens Romains et des hidalgos qui vivent dans les montagnes, et à diverses pratiques, puis ils les confient aux maîtres de l'armée. Ils leur inculquent leur religion et les forment à respecter la parole donnée; ils punissent de mort les blasphémateurs et leur défendent de se parjurer, de mentir, de s'adonner aux dés et aux jeux de hasard et de voler, car c'est là pour eux le pire des crimes. A l'armée, on leur interdit le vin et la fréquentation des prostituées, et on estime indigne d'un homme le fait de s'entretenir longuement avec des femmes. Les Turcs pensent (est-ce à raison?) qu'il faut user des femmes uniquement pour le plaisir et puis les confiner dans le sérail, mais ne pas les admettre dans les réunions où l'on délibère, tandis que, selon la coutume des anciens Grecs, elles doivent tisser la laine et la soie dans le gynécée, loin de la vue des hommes, même s'ils sont de la famille.

25. Et toi, homme courageux, comment te comportes-tu avec les femmes? Pourquoi la compagnie des filles te retient-elle jour et nuit? Quels exemples et quels enseignements les hommes peuvent-ils retenir d'un commerce si fréquent et si assidu avec les demoiselles?

*l'épithaphe de Claudia*, qui vante les vertus domestiques de la défunte par les mots *domum servavit, lanam fecit* (reprise par E. ERNOUT, *Textes latins archaïques*, 1973<sup>4</sup>, p. 77-78, n° 133, et A. DE ROSALIA, *Inscrizioni latine arcaiche*, 1977, p. 49-50, n° 41, tirée de C.I.L. I<sup>2</sup> n° 1211). La même inspiration se fait jour chez SUÉTONE, *Auguste* 64, 4: [*Augustus*] *filiam et neptes ita instituit ut etiam lanificio assuefecerat*.

<sup>2</sup> Surprenant éloge des Turcs, qui, à l'époque, représentaient le plus grand danger pour l'Europe chrétienne (mais voir aussi le *De oboedientia* de PONTANO, *Opera*, I, ff. 24r, 25r, 44r, 45r).

<sup>1</sup> On peut ici se référer à toute la littérature élégiaque. PROPERCE 1, 1, 4, avoue que *caput pressit Amor*; en revanche, en 2, 1, 47, il chante *Laus in amore mori*!

vitae, o iuvenes! Sed quid dico iuvenes? O spectaculum! O qualis facies, o quali digna tabella! Videre senes, dum se poliunt<sup>2</sup>, dum se comunt alienis aut atratis suis et nigrantibus capillis<sup>3</sup>, unguentis delibutos, pictos aureis mitris, torquatos seu ut rectius dicam catenatos, accinctos gladio, nocte et quandoque etiam die ante fores dominae canere, immo deplorare veteres amores<sup>4</sup>. O insani senes, quae exempla datis iunioribus? Quae exempla sunt ista barbaricae libidinis et vanitatis? Iuvenis Scipio Massinissae amores compressit<sup>5</sup>, quamvis barbarorum ingenia, ut in crudelitatem, sic et in libidinem magis prona sunt quam Italorum.

26. Insanus quidam (nescio cuius ordinis aut pecoris) monachus Gaubertus<sup>1</sup> accusat italas puellas rusticitatis et austeritatis, quia nesciunt ut Hispanae viris blandiri et dulcibus uti illecebris et lascivire, et omnibus modis excitare Venerem languentem, et iuvenes a pessimo scelere revocare<sup>2</sup>. Et gravitatem italicam et temperantiam impudens monachus nomine falsi criminis ad excusandam gentis suae levitatem vanitatemque inquinat, immemor verborum divi Hieronymi, qui ait: «Decere christianum hominem non malum malo, sed malum bono vincere», non ut in proverbio est, «clavus clavo pellitur»<sup>3</sup> et «successore novo vinci-

<sup>2</sup> Ce qui entraîne une *falsa fiducia*: PROPERCE 3, 24, 1.

<sup>3</sup> La tradition de l'*ornato capillo* (PROPERCE encore, I, 2, 1) et de la crainte de voir apparaître le premier cheveu blanc (*albos capillos* chez TIBULLE I, 8) est aussi typiquement élégiaque.

<sup>4</sup> Le passage provient de l'*Antonius* de PONTANO, où un vieux prêtre est surpris en train de donner la sérénade à la fenêtre d'une femme (*Dialoghi*, 56; cf. le *De sermone* pour le *Valentinum scortillum*, III, 17, 17, ou, pour l'octogénaire Rodrigo Carrasio qui s'adonne aux amours et aux sérénades, III, 17, 18) (CROCE, *La Spagna*, 75). En fait, sur un plan plus général, la tradition du παρακλαυσίθρον ou chanson devant la porte verrouillée, est présente dans la littérature latine dès les origines (par ex. la fameuse tirade de l'ivrognesse chez PLAUTE, *Curc.*, 96-109, y est incluse), constitue un τόπος de l'élégie (e.a. PROPERCE I, 16) et est héritée de la tradition grecque; voir à ce sujet l'opinion de PLUTARQUE, *Moralia* 753b.

<sup>5</sup> TITE-LIVE, 30, 14-15; PONTANO, *De sermone*, I, 25, 5.

selles? Jeunes gens, que vos amours soient un délassement, non le but de votre vie! Mais pourquoi parlé-je des jeunes gens? Quel spectacle, et digne de quelle peinture! Voir des vieillards qui se maquillent, qui portent perruque ou se teignent les cheveux en noir, qui s'enduisent d'onguents, se coiffent de mitres dorées, se parent pour ne pas dire s'enchaînent de colliers, se ceignent d'épées et, de nuit, parfois de jour, viennent chanter aux portes de leurs maîtresses ou encore déplorer leurs anciennes amours. Vieillards insensés, quelles leçons donnez-vous aux jeunes! Quels tristes exemples de passions et de vanité barbare? Le jeune Scipion réprima les amours de Massinissa, bien que les esprits des barbares fussent plus enclins à la passion et à la cruauté que ceux des Italiens.

26. Un certain moine stupide, Gauberte (je ne sais à quel ordre ou à quelle troupeau il appartenait), accuse les jeunes italiennes de rusticité et d'austérité, parce qu'elles ne savent pas, comme les Espagnoles, flatter les hommes, les combler de caresses, les alanguir, réveiller de toutes les façons Vénus lorsqu'elle faiblit, et écarter les jeunes gens de la faute la plus grave. Ce moine impudent raille le sérieux et la tempérance des Italiennes comme s'il s'agissait d'un crime, pour excuser la légèreté et la vanité de sa nation. Il oublie les paroles de saint Jérôme, qui dit: «Il convient à un chrétien de vaincre non pas le mal par le mal, mais le mal par le bien», non comme le dit le proverbe «un clou chasse

<sup>1</sup> Fabricio Gauberte de Vagad, moine cistercien de Saragosse, auteur de la *Corónica de Aragon*, imprimée à Saragosse en caractères gothiques en 1499. Il s'agit d'une œuvre brouillonne d'érudition historique qui procède d'héritages aragonais de la fin du Moyen-âge. A propos de l'auteur, cf. CROCE, *La Spagna*, 107-110; TATE, 263-279.

<sup>2</sup> VAGAD, f. a.v.vb.

<sup>3</sup> SAINT JÉRÔME, *Epist. ad Rusticum* (CSEL 54, 1910, recognovit I. HILBERG, 197) d'après SAINT PAUL, *Rom.* 12, 17: *nulli malum pro malo reddentes*; ÉRASME, *Adages*, 204, *Clavum clavo pellere* (*Opera*, II, 70b), reprenant le proverbe latin déjà exploité par CICÉRON, *Tusc.* 4, 35, 75: *clavum clavo eiciendum putant*. On lit également chez DIOGENIANOS D'HÉRACLÉE DU PONT (parémiographe de date incertaine), 5, 16: Ἡλὸς τὸν ἥλον, καὶ πᾶνταλον ἐξέκρουσας παττάλῳ (ce qui contient un pléonasme: ἥλος et πᾶνταλος signifient tous deux «clou»). L'adage a toujours joui d'une grande fortune et, dans la littérature italienne, déjà GUITTONE D'AREZZO écrit: «come d'asse si trae chiodo con chiodo».

<sup>4</sup> OVIDE, *Rem. am.* 462.

tur omnis amor»<sup>4</sup>. «Coronista mayor»<sup>5</sup> iste (sic enim seipsum, sed ego «cornistam» appello) celtiber ignoravit quod hoc modo non pelluntur sed mutantur vitia. Sed utinam matronae, utinam puellae italicae mores hispanos nunquam didicissent, nam hae verecundiores<sup>6</sup>, illae viris obsequentiores et minus essent imperiosae.

27. Pudet dicere, sed dicam, quia verum est, ante adventum Aragonensium nulli in aula procerum huius regni pueri venales erant, aut custoditi; incognitum erat illud vitium ante adventum exterorum. Insolens et insanus (nescio cuius armenti) monachus cogit me insanire, et ea, quae non erant propositi mei, proferre. Occurrit mihi, antequam epistolam<sup>1</sup> signarem, illa insana bellua, non potui me continere quin responderem, nec ignoro responsionem meam illi honori futuram. Scriptum est in sacris codicibus: «Respondeas stulto secundum stultitiam suam»<sup>2</sup>. Si contra Galateum oblatrasset Gaubertus, patientissime, ut soleo, huiusmodi hominum iniurias tulissem, neque respondissem, sed usus fuisset verbis Cynici: «Quid si me asinus calcibus offendisset?»<sup>3</sup> Sed quoniam Gothus aut Poenus aut proseletes profanus barbarus hostis Italiae sacram mundi parentem et immeritam maledictis insectatur, non possum non irasci, excandescere, insanire.

28. Sed ad propositum redeamus. Dii immortales<sup>1</sup>, quae exempla capere viri possunt a mulieribus nisi muliebria? Iam didicimus nos Itali, praecipue nos qui hoc regnum barbarorum omnium tyrannide iam diu occupatum incol-

<sup>4</sup> *Coronista mayor* ... *cornistam*: le titre fait allusion à la pompeuse en-tête de la *Corónica de Aragon*, où Vagad se définit «*coronista mayor del rey nostro señor*» (*Corónica* signifiait alors aussi «histoire des couronnés, des rois et des princes», et non seulement «chronique»). Galateo cite le mot castillan (et non le latin tardif *chronista*) et le transforme ensuite ironiquement en *cornista* (VECCE, *DE I*, 36).

<sup>5</sup> Cf. la tradition biblique comme dans STR 26, 19: «grâce inestimable qu'une femme pudique». Inversement, *imperiosae* fait penser à Dalila qui «dompte» Samson (JG 16). La perte de la pudeur est aussi une caractéristique de l'âge de fer: ainsi, OVIDE *Mét.* 1, 129, écrit *fugere pudor verumque fidesque*.

<sup>1</sup> L'*epistolam* désigne le *De educatione*.

l'autre» et «tout amour est remplacé par un nouveau». Ce «*coronista mayor*» (c'est ainsi qu'il s'appelle lui-même, mais moi je ne le nomme que «*cornista*»), ce Celtibère a ignoré que les vices sont, de cette manière, non chassés, mais changés. Plût au ciel que les mères et les jeunes filles italiennes n'eussent jamais appris les mœurs espagnoles, mais qu'elles restent plus pudiques, plus soumises à leur mari et moins dominatrices.

27. J'ai honte de le dire, mais je le dirai parce que c'est la vérité: avant l'arrivée des Aragonais, aucun enfant des nobles de ce pays n'était vénal ou soumis à la surveillance. Ce vice était inconnu avant l'arrivée des étrangers. Ce moine indécent et insolent (je ne sais de quel ordre) me force à être grossier et à proférer ce que je ne voulais pas dire. Avant que je signe cette lettre, cette bête ignoble me revient à l'esprit et je n'ai pas pu m'empêcher de lui répondre, et je n'ignore pas que ma réponse l'honorera. Il est écrit dans les livres sacrés: «Puisses-tu répondre au sot selon sa sottise». Si ce Gauberte avait aboyé contre Galateo, j'aurais comme d'habitude supporté les injures des hommes de cette sorte avec beaucoup de patience et je n'aurais pas répondu, mais j'aurais recouru aux paroles du Cynique: «Que m'importe si c'est un âne qui m'a offensé d'une ruade?». Mais puisqu'un Goth ou un Carthaginois ou un étranger barbare, ennemi de l'Italie, injurie cette mère sacrée du monde sans qu'elle l'ait mérité, je ne peux pas m'empêcher de m'irriter, de m'enflammer, d'insulter.

28. Mais revenons à notre propos. Dieux immortels, quels exemples les hommes peuvent-ils trouver chez les femmes sinon des enseignements efféminés? Nous, Italiens, et surtout nous, qui habitons ce royaume occupé et brimé depuis longtemps par la tyrannie de peuples barbares, nous qui sommes devenus dociles aux mauvaises pratiques autant qu'aux bonnes, nous avons déjà

<sup>2</sup> Pv 26, 4-5. Ceci éclaire *illi honori* d'après le proverbe *Gaudet stultus dum laudatur* (variante: *Laetatur stultus dum sermo datur sibi cultus*).

<sup>3</sup> En réalité il ne s'agit pas de Diogène, mais de Socrate, dans le *De liberis educandis* de PLUTARQUE, traduit par Guarino et fréquemment édité avec Vergerio (f. h.ii.v); mais l'épisode se trouve aussi chez DIOGÈNE LAËRCE, 2, 5, 21. La violence verbale de Galateo contre Vagad n'a d'égale que celle qui a déjà été dirigée contre Lorenzo Valla (*Epistole*, 33, 90, 92, 163, 182).

<sup>1</sup> Exclamation prononcée très fréquemment par Cicéron.

mus, dociles non minus malarum quam bonarum artium, pictas vestes gestare, auratas fimbrias et follicantes manicæ<sup>2</sup>, reticulatos et auratos capitum ornatus, armillas, periscelides, torques, murenulas in aures et omnem mundum muliebrem, alienas comas<sup>3</sup>: dicam quod a plerisque audivi, faciem, mentum et cervicem (o tempora, o mores!)<sup>4</sup> cerussa et purpurisso foedare, quod etiam ipsis mulieribus, quibus plus licet, turpe est.

29. Taceo quaedam turpissima quae Gaubertus non taceat, et quae olim, teste divo Eusebio<sup>1</sup> et Aristotele philosopho, Gallis consueta, nunc Hispanis non aliena. Non Orontes ad nos defluxit, sed Baetis totus et Sequana: maiorum nostrorum mores oriens corrumpit, nostros vero occidens<sup>2</sup>. Ubi sunt illa magnifica Virgilii verba:

Romanos rerum dominos, gentemque togatam<sup>3</sup>,

et illa:

Durum a stirpe genus, natos ad flumina primum  
deferimus, saevoque gelu duramus, et undis<sup>4</sup>,  
canitiem galea premimus<sup>5</sup>.

Nunc canitiem atramento tingimus, auro et serico premimus. Conveniunt nobis magis illa verba:

Vobis picta croco, et fulgenti murice vestis,  
et tunicae manicæ, et habent redimicula mitrae<sup>6</sup>.

Nos non bis, sed millies capti Phryges, ne dicam Phrygiae<sup>7</sup>,

<sup>2</sup> SAINT JÉRÔME, *Epist. ad Eustochium*, 22, 34 (reprise dans l'*Esposizione*, in *Opere*, III, 192-194, dans l'invective contre les sept parmi les moines et les frères hypocrites, plus proche du contexte hiéronymien).

<sup>3</sup> Le maquillage, les toilettes etc., chantés par la tradition élégiaque (PROPERCE: cf. chap. 25 n. 3; OVIDE a écrit les *Medicamina faciei*) sont habituellement condamnés, tant par la tradition païenne (QUINTILIEN: cf. chap. 6 n. 4) que par les auteurs chrétiens (que l'on pense aux virulentes attaques de TERTULLIEN).

<sup>4</sup> CICÉRON *1 Cat.* 2 (repris dans l'*Esposizione*, in *Opere*, III, 191).

<sup>5</sup> EUSÈBE, *Hist. Eccl.*, 5, 1.

<sup>6</sup> Galateo cite son *De podagra* (in *Opere*, II, 206). L'Oronte (réminiscence de

appris à porter des vêtements rutilants, des bijoux en or et des manchettes ajourées, des mantilles, des ornements capillaires en or, des bracelets tant aux bras qu'aux chevilles, des guirlandes, des boucles d'oreilles et, comme le faisaient déjà certaines femmes, des perruques. Je dirai ce que j'ai entendu de la bouche de tant de personnes, que le visage, la barbe et l'esprit (ô temps, ô mœurs!) sont dénaturés par le fard et le grimage, ce qui est une honte, même pour les femmes, qui ont pourtant plus de licence dans ce domaine.

29. J'omets certains détails très infamants, que Gauberte ne tairait pas et qui autrefois — en témoignent le divin Eusèbe et le philosophe Aristote — étaient fréquents chez les Gaulois et maintenant ne sont pas étrangers aux Espagnols. Ce n'est pas l'Oronte qui nous a inondés, mais le Guadalquivir tout entier et la Seine: l'Orient a corrompu les mœurs de nos ancêtres, l'Occident, les nôtres. Où sont les paroles splendides de Virgile:

Romains maîtres du monde, et nation qui porte la toge,

et celles-là:

peuple endurci dès l'origine, nous portons d'abord nos enfants  
au fleuve, nous les endurcissons au froid cruel et à l'eau,  
et nous couvrons du casque nos cheveux blancs.

Maintenant, nous teignons notre blancheur d'onguents noirs et la couvrons d'or et de soie. Ce sont ces paroles qui nous conviennent davantage:

Vous portez des vêtements peints de jaune et de murex pourpre,  
vos tuniques ont des manchettes et vos couvre-chefs, des rubans.

Nous, nous sommes des Phrygiens — pour ne pas dire des

JUVÉNAL 3,62) s'appelle aujourd'hui Asi et coule entre la Turquie, la Syrie et le Liban; le Guadalquivir (*Baetis*) et la Seine symbolisent respectivement l'Espagne et la France. Cf. ci-dessous au ch. 38.

<sup>3</sup> VIRGILE, *Én.* 1, 282.

<sup>4</sup> *Ibid.*, 9, 603-604. Ces vers et les suivants sont cités pareillement par PONTANO, dans son *De fortitudine* (*Opera*, I, f. 57r).

<sup>5</sup> VIRGILE, *Én.* 9, 612. Après la dernière citation, le *canitiem tingimus* rappelle la crainte du cheveu blanc déjà évoquée *supra*, chap. 25 n. 3.

<sup>6</sup> *Ibid.*, 9, 614-616.

<sup>7</sup> *Ibid.*, 9, 617. Chez les Grecs et les Romains, la bassesse et la stupidité des Phrygiens étaient proverbiales. En outre, l'expression *capti Phryges* constitue un oxymore, puisque le bonnet phrygien était symbole de liberté.

sumus. Hoc non ex nostro vitio est, sed ex barbarica disciplina.

30. Patrio more nos italos parentes nostri ad praeceptores<sup>1</sup> mittunt. Alieno abstinere ii docent, non rixari, non furari, non mentiri, non simulare, non peierare, non insidiari, non sicarios fieri, non lenones, non piratas, non rapaces, non edaces, non bibaces, non impudentes et audaces, sed graecis et latinis litteris operam dare, musicam discere, gymnasticam exercere, equitare, venari<sup>2</sup>, rem familiarem curare, non luxuriari, non vanis et inutilibus sermonibus studere, non loquaculos fieri, non versipelles, non vafros, non argutulos et promptos, non subdolos, non fallaces, non astutos, non versutos et simulatores, sed prudentes, religiosos et pios, non hypocritas, sed modestos, humanos, verecundos et erubescents, veridicos, tardiloquos, simplices, sapientes, gentiliū et christianorum, novae et veteris scripturae exemplis et praeceptis instructos<sup>3</sup>.

31. Sed nescio cur hae artes nobis non profuerunt, qui exteris servimus, qui minus ingenio valent, et quibus natura multo praestantiores sumus. Cuicumque volenti nos vincere prostramur: etsi vaga et inops et imbellis gens Cinganorum<sup>1</sup> nos invadere auderet, iam cederemus. Solum inter nos audaces et fortes sumus, adversus externos desides et imbelles<sup>2</sup>. O pessima, o perniciosissima omnium malorum discordia, et immoderata libertatis cupido! Vos estis tantorum

<sup>1</sup> Des *praeceptores* qui sont en même temps *educatores*: cf. les mots de TACITE *Ann.* 15, 62. Leur rôle n'était pas toujours apprécié. Le *plagosus Orbilius*, maître d'HORACE (*Epist.* 2, 1, 70-71), ancien soldat devenu *magister*, est resté célèbre grâce à son illustre disciple; certes, on ne peut sans doute pas le compter parmi les *praeceptores* dignes de ce nom: appelons donc TACITE (*Dial. or.* 29-30) à notre secours, pour montrer la mauvaise éducation qui résulte d'un mauvais choix en la matière.

<sup>2</sup> Selon l'adage de JUVÉNAL 10, 356: *mens sana in corpore sano*.

<sup>3</sup> L'argumentation en faveur de la *bona institutio* est très réduite dans cette

Phrygiennes — captifs non deux, mais mille fois. Ce n'est pas notre faute, mais cela est dû à l'exemple barbare.

30. Selon la coutume ancestrale, nous, les Italiens, nos parents nous confient à des précepteurs. Ils nous apprennent à ne pas convoiter le bien d'autrui, à éviter toute querelle, à ne pas voler, à ne pas mentir, à ne pas simuler, à ne pas nous parjurer, ne pas tendre de pièges, ne pas devenir meurtriers, corrupteurs, pirates, rapaces, gloutons, ivrognes, impudents ni orgueilleux, mais à nous adonner aux lettres latines et grecques, à apprendre la musique, à nous exercer à la gymnastique, à l'équitation et à la chasse, à gérer notre patrimoine. Nous ne devons pas céder à la luxure, tenir des propos vains et inutiles, ne pas être bavards, instables, rusés, ne recourir ni aux arguties, ni aux tromperies, ni aux astuces, ni aux falsifications, ni aux fraudes, mais être sages, dévots et pieux, non pas hypocrites, mais modestes, humains, respectueux et pudiques, sincères, sobres en paroles, simples, sages, nourris d'exemples et de préceptes qui nous viennent des écrits anciens et nouveaux, païens et chrétiens.

31. Mais je ne sais pourquoi ces arts ne nous ont été d'aucune utilité, à nous qui sommes asservis à des étrangers cependant inférieurs en esprit, que nous surpassons largement par nature. Nous nous inclinons devant quiconque veut nous vaincre: même si les Tsiganes, peuple vagabond, démuni et inapte à la guerre, osaient nous envahir, nous leur céderions. Ce n'est qu'entre nous que nous faisons preuve d'audace et de courage, tandis que nous sommes lâches et sans force face aux étrangers. Ô discorde, le pire, le plus perniciosus de tous les maux, ô désir immodéré de la liberté! Vous êtes cause de tant de malheurs, vous amenez les

œuvre, consacrée surtout à la condamnation des mœurs d'autrui. Ici, on lit habituellement une reprise des thèmes de Vergerio (f. b.i.r-v) et de Vegio (II, 1-3). *Novae et veteris scripturae exemplis* constituent une allusion implicite à la fameuse *Lettre aux jeunes gens...* (*De legendis libris gentiliū*) de SAINT BASILE, dont Galateo avait eu connaissance.

<sup>1</sup> Il s'agit ici à coup sûr des Tsiganes: cf. chap. 11 n.4 — argument hypothétique, irréaliste, qui n'a aucune valeur logique, mais relève de la polémique. Les vagabonds, non sédentarisés, sont traditionnellement qualifiés de sauvages, de primitifs: ainsi SÉNÈQUE, *De Prov.* 4, 13 sq.

<sup>2</sup> Galateo assimile l'«Italien moyen» à un *miles gloriosus* (selon le titre de la comédie bien connue de PLAUTE), ce qui ne l'empêchera pas de louer ailleurs la combativité des Vénitiens.

causa malorum, vos imperatoribus servos imperare, vos barbaris latinos servire cogitis<sup>3</sup>.

32. Non frustra Aristoteles summum operum suorum *Metaphysica* clausit illo a me saepe repetito Homeri versiculo<sup>1</sup>:

Οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη· εἰς κοίρανος ἔστω, εἰς βασι-  
λεὺς.

Possunt in nos obliici illa Iustini verba: «Graeciae civitates, dum imperare singulae cupiunt, omnes imperium perdere»<sup>2</sup>. Graeci Philippum solum habebant, tanquam e specula, insidiatorem graecae libertati; nos duos potentissimos reges et Baizeti<sup>3</sup> incredibilem potentiam, quam ne illa nos absorbeat sola Christi misericordia coercet, et viam, quam Turcis ad opprimendam Italiam Rodericus papa et catholici et christiani non necessaria nec iusta moventes bella aperuerunt, solus Christus et claudit et tuetur. Nos miseri, si inter nos consentiremus<sup>4</sup>, nulla externa arma timeremus. De hoc satis.

33. De Genuensium disciplina nescio quid dicam. Imperiosissima illa urbs ob intestinas factiones semper exteris servit: nescio an illa sit respublica, an libera an serva. Politia illa nondum in libris philosophorum reperta est: potentissima urbs suis consiliis periit<sup>1</sup>.

<sup>3</sup> Le désir immodéré de liberté provoque la ruine des États italiens de la Renaissance, comme il en fut des cités-États de la Grèce antique: Galateo reprend PLATON, *Lois*, 3, 15 (701b) et *Républ.*, 8, 10-13 (555-561). La στάσις tant décriée par PLATON, *Républ.*, 470c (*loc. cit.* chap. 14 n. 4) s'appelle chez VIRGILE (*Én.* 1, 148-150) *seditio* ou *furor*, aux effets si pernicieux. Les discordes entre Italiens sont condamnées par Vagad (f. b.iii.ra) et Pietro Martire d'Anghiera (MARTYR, I, 1, p.1).

<sup>1</sup> HOMÈRE, *Iliade*, 2, 204-205; ARISTOTELE, *Métaphysique*, 11, 1076a. La question est également abordée par PONTANO dans son *De oboedientia*. Il semble que le vers soit cité ici non pour l'institution monarchique dans le contexte d'une même cité (institution à laquelle Galateo ne confère pas la première place: il admire plutôt Venise), mais pour la nécessité de la domination d'un des États de la péninsule sur les autres, prélude d'une unité politique qui seule pourrait contrebalancer l'invasion étrangère. La réflexion de Galateo est proche de celle que formulera Machiavel dans le finale du *Prince*.

<sup>2</sup> JUSTIN, 8, 1, 1.

esclaves à commander à leurs chefs, les Latins à se soumettre aux barbares.

32. Ce n'est pas en vain qu'Aristote termina sa *Métaphysique*, la plus grande de toutes ses œuvres, par ce vers d'Homère, que j'ai souvent répété:

Le partage du pouvoir n'est pas un bien; un seul doit être seigneur, un seul, roi.

On peut nous jeter à la face ces paroles de Justin: «Tandis que les villes grecques désiraient chacune commander, toutes perdirent le pouvoir». Les Grecs n'avaient qu'un seul Philippe, qui, comme d'une tour, guettait la Grèce encore libre; nous, nous avons à craindre deux rois très puissants et la force incroyable de Bajazet, dont seule la miséricorde du Christ nous évite la domination. C'est le pape Rodrigue, les catholiques et les chrétiens qui déclarent des guerres injustifiées et superflues, et ouvrirent par là le chemin aux Turcs, dont seul le Christ nous protège en leur barrant la route. Si, pauvres gens que nous sommes, nous faisons preuve d'entente, nous ne craindrions aucune force étrangère. Mais assez [parlé] à ce sujet.

33. Je ne sais que dire de l'éducation des Génois. Cette ville très orgueilleuse sert toujours des puissances étrangères à cause de ses dissensions internes. Je ne sais finalement si elle est un Etat, si elle est libre ou esclave. La description de ses institutions n'a encore été trouvée dans aucun livre de philosophes: cette ville si puissante a péri par ses propres décisions.

<sup>3</sup> Bayezid (ou Bajazet) II (1477-1512), sultan ottoman à partir de 1481, fils de Mahomet II, conquiert la Bosnie et la Croatie mais perd les batailles contre les Mamelouks et contre la flotte franco-vénète-espagnole à San Mauro en 1502. Il abdiqua en 1512 en faveur de son fils Soliman. Le pape Innocent VIII accepta de séquestrer un frère de Bajazet II.

<sup>4</sup> Alexandre VI, à qui Galateo reproche d'avoir préparé la croisade — œuvre en fait de son oncle Calixte III.

<sup>5</sup> L'hypothèse est irréaliste. Le manque d'union vient d'être évoqué au chap. 31 n. 3.

<sup>1</sup> Aux ch.33-38, Galateo passe en revue les principaux États italiens en suivant le schéma de PONTANO dans le *De bello neapolitano* (*Opera*, II, f. 252v-254v) (VECCE, *DE* II, 333-334), qui lui suggère aussi cette image de Gênes, déchirée pendant le Quattrocento par les luttes intestines entre Fregoso et Adorno, et envahie d'abord par Milan (1487-1499), puis par la France (1499-1507).



34. Florentia, et ipsa alumna liberalium studiorum et excellentium ingeniorum, suis viribus male utitur: nescio an mera tyrannis an occulta sit in illa, an libertas, suis tamen civibus servire solita est. Placet Florentinorum urbanitas, munificentia, acuta et versatilia ingenia, amicitia, hospitalitas, gratitudo, humanitas et consuetudo quaedam suavissima; miror tamen quare ut et omnis Italia in re sua deficiunt. Dicam, malum est servire, sed minus malum suis quam exteris et barbaris, ut nos consuevimus<sup>1</sup>.

35. Roma quondam orbis caput<sup>1</sup>, nunc sentina facinorum, ignaviae servit, gulae, rapinis, libidini et sceleribus omnibus. Illa est omnium malorum officina, in qua servi servorum dominantur et rerum potiuntur, quos pauperes<sup>2</sup> esse et sacculum et peram gestare dominus noster praecipit.

36. In Venetiarum urbe sola antiquae italicae<sup>1</sup> libertatis imago est. Extinctus est ubique Italiae spiritus, in illa tantum urbe vivit, et ut diu vivat precamur. Iamdiu aut in Turcarum ditionem venisset, aut nulla esset Italia, iam piratae hostes humani generis rerum potirentur, et nun-

<sup>1</sup> Il reprend PONTANO, *De bello neapolitano* (*Opera*, II, 254r). Mais l'éloge de l'*humanitas* des Florentins (amplifié par Galateo dans une lettre à Ugo Martelli, évêque de Lecce: *Epistole*, 244-245 n. XXXVII), et la reconnaissance de la primauté culturelle à l'époque de Laurent le Magnifique, sont annulés par la condamnation du gouvernement républicain institué après l'expulsion des Médicis: Galateo suspecte ce gouvernement de tyrannie.

<sup>2</sup> Variante de la célèbre inscription du cirque Flaminius: *Roma caput mundi*, d'après, notamment, TITE-LIVE I 16, 7: *Roma caput orbis terrarum* (voir aussi PÉTRARQUE, *Epist. metr.* IX 48: *Roma rerum caput*). Rome, confluent de toutes les *pudenda*: TACITE *Ann.* 15, 44. La référence à Rome est liée à la thématique de la décadence morale et spirituelle de l'Église, et de l'exigence de réforme, présentes dans l'*Eremita* et dans l'*Esposizione*. On est surpris par les parallélismes avec ÉRASME, *Eloge de la folie*, LIX.

<sup>3</sup> Peut-être également allusion à Sixte IV, richissime bien que franciscain, et à Jules II, issu lui aussi de l'ordre du Poverello.

<sup>4</sup> Selon les mots de TITE-LIVE I, 1, 2-3. L'origine de Venise est aussi illustre que celle de Rome puisqu'Antenor, sorte d'*alter ego* d'Énée, vient fonder *cum multitudine Enetum* (d'où le nom de Vénètes) *in intimum Hadriatici sinum* une nouvelle

34. Florence, nourrie aux études libérales et instruite par les plus grands esprits, use mal de ses forces. Je ne sais s'il existe chez elle une tyrannie évidente ou occulte, ou la liberté même. Elle a cependant coutume de se plier à la volonté de ses propres concitoyens. Ce qui plaît chez les Florentins, c'est leur urbanité, leur munificence, leur esprit vif et versatile, leur hospitalité, leur gratitude, leur humanisme et un certain commerce des plus agréables. Aussi me demandé-je pourquoi, comme les autres villes d'Italie, elle échoue dans ses affaires. Je dirai que, si la servitude est un mal, il est moins grave de l'accepter de la part des siens que de la part des étrangers, comme nous en avons pris l'habitude.

35. Rome, autrefois reine du monde, est maintenant le cloaque des crimes, s'adonne à la lâcheté, à la gloutonnerie, aux rapines, à la débauche et à tous les forfaits. Elle est l'école de tous les maux où les serviteurs des serviteurs sont les maîtres et gèrent tout, eux à qui Notre Seigneur recommande d'être pauvres et de porter la bourse et la besace.

36. C'est dans la ville de Venise que se trouve la seule image de l'ancienne liberté italienne. L'esprit de l'Italie s'est éteint partout, mais là, il vit encore et nous prions pour que cela perdure. Il y a bien longtemps que l'Italie serait dominée par les Turcs ou bien n'existerait plus, que les pirates, ces ennemis du genre humain,

Troie. — L'éloge de Venise est une des clefs de l'œuvre (comme l'a bien vu A. VALLONE, 299-311), autant pour le modèle politique, idéalisé au sens platonicien, que pour le moment historique qui voyait en Venise le seul bastion d'indépendance (au moins jusqu'à Agnadello, 1509). Pontano n'avait dédié à Venise que peu de lignes dans son *De bello neapolitano* (*Opera*, II, f. 252v), en réservant pour Florence l'éloge des études humanistes. Galateo, qui était en revanche allé à Venise en 1476, conservait des liens étroits avec Ermolao Barbaro (VECCE, *Esercizi* II, 117-126). Ses observations se réclament de la propagande vénitienne du Quattrocento, qui voyait dans ses institutions le reflet des *Lois* de Platon, et qui admirait surtout leur maintien et leur immuabilité au cours des siècles (*Lois*, 12, 8; 957b) (GAETA, 565-641). (Aux ch. 36-37, Galateo abrège une des ses lettres de 1501 à Alvise Loredan, «provveditore», c'est-à-dire gouverneur des Monopoles pour le compte de la République: *Epistole*, 72-76 n. VIII). Autres considérations sur les principautés dans le *De situ* (*Opere*, I, 25). Sur Galateo et Venise, cf. G. GUERRIERI, *Venezia e Antonio De Ferrariis detto il Galateo*, «Rivista Storica Salentina», 1 (1903), 83-88; MORO, *Per l'autentico*, 119-139; TATEO, *Miti*, 185-187. Cf. également C. DE FREDE, *Sui rapporti culturali tra Puglia e Veneto nella seconda metà del Quattrocento e nei primi anni del Cinquecento*, Bari 1968.



quam essent a Saracenis tutae christianae provinciae<sup>2</sup>, nisi urbs Venetiarum staret: in illa antiqua libertas, antiquum ultra mille annos nunquam mutatum durat imperium<sup>2</sup>. Illa urbs in Italia fovet disciplinam militarem et maritimas belli et negotiorum artes, urbs piratis et praedonibus inimica: Hispani et Galli non sine regum suorum nota piraticam impune exercent, homines perpetuae transtrorum servituti adigunt, quod Massiliensium primo, deinde Catalanorum inventum est<sup>3</sup>.

37. Illa urbs est quae graecas et latinas litteras custodit<sup>1</sup>, et studia liberalium artium, et omnes ingenuas disciplinas, et artes. Ubique mortua est Italia, in illa tantum urbe vivit vivetque, ac ex illa, ut auspicor, resurget Italiae libertas; ibi nobilium civiumque pueri (dixi nobiles, nam quis nobilitatis suae initia ultra millesimum annum, ut Veneti, sine servitute, sine labe, ex iustis connubiis, ostentare potest?)<sup>2</sup> secundum Platonis praecepta arithmeticae et litteris dant operam<sup>3</sup>. Non plures Athenis litterae fuere quam hodie Venetiis<sup>4</sup>.

<sup>2</sup> Puisque le meilleur moyen de défense est l'attaque, rappelons que la Sérénissime république fit prospérer son commerce en attaquant... les Byzantins plus que les Turcs (pensons à la IV<sup>e</sup> croisade). Galateo anticipe quelque peu: la grande domination de Venise dans l'Égée (Négrepont ou Eubée, duché de Naxos), en Crète (EL GRECO [1541-1614] séjourna huit ans à Venise) et même jusqu'à Chypre (république maritime d'obédience vénitienne, de 1489 à 1571), se réalisera plus tard. Il n'en reste pas moins vrai que, depuis la chute de Constantinople, un demi-siècle auparavant, les galères vénitiennes semblaient constituer un ultime rempart pour l'Occident, rempart qui ne suffit pas pour empêcher les Turcs d'envahir la terre natale de Galateo. En outre, notre auteur jette un voile pudique sur certains épisodes scabreux, comme le traité que Venise conclut en 1299 avec les Turcs pour obtenir la protection des pèlerinages que la Sérénissime organisait en Terre Sainte.

<sup>3</sup> La *diuturnitas imperii* était le cheval de bataille des écrivains politiques vénitiens (le millénaire se célébrait en 1421, d'après la tradition suivie par Lorenzo De Monacis). Si l'on excepte Machiavel, antivenitien, elle sera également admirée par les Florentins, comme Bernardo RUCELLAI dans le *De bello italico*. Mais l'avis de Galateo à ce propos n'était pas favorable dans son *De podagra*, où la présence de lois trop rigides était présentée comme un empêchement à l'action politique (*Opere*, II, 220).

<sup>4</sup> Les «lettres de course», qui doivent leur origine aux lettres de représailles qui donnaient le droit aux navigateurs de piller les navires qui battaient le même

seraient maîtres de tout; aucune province chrétienne ne serait à l'abri des Sarrasins, si Venise n'existait pas. En elle subsiste l'antique liberté ainsi qu'un pouvoir inchangé depuis plus de mille ans. Cette ville cultive, en Italie, la discipline militaire, les pratiques de la guerre et du commerce maritimes, elle combat les brigands et les pirates. Les Espagnols et les Français n'exercent la piraterie impunément qu'avec l'autorisation de leurs rois, ils mettent aux galères des hommes en esclavage constant, pratique qui fut d'abord en honneur à Marseille, puis en Catalogne.

37. C'est cette ville qui sauvegarde les lettres grecques et latines, ainsi qu'elle honore les arts libéraux et toutes les pratiques d'une cité libre. L'Italie est morte partout, mais là seulement elle vit et vivra, et c'est à partir de Venise, je le crois, que ressuscitera la liberté de l'Italie. Là, les enfants des nobles et des citoyens libres (j'ai dit «nobles» car qui, comme les Vénitiens, peut se targuer d'une descendance inaltérée depuis plus de mille ans, sans souillure ni alliance servile, mais uniquement grâce à des mariages justes?) s'appliquent, selon l'enseignement de Platon, à l'arithmétique et aux lettres. Il n'y eut pas de littérature plus florissante à Athènes qu'aujourd'hui à Venise.

pavillon que ceux qui les avaient précédemment pillés. C'était là un usage déjà en vigueur dans les républiques maritimes italiennes comme Gênes, qui disposait d'un *Officium roberie* chargé de la délivrance de ces lettres. Mais Galateo reprend plutôt l'*Antonius* de PONTANO, qui énonce que l'Espagne est plus fertile en pirates que la Sicile en grain (*Dialoghi*, 88; CROCE, *La Spagna*, 26; TATEO, *Miti*, 82). Sur la piraterie, A. TENENTI, *I corsari in Mediterraneo all'inizio del Cinquecento*, «Rivista Storica Italiana», 1960.

<sup>1</sup> C'est à Venise, dans les ateliers d'Alde Manuce, que furent imprimés pour la première fois en grec les auteurs les plus importants et les plus volumineux.

<sup>2</sup> Galateo préfère, entre la monarchie absolue (France, Espagne) et la république populaire et donc tyrannique (Florence), la république aristocratique, avec son équilibre entre les diverses formes de gouvernement. Comme l'a très exactement noté Tateo, cette propension évolue vers une «acceptation même théorique de la société féodale» du Sud de l'Italie (TATEO, *Chierici*, 14).

<sup>3</sup> Venise apparaît à Galateo comme l'incarnation de la république platonicienne (*Rép.* 7, *Lois*, 7 14, 809-801), mais il dira ensuite, désenchanté, dans son *Esposizione*, que cette république a été créée en l'air et ne descendra jamais sur terre («è genita in aer e non discenderà mai in terra», *Opere*, III, 183).

<sup>4</sup> Venise, la nouvelle Athènes: voilà l'autre grand thème des écrivains vénitiens, déjà évoqué par Galateo dans un opuscule perdu, le *De optimo et corrupto genere philosophandi* (cité par Bonifacio dans sa dédicace à Alvise Zorzi du *De situ Ipaygiae*, Bâle 1558: cf. ANDRIOLI NEMOLA, 262-263).

38. Scis, Chrysostome, Galateum nunquam affectu aut impetu animi vehi, sed veritate et amore patriae et latini nominis. Alii Andegavenses sint, alii Aragonenses, utrosque dii perdant, qui nos male perdunt, Galateus hispanicas partes magno suo damno et periculo, particeps periculorum, expers praemiorum, secutus est<sup>1</sup>. Sed plus est Italus quam Hispanus aut Gothus, plus placet Apulia et Iapygia quam Lusitania aut Baetica, plus Eridanus et pater tiberinus, Aufidus et Galesus et dulcis Hydrus quam Baetis et olim aurifer (nunc, deficientibus auri fodinis, ferreus nobis) Tagus et horrenda illa nomina Rhenus, Arar Rhodanusque, Liger, Sequana atque Garumna<sup>2</sup>.

39. Quid sentiam de Gallorum Hispanorumque, seu mavis dicere Celtarum et Iberorum sive Francorum et Gothorum educatione, si vis scire, Chrysostome, nihil boni. Negligunt litteras; non enim conveniunt moribus nostris, neque praeceptis philosophorum neque domini nostri, qui tantopere hypocritas<sup>1</sup> abominatus est. Utrique hypocritae sunt, neque apud ullas gentes tantum regnat hypocrisis quantum apud Gothos et Francos; neque ii sunt antiqui Galli et Hispani quos Romani suis moribus, pulsa barbarica immanitate, instituerunt, sed Gothi et Franci, illi ex Scythia, hi ex Germaniae inviis paludibus profecti<sup>2</sup>. Mirum est:

<sup>1</sup> Comme on l'a dit, la critique des mœurs étrangères n'est pas univoque. Elle est absolue envers les Français, mais réservée envers les Espagnols, qui sont les vainqueurs du moment. Pontano aussi, lui qui n'est d'habitude jamais tendre avec les Espagnols, a éprouvé le besoin de dédier à Consalvo son *De fortuna*, en 1503, peu avant de mourir (*Opera*, I, f. 264r).

<sup>2</sup> *Apulia*: grosso modo la Pouille; *Iapygia*: le «talon de la botte», région natale de Galateo, donc, dans l'ensemble, le Sud de l'Italie; la *Lusitania* et la *Betica* formaient, avec la Tarragonaise, l'Espagne après la réforme d'Auguste; l'*Eridanus* est dès l'Antiquité assimilé au *Padus*, le Pô; *Pater tiberinus*, d'après VIRGILE, *Géorg.* 4, 370; l'*Aufidus* coule en Apulie; le *Galesus* (*niger* ... *Galaesus*, VIRG. *Géorg.* 4, 126), l'actuel Gallese, se jette dans le golfe de Tarente; *dulcis Hydrus*, de Ὑδροῦς, d'où *Hydruntum*, Otrante: ce cours d'eau était cher à Galateo (*De situ*, in *Opere*, I, 36; DEFILIPPIS, *Successi*, 232); *Baetis*: cf. déjà chap. 29 n. 2; *auri* ... *ferreus*: nouvelle allusion à la succession des âges (cf. notamment OVIDE *Mét.* I, 89 sqq.); *Rhenus* etc.: ensemble de fleuves (on remarquera la façon judicieuse dont

38. Tu sais, Chrysostome, que Galateo n'est jamais inspiré par l'affection ou un élan du cœur, mais par la vérité, l'amour de sa patrie et du nom latin. Que certains soient Angevins, d'autres Aragonais (mais que Dieu les perde tous deux, eux qui nous conduisent si mal), Galateo a épousé la cause espagnole, à son grand dommage et non sans danger; il participe aux risques sans recevoir aucune récompense. Mais il est plus Italien qu'Espagnol ou Goth; l'Apulie et la Iapygie lui plaisent plus que la Lusitanie et la Bétique, le Pô et le vénérable Tibre, l'Aufide, le Galesus et le doux Hydrus plus que le Guadalquivir et le Tage, jadis aurifère (maintenant que les mines d'or sont épuisées, il est pour nous de fer) et plus que ces noms horribles: Rhin, Saône, Rhône, Loire, Seine et Garonne.

39. Si tu veux savoir, Chrysostome, ce que je pense de l'éducation des Français et des Espagnols ou, si tu préfères, des Celtes et des Ibères, ou encore des Francs et des Goths: rien de bon. Il négligent les lettres; ils ne s'accrochent pas de nos mœurs, ni des préceptes des philosophes, ni de ceux de Notre Seigneur, qui a tellement abominé les hypocrites. Tous deux sont hypocrites et il ne règne en aucune nation autant d'hypocrisie que chez les Goths et les Francs. Ceux-ci ne sont pas les descendants des anciens Gaulois et Hispaniques, que les Romains éduquèrent selon leurs coutumes, après les avoir débarrassés de leur esprit barbare, mais

l'auteur intercale l'*Arar* dans son énumération) empruntés notamment aux écrits de CÉSAR, qui désignent la Gaule, donc la France. — L'opposition entre les fleuves est une opposition entre les civilisations (cf. ci-dessus au ch. 29). Ce point de vue avait déjà été développé par PONTANO, dans son *Urania*, où le Tibre et les fleuves italiens s'opposent à ceux de l'extrémité de l'Occident (Tage, Ana, Sicori, Èbre) et de l'Orient (TATEO, *Miti*). Le Tage, aurifère selon PLINIE et OVIDE, n'apporte à présent en Italie que le fer des épées. Les *horrenda nomina* des fleuves français doivent être mis en relation avec les *barbara nomina* des cours d'eau et des peuples du même pays, que rappelle Sannazaro dans la III<sup>e</sup> *Ecloga piscatoria*, *Mopsus*, vv. 17-23, 31-36 (VECCE, *Sannazaro*, 43).

<sup>1</sup> Après la condamnation du mensonge au chap. 18, voici celle des hypocrites, d'après Lc 12, 1.

<sup>2</sup> SÉNÈQUE, *De Prov.* 4, 13 sq. (cf. déjà chap. 31 n. 1) énonce clairement *Germanos dico* avant de leur adjoindre les barbares de l'Hister (le Danube), ce qui correspond bien aux Scythes de Galateo, qui *super... stagna persultant*. Sur l'opinion selon laquelle les Français et les Espagnols tirent leur origine des barbares préromains, Celtes et Ibères, ou postromains, Francs et Goths, et non des Gaulois et des Espagnols civilisés par leurs conquérants, cf. également *Epistole*, 75 et 287.

Hispani malunt se Gothos appellare quam priscos Hispanos aut Romanos. Rectius sentit Decus Mendotius<sup>3</sup>, vir strenuus, prudens et humanissimus, qui originem suam non dubiis argumentis refert ad Indibilem illum aboriginem et indigenam Hispanum<sup>4</sup>.

40. At si vera sunt quae narrantur, et quae Sincerus noster testatur, qui e Gallis nuper ad nos rediit<sup>1</sup>, et quae nos ipsi in primo bello gallico vidimus, Gallorum pueri ingenui per popinas et tabernas vitam obscenam agunt luridi, pannosi, incompressi, discincti, immundi, succidui, sine litteris, sine magistris, ab hoc et ab illo nummos mendicantes pro emendo vino<sup>2</sup>. Servorum est illa institutio, non liberorum<sup>3</sup>. Quales futuros eos viros putas, qui ex iis pueris fiunt?

41. De Hispanis nostris possumne aliquid dicere? Sed dicam ea libertate qua soleo, et qua ipsi in suis diatribis, quae «donaria» dicunt<sup>1</sup>, in nos uti solent, et qua in omnem Italiam usus est monachus temerarius tam ineruditus quam inflatus superbia gothica, et, ut ait Maternus, «elata iactantiae temeritate praeposterus»<sup>2</sup>. Gaubertum non Fabritium appello, ne inquinare videar tantum Fabritii nomen barba-

<sup>3</sup> Diego Mendoza, officier issu d'une noble famille d'Álava, qui a donné à la Couronne d'Espagne de nombreux et fidèles serviteurs, ainsi qu'un humaniste, Iñigo López de Mendoza, imitateur et traducteur de Boccace, de Dante et de Pétrarque. Capitaine de Consalvo de Córdoba, garant du défi de Barletta en 1503 (GALATEO, *Epistole*, 172), il fut renvoyé en Castille par le Roi Catholique, en 1506, parce que, compromis avec Consalvo, il était tombé en disgrâce. Giovinio lui attribua l'entreprise curieuse de la roue de vases qui prennent et laissent tomber l'eau: «Los llenos de dolor y los vazios de esperanza» (*Dialogo*, 382-383). A son sujet: SANUTO, IV 526, 530, 823; V 77; VI 520; GIOVIO, *Vite*, 55, 90-92, 113, 127, 129, 142, 148, 157, 178.

<sup>4</sup> Indibilis, roi des Ilérgetes, d'abord allié des Carthaginois et vainqueur de P. Scipion (-212), puis effrayé par les exigences d'Hasdrubal et alors allié de Scipion contre les Carthaginois (-209), puis à nouveau allié de ces derniers (-206) jusqu'à sa défaite (-205): TITE-LIVE, 22, 21.2; 25, 34.6, 26, 49-50; 28, 26.7; 29, 1.19 et 3.2.

<sup>1</sup> Sincerus: Iacopo Sannazaro, qui vient de revenir de France (au printemps de 1505) (cf. ci-dessus, ch. 9).

<sup>2</sup> La condamnation des Français, habituelle de la part des humanistes italiens, est fondée sur la condamnation par les écrivains pédagogues de leur amour

ce sont des Goths venus de Scythie ou des Francs originaires des marais impraticables de Germanie. Curieusement, les Espagnols préfèrent s'appeler Goths plutôt qu'Espagnols, comme leurs ancêtres, ou Romains. C'est avec plus de raison que Diego Mendoza, solide, sage et plein d'humanité, rapporte avec des arguments sûrs son origine à Indibilis, cet illustre Espagnol, authentique indigène.

40. Si ce qu'on raconte et que nous rapporte notre Sincerus est vrai, lui qui est revenu de Gaule il y a peu, et c'est ce que nous avons vu lors de la première guerre contre les Français, les enfants de bonne famille passent leur temps dans les tavernes. Ils sont obscènes, lubriques, mal vêtus, immondes, adipeux. Ils n'ont ni éducation ni maître et mendient quelque monnaie chez l'un ou chez l'autre pour acheter du vin. C'est une éducation d'esclaves et non d'hommes libres. A ton avis, quels hommes peut-on attendre de ceux qui se comportent ainsi dans leur adolescence?

41. De nos Espagnols, puis-je dire quelque chose? Je le mentionnerai avec ma franchise habituelle, celle dont ils ont d'ailleurs coutume d'user dans leurs plaisanteries, qu'ils appellent «donnaires». C'est une liberté dont a également profité un moine téméraire, aussi peu érudit qu'imbu d'orgueil goth et, comme l'a dit Maternus, stupide par sa témérité mêlée à de la vantardise. Je l'appelle «Gaubertus» et non pas «Fabritius», pour ne pas paraître souiller le si grand nom de Fabritius d'une intonation horrible et barbare. Chez lui, on ne peut parler de liberté, mais

excessif de la table (VEGIO, I 14, p.34); ici, Galateo reprend le *Charon* de PONTANO (*Dialoghi*, 11), de même que son *De magnanimitate*, II, 5, 82 (p. 113). Seul, Equicola se risquera à défendre la vie de bonne chair des Français (*Apologia*, par. 9-10, p. 104-107).

<sup>3</sup> Pour le jeu étymologique *liberi-servi*: cf. VEGIO, *De educatione*, I 16 (p. 36).

<sup>1</sup> Repris dans l'*Esposizione* (*Opere*, IV, 48). L'argutie espagnole, excessive, est l'objet de la réprobation du *De sermone* de PONTANO, qui, en traitant du style de Martial, affirme que la langue espagnole est un ensemble de mots ampoulés, obscènes, licencieux, acides (*De sermone* III 18,2: p. 112-117) (CROCE, *La Spagna*, 73; TATEO, *Miti*, 85). Pour le mot dans la langue italienne, voir BECCARIA, 76, 216, 223, 245.

<sup>2</sup> *elata iactantiae ... praeposterus*: FIRMICUS MATERNUS, I, 2, 3. Sur l'orgueil ibérique inné: STRABON, 3, 4, 5. Ici, Galateo vise un passage de Vagad où figure l'éloge de l'esprit naturel des Espagnols, face à la perfidie italienne (VAGAD, f. a.v.vb). — *Gaubertum non Fabritium*, afin d'éviter toute confusion avec l'illustre famille romaine des *Fabritii*. C'est précisément l'un d'eux, C. Fabrice, austère et incorruptible, qui finit par obtenir l'évacuation d'Italie de l'envahisseur Pyrrhus, à la suite de longues tractations commencées en -280.

rico et horrendo sono; illius non licentia est, sed elata quaedam et insolentia et temeritas mordax et impudens. Pudet me illius meminisse bestiae vitio gentis arrogantissimae. Illam historiam, si historia (non maledicentia) est, in tonstrina aut sutoria taberna legendam esse existimo. Sed nolo ego, quamvis satis possim, respondere secundum stultitiam eius. Satius erat illum silentio praeteriisse, sed indignitas rei cogit me illius meminisse.

42. Nam non solus, ut audio, Hispanorum carpit mores italos, laudat Gothos, gentem scythicam et immanem, quae in Italia exuit (si unquam exuit) mores barbaricos et effratos, unde mitior in Galliam Narbonensem, quam Gothiam appellaverunt, inde Hispaniam transiit<sup>1</sup>, et romanas provincias invitis romanis imperatoribus vi occupavit. Laudant et imitantur leves Gallos, colunt et admirantur Mauros, a quibus vestes et mitras et equitandi disciplinam accepere, et arabica lingua romanam aliqua ex parte corrumpere. Quantum sibi, quantum non mihi placent, quando illos nescio quos crassos et saracenicos sonos<sup>2</sup> ab imo gutture evomunt! Fidalgus et palatinus apud illos habetur qui algaraviam, rusticus qui romanam linguam novit, et tamen illi suam linguam romanam nominant<sup>3</sup>.

43. Corporum curam, exercitationem, ludos, ferculorum et saporum varietates<sup>1</sup> Mauri docuerunt; et audent levis-

<sup>1</sup> De l'origine des Goths d'Espagne, Galateo avait déjà disserté dans une lettre à Ferrante, duc de Calabre (*Epistole*, 83). La souche aragonaise de Naples descendait également des Goths; CARITEO (*Canzone* VI 8-9, p. 62) l'a célébrée en ces termes: «Venne in Italia da la Iberia / di Goti la progenie più che humana». Sur les légendes ibériques à propos des Goths: cf. MENENDEZ PIDAL, *Los godos*. Les Goths sont en fait originaires du Nord de la Germanie et non de Scythie. Il est vrai que ce dernier terme prend au besoin le sens général de «barbare». Après avoir pris Rome, ils s'en allèrent fonder un royaume à Toulouse avant d'aller ravager l'Espagne. A propos des malheurs que les Goths infligèrent sur leur passage, voir précédemment le témoignage de Rutilius Namatianus, que l'on peut compléter par celui de Paulin de Pella, le petit-fils d'Ausone.

<sup>2</sup> Bien avant que Galateo entendit prononcer la jota, à laquelle il fait sans nul doute allusion, déjà CATULLE (poème 85) avait raillé Arrius qui prononçait *chommoda* et *Hionios fluctus*. Pour l'explication de *saracenicos sonos*: ci-dessous, chap. 47 n. 4.

d'une insolence incroyable et d'une témérité mordante et impudente. J'ai honte de mentionner cette bête, fruit du vice d'un peuple plus qu'arrogant. Son histoire, — si vraiment c'en est une plus qu'un récit maudit, — j'estime qu'il faut la lire dans une boutique de barbier ou de tailleur. Bien que je le puisse, je ne veux m'abaisser à répondre, en obéissant à une folie égale à la sienne. Il eût mieux valu le passer sous silence, mais le caractère indigne de la chose m'oblige à le mentionner.

42. A ce que j'apprends, il n'est pas le seul Espagnol à dégrader les mœurs italiennes; il loue les Goths, cette nation d'origine scythe, barbare et immonde, qui laissa en Italie (si jamais elle le fit) des coutumes primitives et sauvages, qui s'installa ensuite en Gaule Narbonnaise — qu'ils appelèrent Gothie, — puis en Espagne, et qui occupa de force les provinces romaines, alors que les empereurs romains ne le voulaient pas. Ils louent et imitent les Français versatiles, honorent et admirent les Maures, auxquels ils ont emprunté les habits, les coiffures et l'art de l'équitation, et parfois ils ont mâtiné la langue latine de termes arabes. Comme cela leur plaît! Comme cela me répugne, quand ils éructent quelques accents rauques et sarrasins du fond de leur gorge! On considère chez eux comme hidalgo et seigneur celui qui use de ce langage, et on tient pour paysan celui qui connaît le latin, alors qu'ils appellent romane leur propre langue.

43. Les Maures leur ont appris les soins du corps, l'exercice, les jeux et diverses variétés de mets et de saveurs; et ces hommes très

<sup>3</sup> Valla refusait toute présence de la latinité dans l'espagnol, corrompu autant par les Goths que par les Arabes, mais Paolo Pompilio (qui vivait à Rome dans l'entourage espagnol du cardinal Rodrigo Borgia) étendit ses recherches linguistiques aux rapports positifs du français et de l'espagnol comparés avec le latin (TAVONI, 183-184). L'*algarabia* signifiait «langue arabe incompréhensible et confuse», de l'arabe *'arabiya*, transformé dans la graphie médiévale en *algaravia* (COROMINAS-PASCUAL I 159). Repris dans l'*Esposizione* (*Opere*, IV, 101): cf. ci-dessous, ch. 52.

<sup>1</sup> La nourriture crée la dépendance: voir le type du parasite, traditionnel dans la comédie grecque, puis latine. PLAUTE le met en scène maintes fois et le choisit même pour titre d'une de ses pièces: le *Curculio* (ou charançon). HORACE se livre à quelques excès en la matière (*Ode* I, 37, 1-4: *Nunc est bibendum, ... nunc Saliaribus ornare ... dapibus*, sans parler des nombreuses allusions au Cécube et autres Falerne) et se définit comme gras, *pinguem*, *Epicuri de grege porcum* (*Epist.* I, 4, 15-16). Tous ne font pas comme JUVÉNAL, qui raille le turbot magnifique (*Satire* 4): l'*italica gravitas* est une notion bien relative!

simi homines contemnere italicam gravitatem et prudentiam. Italos maledictis, contumeliis, iniuriis, ne quid gravius dicam, insequi pium putant: quid facerent procures quando Gaubertus audet aperire profanum illud os contra sacram mundi parentem, sedem Christi, armarium legum, columen christianae religionis, Italiam? Si latine scripsisset (nam non omnes, ut Galateus inter Hispanos versatus, linguam hispanicam noverunt)<sup>2</sup>, multos haberet qui temeritati, inscitiae et ingratitude eius vehementius copiosiusque obsisterent. Si vere christianus esset ille, non proseletes, non tanta verba contra dilectam Christo Italiam evomisset. Sed ad institutum sermonem revertamur<sup>3</sup>.

44. Audio magnates Hispanorum, sive Gothorum, nedum equites, liberos suos ad equites et nobiles multo se inferiores mittere<sup>1</sup>. Quam curam potest quis habere alienorum liberorum, cum parentes ipsi nonnunquam curam natorum suorum negligant? Illi pueris ut servis utuntur, et ingenuos cum iis, quos «rapaces» vernacula lingua (et recte) appellant, versari cogunt, et inde rapaces, ut experimur, fiunt<sup>2</sup>. Hanc educationem maxime probant Hispani in sui laudem profusissimi: patientiores fiunt laborum, versuti, subdoli, prompti, argutuli, vafri, audaces, fateor; sapientiores, verecundiores, modestiores, meliores nego. Servilis est et ista, non ingenua, Davi, non Pamphili educatio<sup>3</sup>. Dolebat apud Menandrum, ut refert Galenus noster, ingeniosus servus, se nihil illo die magnum fecisse, quod non decepisset dominum<sup>4</sup>.

<sup>2</sup> La connaissance de l'espagnol chez Galateo se reflète surtout dans la reprise d'expressions particulières, qui traduisent de façon vive les mœurs de l'époque (cf. également dans les *Epistole*, 219, et dans l'*Esposizione*, in *Opere*, IV, 16). Galateo n'est pas allé en Espagne, mais il a fréquenté les Espagnols de Naples.

<sup>3</sup> Déjà au début du chap. 28. Galateo écrivait *ad propositum redeamus*. Il reviendra pourtant encore à Gaubert de Vagad en entamant le chap. 46.

<sup>4</sup> Usage condamné par VEGIO (II 3: p. 55), mais approuvé par ALONSO HERNADEZ dans l'*Historia parthenopea* (CROCE, *La Spagna*, 103). Nous avons donc ici affaire à une éducation bien différente de celle que prônaient PLATON et QUINTE-

superficiels osent mépriser le sérieux et la sagesse de l'Italie. Ils estiment pieux d'abreuver les Italiens de malédictions, de sarcasmes et d'injures, pour ne pas dire plus. Que feraient les nobles alors que Gauberte ose ouvrir sa bouche profane contre la mère sacrée du monde, le siège du Christ, la protectrice des lois, la gardienne de la religion chrétienne, l'Italie? S'il avait écrit en latin (car tous, comme Galateo qui a séjourné parmi les Espagnols, ne connaissent pas l'espagnol), il trouverait davantage de personnes pour s'opposer avec plus de véhémence et de verve à sa témérité, son ignorance, son ingratitude. S'il était vraiment chrétien, et non prosélyte, il n'aurait pas vomi tant d'injures contre l'Italie, chère au Christ. Mais revenons à notre sujet initial.

44. J'apprends que les grands d'Espagne, ou des Goths, même pas chevaliers, confient leurs enfants à des chevaliers et des nobles qui leur sont de loin inférieurs. Quels soins quelqu'un peut-il prodiguer à des enfants d'étrangers, alors que les parents eux-mêmes négligent l'éducation de leurs enfants? Ceux-là traitent les enfants comme des esclaves et les forcent, alors qu'ils sont encore purs, à fréquenter des gens qu'ils appellent en langue courante (et à juste titre) «rapazes». Dès lors, ils deviennent rapaces, comme nous en faisons l'expérience. Les Espagnols apprécient énormément ce genre d'éducation, eux qui ne tarissent pas de louange pour tout ce qui les concerne. Ils deviennent plus résistants à l'effort, rusés, habiles, débauchés, astucieux, goinfres, audacieux, je l'avoue; mais je nie qu'ils en soient plus sages, plus respectueux, plus modérés. C'est là une éducation d'esclave, non d'homme libre, de Dave, non de Pamphile. Chez Ménandre, comme le rappelle Galien, un esclave rusé se plaignait de n'avoir rien accompli d'intéressant ce jour-là, parce qu'il n'avait pas encore grugé son maître.

CURCE (cf. chap. 18 n. 2), mais proche de celle que décriait TACITE (*Dial. or.* 29, 1) en termes extrêmes: *infans delegatur Graeculae alicui ancillae*.

<sup>2</sup> En espagnol, *rapaz* signifie «très jeune garçon (muchacho, joven, niño), petit laquais ou serviteur ou écuyer», du latin *rapax* (COROMINAS-PASCUAL, IV 777-779). En fait, le jeu de mot avec un deuxième lemme homonyme *rapaz*: «rapace, usurier ou oiseau», est intraduisible.

<sup>3</sup> Allusion évidente à l'*Andrienne* de TÉRENCE, pièce dans laquelle le premier est esclave et le second jeune homme libre (cf. de même l'*Eremita*, 1118).

<sup>4</sup> GALIEN, *De facultatibus naturalibus* I, 18 (éd. KUEHN II, 67).

45. Audio apud illos, nescio si id verum sit, operae pretium esse blacterare, decipere, fallere, deludere, furari, mentiri sine rubore, et simulare et dissimulare<sup>1</sup>, et ante regiam aulam aliquid nocte rapere, quod ipsi honestiore vocabulo, mutata una littera, «capere» dicunt. Et has virtutes (non possum latine, dicam hispanice) «desenvolturas»<sup>2</sup> appellant, hoc est versatilitates ludere, scommata, scurrilia in hos et in illos obicere, nummos ad ludendum ab hoc et ab illo quaeritare, rem oblatam ioco sine rubore accipere, et, quod pessimum malorum omnium est, litteras, ut tu ais, negligere<sup>3</sup>.

46. Nullum ex suis regibus litteras novisse Gaubertus scripsit, cum unicuique illorum panegyricos cecinerit, tam parvi fecit litteras<sup>4</sup>. Nihil unquam boni esse potest, ubi est contemptus litterarum, hoc est bene beateque vivendi, ubi tali, tesserae, chartae<sup>5</sup>, fallaciae, piratica ars<sup>6</sup> et gladiatoria et sicaria, lenocinia<sup>4</sup>, rapinae, ioci, immo et quandoque laudi et virtuti dantur. Ex quibus non amittitur fidalgia<sup>5</sup>; bene scribendo, bene intelligendo (o honoratam dementiam<sup>6</sup>!) amittitur, et hoc quoque non minus hispanicae, quam gallicae, seu, rectius dicam, gothicae quam francae nobilitatis est: nescire litteras, immo et despectui habere et ludibrio eruditionem, chartas obeliscis quibusdam, ancoris et uncinis, inexplicabilibus characteribus gothicis notare<sup>7</sup>.

<sup>1</sup> *simulare et dissimulare*: le syntagme porte une signification distinctive précise chez PONTANO, *De sermone* II, 7, 5 (p.5), *De prudentia* (Opera, I, f. 202r-v), *De magnanimitate* I, 26 (p.36).

<sup>2</sup> *desenvolturas*: de *desenvuelto*, dérivé de *desenvolver*, avec le sens de: habile, adroit, non embarrassé (COROMINAS-PASCUAL, IV, 760; BECCARIA, 215). Sans doute convient-il de voir ici encore un jeu de mot intraduisible: le terme espagnol possède aussi un sens figuré défini comme «desvergüenza en las mujeres», qui équivaut dès lors à «dévergondage». Voilà qui enrichit le *sine rubore* de Galateo et nous rappelle les développements *mulieres in deliciis* (fin chap.24) et *cum mulieribus* (chap. 25).

<sup>3</sup> Le contenu de l'allusion est clair: le *mens sana...* (cf. chap. 30, n.2) est tempéré par la primauté de l'esprit. C'est là un *topos* illustré de manière façon, entre autres, par Salluste dans son Prologue à la *Conjuration de Catilina*: *animi imperio, corporis servitio magis utimur*.

<sup>4</sup> Galateo attaque l'éloge des rois goths écrit par Vagad (f. C.iii.vb). C'était un

45. J'apprends d'eux, je ne sais si c'est vrai, qu'il est utile de déblatérer, de tromper, de leurrer, d'abuser, de voler, de mentir sans vergogne, de simuler et de dissimuler, et de dérober quelque chose nuitamment devant le palais royal, ce que, en changeant une lettre, ils désignent d'une appellation plus honnête: «prendre». Et ces pratiques (faute de vocable latin, j'emploierai l'espagnol), ils les nomment «desenvolturas», qui sont des façons de manier la plaisanterie, la bouffonnerie, emprunter à l'un ou l'autre pour jouer, d'accepter ce qu'on donne en s'en gaussant et sans pudeur et, le pis de tout, comme toi tu le dis, de négliger les belles lettres.

46. Gauberte écrivit qu'aucun de ses rois n'était lettré, bien qu'il eût composé des panégyriques pour chacun d'eux, tellement il avait lui-même peu d'estime pour la littérature. Dès qu'on méprise celle-ci, c'est-à-dire l'art de vivre dans le bien et le bonheur, il ne peut plus rien exister de bon, dès lors que l'on couvre de louange et que l'on désigne comme vertus les dés, le jeu de carte, la tromperie, la piraterie, le meurtre, la débauche, la rapine et le jeu. Ce n'est pas par ces pratiques que l'on perd la qualité d'hidalgo; on la perd en écrivant bien, en comprenant bien (ô démence que l'on honore!), et ceci vaut tout autant pour la noblesse espagnole que pour la noblesse française, ou plus exactement pour celle des Goths que pour celle des Francs: ignorer les lettres, tourner l'érudition en ridicule et en dérision, annoter les manuscrits d'inintelligibles caractères gothiques pointus

lieu commun que, parmi les souverains espagnols et l'aristocratie en général, les belles lettres étaient assez peu répandues. Valla n'avait pas pu dissimuler l'inculture personnelle de Ferdinand Ier, roi d'Aragon (VALLA, *Gesta Ferdinandi*, III, 9: p.185), et Pietro Martire, invité par Isabelle de Castille comme précepteur en 1492, déplorait le manque d'intérêt des auditeurs, convaincus que les lettres constituaient un obstacle à l'art militaire (MARTYR, V, 102: p.59).

<sup>2</sup> Sur l'introduction des jeux en Italie, attribuée aux Espagnols: cf. ci-dessous au ch.69.

<sup>3</sup> On a évoqué précédemment (ch. 36 n. 3) l'art de la piraterie.

<sup>4</sup> Activité typique des Espagnols, selon le *Charon* de PONTANO (*Dialoghi*, 11).

<sup>5</sup> Sur l'*hidalgia*, cf. ci-dessus ch. 7 n. 3

<sup>6</sup> Il s'agit d'une folie qui confère un faux bonheur. La démence rend l'homme infelix.: par ex. VIRGILE *Buc.* 2, 69; 6, 47; *Géorg.* 4, 488; *Én.* 5, 465.

<sup>7</sup> C'était là la caractéristique la plus antipathique de la *Corónica* de VAGAD, imprimée en lourds caractères gothiques. La polémique sur l'écriture «gothique» (à laquelle les humanistes opposèrent les nouveaux caractères, dits «humanistiques»), symbole de barbarie, remonte à Pétrarque.

Cum illos viderem (nam legere nunquam potui discere), videbar mihi videre phoenicios characteres, qui primi docuere «mansuram rudibus vocem signare figuris»<sup>7</sup>.

47. Hispani quidam, qui inter caeteros plusculum ingenio valere, et quos puto non a Gothis aut Hispanis, sed a Romanis ortos, Iohannes Mena<sup>1</sup>, et Villena in Laboribus Herculis<sup>2</sup>, et Lucena in Vita Beata<sup>3</sup> execrantur aulicorum fidalgorum mores, qui crassam Arabum aspirationem<sup>4</sup> et gothicos (ut ipsimet Hispani aiunt) characteres semipedali longitudine ad fidalgiam pertinere, latine vero aut scire aut loqui rusticum putant et ignobile; quapropter non infacete quidam dicere solent Deum primum Persas, Aegyptios, Graecos, Italos ex oleo creasse, extremos hominum Gallos et Hispanos ex amurca<sup>5</sup>, quae in fundo supererat.

48. Nec praeteribo hoc in loco nobilem sententiam Nonii Docampi<sup>1</sup>, praefecti arcis neapolitanae, viri hispani seu, quod magis credo, romani, ex illa Hispaniae romanitate, hoc est ex Romanis in Hispania genitis, ut fuerunt omnes poetae, omnes imperatores, qui ad nos reversi sunt, quin etiam ii reges qui hodie in Hispania regnant, ex domina orbis Italia in Hispaniam transierunt. Ille egregiae indolis natos Summontio nostro Pontani patris alumno viro doctis-

<sup>7</sup> *mansuram* — *figuris*: LUCAIN 3, 221 (L'hexamètre correspond à l'adage *verba volant, scripta manent*). L'alphabet latin dérive du grec, qui à son tour, grâce au mytique Cadmus, dérive du phénicien: HÉRODOTE, 5, 58; PLINIE L'ANCIEN, 7, 56-58; TACITE, *Ann.*, 11, 14.

<sup>1</sup> Galateo reconnaît la valeur de trois écrivains espagnols du XV<sup>e</sup> s., proches de l'humanisme (il les cite conjointement ci-dessous, au ch.49). Juan de Mena, de Cordoue (1411-1456), était une des figures les plus importantes de la lyrique ibérique (cf. ci-dessous, ch.75). Il étudia à Rome et écrivit dans une forme très classique en espagnol et en latin. A son propos: *Historia general*, II, 77-87; ALBORG, I, 355-366.

<sup>2</sup> Enrique de Aragón, marquis de Villena (1384-1434), auteur de *Los trabajos de Hércules*, imprimés à Zamora en 1483 et à Burgos en 1499, en même temps que Lucena (l'original était en catalan). Avec ses traductions de Dante et de Virgile, on le considère comme un des intermédiaires de la culture humanistique italienne en Espagne. A son sujet: ANTONIO, II, 220-222; ALBORG, I, 438-442; RUBIÓ, 755-758.

<sup>3</sup> Juan de Lucena († 1506), auteur de la *Vita beata* (en réalité, il s'agit d'une

ou courbes. A les regarder, car je n'ai jamais pu les assimiler, je croyais voir des caractères inventés par les Phéniciens, ces gens qui, les premiers, apprirent à «transposer en écriture primitive la parole destinée à subsister».

47. Certains Espagnols qui ont un petit peu plus de valeur grâce à leur talent, et dont je pense qu'ils ne descendent pas de Goths et d'Espagnols, mais de Romains, Juan de Ména, Villena dans les *Travaux d'Hercule*, Lucena dans la *Vie heureuse*, exècrent les mœurs des courtisans hidalgos, qui estiment que la noblesse se distingue par l'accent guttural arabe et les caractères gothiques (comme le disent les Espagnols eux-mêmes) allongés, mais que connaître et pratiquer le latin convient aux paysans et aux manants. C'est pourquoi certains, par facétie, disent que Dieu créa d'abord les Perses, les Égyptiens, les Grecs et les Italiens avec de l'huile, mais qu'ensuite il façonna les derniers des hommes, les Gaulois et les Espagnols, avec l'écume qui restait dans le fond.

48. Je n'omettrai pas ici le noble avis de Nuñez de Ocampo, gouverneur du château de Naples, espagnol ou, ce que je crois plutôt, romain, de cette romanité espagnole, c'est-à-dire natif d'Espagne, mais de famille romaine, qui fut d'ailleurs celle de tous les poètes, de tous les chefs qui sont revenus chez nous, bien plus, ces rois qui dominent maintenant l'Espagne y sont arrivés en provenance de l'Italie, reine du monde. Ce Nuñez de Ocampo confia l'éducation de ses enfants, qui étaient d'une remarquable

réduction du *De felicitate vitae* de Bartolomeo Facio), imprimée à Zamora en 1483, puis à Burgos en 1499 (avec Villena) et en 1502. A son sujet: ANTONIO, II, 250; CROCE, *La Spagna*, 66.

<sup>4</sup> Selon l'ancienne théorie linguistique, aujourd'hui réfutée, l'aspiration des gutturales espagnoles provenait de l'arabe (CROCE, *La Spagna*, 116-117). On trouve un témoignage sur l'aspiration des gutturales et sur la transformation du *f* en *h* en début de mot dans le *De aspiratione* de PONTANO (*Opera*, II, f. 6v et 8v).

<sup>5</sup> L'*amurca* désigne l'écume, le résidu. Déjà connue de CATON et de VARRON, VIRGILE la connote négativement: *nigra* (*Géorg.* 1, 194) et *tristi* (3, 498). Aussi est-elle tout juste bonne à donner les *extremos hominum*.

<sup>1</sup> Nuñez de Ocampo, capitaine de Consalvo, fut gouverneur de Castelnuovo à partir de 1503, et il y tint emprisonné César Borgia, mais après, il se heurta à Consalvo et l'accusa de «malgoverno» auprès de Ferdinand le Catholique, ce qui lui valut d'être empoisonné par Consalvo à son retour à Naples, en 1506. A son sujet, GIOVIO, *Vite*, 12, 156, 159-161 (qui cependant, dans sa défense de Consalvo, l'accuse d'infâme trahison); CROCE, *La Spagna*, 278; VECCE, *DE* II, 340; et aussi NOTAR GIACOMO, 257, 266, 271, 277.



simo modestissimoque erudiendos commisit, rogans ut puerorum quam maxime posset curam suscipere, sciretque se gratissimi viri et virtutum amatoris filiorum esse praeceptorem. Inter caeteros benignos sermones addidit, quod ipse existimaret se felicissimum fore, si cum in Hispaniam rediret, natos suos litteris et italica institutione et disciplina ornatos reportaret<sup>2</sup>. O viri prudentissimi sententia! Hoc verbo ille me sibi perpetuo obnoxium fecit, et tamen ille inter Hispanos et natus et versatus est. Profecto hoc coelum et haec sidera ubique distribuunt suas vires, sua beneficia, sed mala educatio perneecat, ut domini nostri verbis utar, semen quod inter spinas cadit, aut ab avibus rapitur<sup>3</sup>.

49. Tu si is es quem semper existimavi, Chrysostome, adolescentem inclytum, quem ab infantia accepisti et ut nutrix fovisti, instrue italica institutione, bonis praeceptis et moribus, graecis et latinis litteris et disciplinis, non gallicis aut hispanicis. Non auscultet verba aulicorum quos «galanos» dicunt<sup>1</sup>, sed Menae, Villenae, Lucenae prudentissimorum virorum. Sit modestus et gravis, servet semper aetatis et personae decorem: malo in pueris verecundiam et erubescendum quam audaciam et promptitudinem et dicacitatem<sup>2</sup>.

50. Sed quid ego haec ad te scribo? Salem, ut in Apulia dicimus, ad sapientem mitto, aut γλαῦκας εἰς Ἀθήνας<sup>1</sup>. Neque illa benigna natura, illud felix ingenium eget praeceptis nostris, quamvis tam steriles quam foecundi campi egent cultura, et fortasse foecundi magis, quoniam ut multas fruges sic et inutiles herbas et quandoque noxias creare solent, quas philosophica falce<sup>2</sup>, hoc est sanctis monitis,

<sup>2</sup> Cet épisode intéressant n'est pas connu par une autre source. L'humaniste napolitain Pietro Summonte (1463-1526), ami et disciple de Pontano et de Sannazaro, bénéficia de la faveur de Consalvo, qui le nomma maître de la Douane en 1504, et qui lui donna le privilège de l'impression pour les œuvres de ses maîtres. Cf. MANCINELLI, 35, 87-89.

<sup>3</sup> Mt 13, 7; Mc 4, 7; Lc 8, 7.

<sup>1</sup> L'espagnol *galán* (substantif) — *galano* (adjectif) dérive du français *galant*, de même que *gala* provient de *gale*, «plaisir, divertissement, élégance». Attesté par Martire, il passe ensuite dans l'italien de l'Arétin (CROCE, *La Spagna*, 74-75;

apparence, à notre Summonte, élève du père Pontano, homme éminent et très modeste, en lui demandant de consacrer tous ses soins à ses enfants et de se savoir le précepteur de la progéniture d'un homme très reconnaissant et ami des vertus. Parmi d'autres paroles remarquables, il déclara qu'il s'estimerait très heureux si, à son retour en Espagne, il y conduisait des enfants pétris de lettres, d'érudition, de mentalité et de mœurs italiennes. Quel avis d'un homme très sage! Par ce propos, il fit de moi son obligé et pourtant, il était né en Espagne et y avait vécu. Sans doute le ciel et les astres répandent-ils partout leurs forces et leurs bienfaits, mais c'est la mauvaise éducation qui les tue et, pour employer les mots de Notre Seigneur, c'est une semence qui tombe dans les ronces ou qui devient la proie des oiseaux.

49. Toi, si tu es vraiment celui que j'ai toujours estimé, Chrysostome, cet adolescent remarquable dont tu as la charge depuis l'enfance et que tu soignes comme une nourrice, éduque-le à l'italienne, dans les bons enseignements et les bonnes mœurs, dans les lettres et les disciplines grecques et latines, non pas françaises ou espagnoles. Qu'il n'écoute pas les propos des courtisans qu'on appelle «galans», mais ceux de Mena, de Villena, de Lucena, ces hommes très sages. Qu'il soit modeste et sérieux, qu'il témoigne toujours du respect à l'âge et à la personne: je préfère chez les enfants la révérence et la pudeur à l'audace, au franc parler et au bavardage.

50. Mais pourquoi t'écrire cela? J'envoie du sel, comme nous disons en Apulie, à un homme sage, ou des chouettes à Athènes. Car cette nature bonne, cet esprit heureux n'a pas besoin de nos préceptes, bien que les champs, tant stériles que fertiles, aient besoin de soins, et même davantage ces derniers, puisque, s'ils produisent de nombreux fruits, ils laissent aussi croître des herbes

COROMINAS-PASCUAL, III, 23-25; BECCARIA, 231). Il existait un vrai code du *galán*, décrit par SUERO DE RIBERAS dans les *Coblas sobre la gala*, à la cour d'Alphonse le Magnanime (CROCE, *La Spagna*, 45).

<sup>2</sup> MAIO, XV, p. 163.

<sup>1</sup> ARISTOPHANE, *Oiseaux*, 301 — symbole de l'action dont s'abstiendrait tout homme sensé. Également dans les *Adages* d'ÉRASME, n. 211, *Uulus Athenas* (*Opera*, II, 72b).

<sup>2</sup> La métaphore de la faux est habituellement appliquée par Galateo contre Valla (*Epistole*, 89, 163). L'ivraie est fauchée lorsqu'elle a grandi, selon Mt 13, 25 sq.



resecare oportet. Ait Plato maiorem curam habendam esse adolescentulorum, qui excellentis, quam eorum qui hebetioris sunt ingenii<sup>3</sup>.

51. Ignavi ut ad virtutes sic ad vitia tardi sunt, solertes et acres animi ad utrumque impigri. Idcirco Aristoteles dixit: «Homo a lege et a iustitia separatus peior est omni bestia»<sup>4</sup>. Plures enim vias ille habet ad male agendum. Quid quod ingentes virtutes, ut dicunt de Hannibale, ingentia vitia aequare quandoque solent<sup>2</sup>? Absit quod hoc de inclyto duce cogitem, qui ita ad omnes virtutes natus est ut omnia oderit vitia. Sed me mea et illius aetas<sup>3</sup> excusat, ille adolescens et inter Hispanas delicias agens exordia vitae, ego senex et aliquantulum philosophus, etsi non plurima, plura tamen quam ille legerim et viderim<sup>4</sup>. Illi aetati honori esse debet, etsi non indigeat, tamen ab homine sene et amantissimo moneri.

52. Te vero iterum atque iterum rogatum atque obtestatum velim: redde nobis regulum nostrum, cum sanctissimis regibus visum fuerit, talem qualem accepisti. Italum accepisti, Italum redde, non Hispanum. Discat hispanice loqui, et etiam gallice, si libuerit. Pulchrum est enim multarum gentium ut et mores sic et linguas noscere, non tamen, quod ipsi etiam Hispani abominantur, algaraviam<sup>1</sup> aut gothicam barbariem latinitati anteponat, sed utatur semper inter suos patria lingua, ne ab italici sermonis gravitate simplicitateque transeat in peregrinos sonos et in hispanos lepores, blanditias argutulas, scommata, ledorias<sup>2</sup>. Discat latine, quod Hispanorum sapientissimi suadent, quamvis ii, quos galanes<sup>3</sup> dicunt, derideant.

<sup>3</sup> PLAT. *Lois* 7, 788a-801e (cité aussi par GALATEO, *Vituperatio*, 93).

<sup>4</sup> ARISTOTE, *Politique*, I, 2, 9-10 (1253a).

<sup>2</sup> Selon TITE-LIVE 21, 3, 9.

<sup>3</sup> *mea et illius aetas*: PONTANO, *De sermone*, I, 18, 6 (p.30).

<sup>4</sup> L'auteur cherche à concilier l'éducation intellectuelle, réfléchie (les idées, selon Platon) et un certain empirisme, une connaissance sensible (point de vue d'Aristote et de philosophes de l'époque hellénistique).

<sup>1</sup> Cf. ci-dessus ch. 42 n. 2.

inutiles et même nuisibles; et il faut les extirper grâce à la fausseté de la philosophie, c'est-à-dire par des conseils éclairés. Platon dit qu'il faut davantage s'occuper des adolescents doués que de ceux qui ont moins d'envergure.

51. Ceux-là répugnent à la vertu, mais sont aussi peu enclins aux vices, tandis que les esprits éveillés sont prompts aux deux. Aussi Aristote dit-il que l'homme sevré de loi et de justice est pire qu'une bête sauvage. En effet, il dispose de plusieurs moyens pour mal agir. C'est ainsi que, comme on le dit d'Hannibal, les grandes vertus peuvent parfois aller de pair avec les grands vices. Puissé-je m'abstenir de penser cela du célèbre prince qui était doué des plus grandes vertus au point de haïr tous les vices. Mais la différence d'âge qui nous sépare m'excuse: pendant son adolescence, il connut les délices de la vie en Espagne, tandis que moi, vieillard un tant soit peu philosophe, même si je n'ai pas tout lu, j'ai cependant lu et vu plus que lui. Il faut honorer l'âge et même, si on n'en a pas besoin, on peut recevoir des conseils d'un homme vieux et plein d'affection.

52. Je voudrais te demander ce dont je t'ai adjuré à maintes reprises: rends-nous notre jeune roi (lorsque les souverains catholiques le jugeront opportun) tel que tu l'as reçu. Tu l'as accueilli italien, rends-le-nous italien et non espagnol. Qu'il apprenne à parler espagnol et même français, si cela lui plaît. Il est bon de s'instruire des mœurs d'autres peuples et de connaître leur langue, mais non au point de préférer la barbarie de l'Algarve ou des Goths à la latinité, ce que même les Espagnols désapprouvent. Qu'avec les siens, il use toujours de sa langue maternelle, afin que, du sérieux et de la simplicité de l'italien, il ne passe pas à des vocables étranges ou à des futilités espagnoles, à des arguties flatteuses, à des railleries et à de gros mots. Qu'il apprenne en latin, ce que conseillent d'ailleurs les plus sages parmi les Espagnols, même si ceux qu'on appelle «galans» en rient.

<sup>2</sup> Cf. ci-dessus ch. 20 n. 1. On sait que l'*italica gravitas*, opposée à la mollesse des «Francs» et des «Goths», constitue à coup sûr un des fils conducteurs de ce traité. Il en est question dès le chap. 1.

<sup>3</sup> *Galanes* est le pluriel de *galán* (cf. chap. 49 n. 1), «homme bien parecido, bien proporcionado; el que galantea a una mujer». A prendre dans un sens ironique ou péjoratif. *Quamvis* doit, en bonne langue classique, être suivi d'un adjectif ou d'un adverbe.

53. Quid enim turpius quam externas linguas (pudet dicere), arabicam quoque scire, latinam, in qua evangelia, prophetiae, epistolae sanctorum et divina praecepta novi et veteris testamenti, gentilium quoque et christianorum facta leguntur, christianum virum nobilem aut principem ignorare, stare in templis surdum tanquam rusticum et villicum? Et dicunt isti galanes picti et mitrati se esse christianos et catholicos; adeo nobis nihil ex christianitate relictum est nisi libelli in manibus et in collo lineae pillulae, quibus orationes mane in templis legimus et susurramus: ingens exemplum vanae ostentationis, et fictae ambitiosaeque sanctitatis, etsi ista non simulata sed vera esset religio, attamen, ut in proverbio est, una hora deo, tres et viginti diabolo dantur<sup>1</sup>.

54. Sit illi sermo patrius severus, non blandus aut fictus aut fractus, non praeceptus, non tumidus aut iactabundus, sed rarus, gravis, apertus, simplex, verax, neque simulare neque dissimulare unquam noverit<sup>2</sup>. Nunquam aut ioco aut serio mentiatur: neque cum suis neque cum hostibus nullum vitium, nullum scelus peius est mendacio<sup>3</sup>. Scriptum est: «Os quod mentitur occidit animam»<sup>4</sup>. Sciat deum esse veritatis patrem, et, ut Aristoteles ait, principium omnium verorum, diabolum mendacii: qui vera dicunt, dei filii sunt, qui falsa, diaboli. Pro veritate tuenda et sancti viri, prophetae, apostoli, martyres, philosophi etiam mortui sunt<sup>5</sup>. Nihil in vita veritate sanctius, quae, ut bonis gratissima, sic malis odiosissima est; cuius ignorantia omnes virtutes profligavit, iustitiam primo, deinde fidem, charitatem, concordiam, societatem, amicitiam, liberalitatem, probitatem et pietatem<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Le chapitre est réélaboré dans l'*Esposizione* (*Opere*, III, 149). C'est la suite de la polémique contre les pratiques religieuses devenues extérieures et hypocrites; à comparer avec ÉRASME, *Éloge de la folie*, XL.

<sup>2</sup> PONTANO, *De magnanimitate*, I, 40 (p.51).

53. Est-il fait plus honteux qu'un chrétien noble et prince connaisse les langues étrangères et même l'arabe (j'ai honte de le dire), mais ignore le latin, la langue dans laquelle on lit les évangiles, les prophéties, les lettres des saints, les divins préceptes de l'Ancien et du Nouveau Testament et les hauts faits des païens et des chrétiens, et qu'il se tienne dans les églises sans rien comprendre, comme un paysan et un rustre? Et ces «galans», fardés et coiffés se prétendent chrétiens et catholiques, mais ne montrent rien de leur foi sinon des livres en main et des chapelets, grâce auxquels nous lisons et chuchotons nos prières le matin à l'église: bel exemple de vaine ostentation et de dévotions feintes et orgueilleuses. Admettons qu'ils soient les signes d'une religion non simulée, mais vraie; cependant, comme le dit le proverbe, ils donnent une heure à Dieu et vingt-trois au diable.

54. Que sa langue maternelle soit sérieuse et non mielleuse, ni feinte ou brisée; non pas hautaine, ampoulée, vantarde, mais sobre, sérieuse, sincère, simple, empreinte de vérité, et qu'elle ne sache jamais feindre ni dissimuler. Qu'il ne mente jamais, ni avec intention ni par plaisanterie, car il n'est pire vice ou crime que le mensonge, tant avec les siens qu'avec les ennemis. Il est écrit: «la bouche qui ment tue l'âme». Qu'il sache que Dieu est le père de la vérité et, comme le dit Aristote, le principe de tout ce qui est vrai, tandis que le diable l'est du mensonge. Qui dit vrai est fils de Dieu, qui ment est fils du diable. C'est pour protéger la vérité que sont morts saints, prophètes, apôtres, martyrs et philosophes. Rien dans la vie n'est plus saint que la vérité: elle sied parfaitement aux hommes de bien, mais est très pénible aux malins. C'est son ignorance qui défit toutes les vertus, d'abord la justice, puis la bonne foi, la charité, la concorde, la société, l'amitié, la liberté, la probité et la piété.

<sup>2</sup> La condamnation du mensonge, liée à PLATON, *République* 3, 3, est très forte chez PONTANO (*De sermone* II, 3, p. 59), chez MAIO (XI, p. 113-122) et dans l'*Esposizione* (*Opere*, IV, 26).

<sup>3</sup> SG I, 11. Nous revenons ainsi à Dieu, père de la vérité (Jn 14, 6 — déjà Ps 25, 5) et à la condamnation du mensonge, comme ci-dessus.

<sup>4</sup> PONTANO, *De magnanimitate*, I, 25, 6 (p.36).

<sup>5</sup> Cette énumération correspond aux catalogues des vices dressé pour l'âge de fer par OVIDE, *Mét.* I, 129-149. Comme le poète latin, Galateo termine par la *pietas*.

55. Si velit alumnus tuus tam in secunda quam in adversa, in qua nunc est, fortuna bene vivere, philosophetur oportet. Audiat Alexandrum mundi regem et dominatorem, qui Aristoteli praeceptori suo scripsit se malle alios scientia et rerum cognitione quam imperio superare<sup>1</sup>. Legat epistolam Philippi patris, qui fatetur se non tantum de optati pueri natali gaudere, quam quod illum contigerit temporibus Aristotelis philosophi nasci, a quo et instrui et erudiri posset<sup>2</sup>. Non audiat istos galanes, sed legat poetas, historicos, philosophos, iurisconsultos, medicos, theologos, sed non eos simulatores hypocritas qui episcopatus bonum opus desiderant, utque illud assequantur iusta atque iniusta omnia principibus permittunt, nedum non vetant<sup>3</sup>.

56. Caveat inclytus adolescens coenas compositas<sup>4</sup> arabico aut hispanico more, et in secandis avibus, in proliciendo sale, in explicandis mantilibus, in porrigendis poculis nimiam diligentiam. Malo, malo rusticitatem, et mensam non immundam sed incompositam, malo frugalitatem<sup>2</sup> quam luxuriam et istam vanissimam artem et ridiculas et muliebres istas observationes. Misera, ut ait non Gothus sed Hispanus, aut potius Romanus natus in Hispania, sapientissimus Seneca, est illorum vita qui isto officio vitam agunt<sup>3</sup>; sed miserior est illorum quibus gallina non sapit nisi acutissimo et minime retuso ferro et dexteriori manuum ductu et diligentissima subtilissimaque arte secetur<sup>4</sup>.

57. Et dicunt Hispani post adventum illorum nos ab illis multa didicisse. Hispanas seu potius gothicas partes secutus sum, ut nosti: sed utinam haec litora Hispanae nunquam tetigissent nostra carinae!<sup>1</sup> Dii immortales, quid illi nos

<sup>1</sup> Alexandre cherchait surtout, selon PLUTARQUE (*Alex.* 21, 7), à se dominer lui-même.

<sup>2</sup> Les anecdotes sur Alexandre dérivent d'AULU-GELLE 9, 3, 6 (cf. aussi VEGIO, II 4, p. 57 et PONTANO, *De oboedientia* V 7, in *Opera*, I, f. 44r).

<sup>3</sup> Pour l'attaque contre les ecclésiastiques accapareurs de bénéfices, ÉRASME, *Éloge de la folie*, LVI-LVII.

<sup>4</sup> A propos du raffinement dans la nourriture, cf. ci-dessus chap. 43 n.1. Pour l'opposition entre le décorum et la simplicité rustique, le modèle classique est

55. Si ton élève veut bien vivre dans la prospérité comme dans l'adversité, ce qui est le cas actuellement, qu'il use de la philosophie. Qu'il écoute Alexandre, roi et conquérant du monde, qui écrivit à son maître Aristote qu'il préférerait vaincre les autres par sa science des choses et par son savoir plutôt que par son pouvoir. Qu'il lise la lettre de son père Philippe affirmant que, s'il se réjouissait de la naissance d'un fils, il tirait encore plus de joie de ce que celui-ci était né à l'époque où vivait le grand Aristote, dont il pourrait recevoir savoir et éducation. Que ton élève n'écoute pas ces vils «galans» mais qu'il lise les poètes, les historiens, les philosophes, les juristes, les médecins, les théologiens et non ces hypocrites, qui recherchent le bénéfice d'un épiscopat, mais qui, pour atteindre ce but, permettent aux princes toutes les actions justes autant qu'injustes au lieu de s'y opposer.

56. Que ce remarquable adolescent évite les repas à la manière arabe ou espagnole et qu'il ne manifeste pas un goût abusif pour découper les oiseaux, jeter le sel, déployer les serviettes et tendre les coupes. Je préfère, oui je préfère une table rustique, propre mais simple. J'apprécie la frugalité, plus que l'abondance de luxe, la vanité du raffinement et ces remarques ridicules et efféminées. Comme le dit le très sage Sénèque, non Goth mais Espagnol, ou plutôt Romain né en Espagne, triste est la vie de ceux qui se comportent de la sorte, mais, plus triste encore celle de ceux qui ne goûtent la volaille que si elle est découpée avec un couteau très fin et très peu aiguisé, d'une main experte et avec un art consommé et très subtil.

57. Et les Espagnols prétendent qu'après leur arrivée, nous avons beaucoup appris d'eux. J'ai suivi les côtes espagnoles ou plutôt gothiques, comme tu le sais: mais plutôt au ciel que nos bateaux n'eussent jamais touché ce littoral espagnol! Dieux

fourni par HORACE (*Sat.* 2, 6, 79-117) à travers «le rat de ville et le rat des champs».

<sup>2</sup> *Frugalitatem exigit philosophia*, écrit SÉNÈQUE, *Lettres à Lucil.* 1, 1, 5; pareillement, Alexandre s'opposait au luxe, selon PLUTARQUE, *Alex.* 40, 1-3.

<sup>3</sup> SÉNÈQUE, *De brevitate vitae* 10, 5-7; 19, 3. Sur l'art de découper les oiseaux: ID., *Epist. ad Lucil.* 5, 7, 46.

<sup>4</sup> La satire de Galateo vise une des nombreuses cérémonies espagnoles codifiées par VILLENA dans l'*Arte cisoria ó tratado del arte de cortar el cuchillo*.

<sup>1</sup> VIRGILE, *Enéide* 4, 657-658. la liste qui suit se retrouve telle quelle dans la lettre de Galateo à Sannazaro *de situ terrarum* (*Epistole*, 25-26).

docuerunt? Non litteras, non arma, non leges, non nauticam disciplinam, non mercaturam magnarum mercium, non picturam, non sculpturam, non rem rusticam, non ullam quam sciam ingenuam disciplinam, sed foenora, furta, piraticas incursiones, nauticas servitutes, ludos, lenocinia, meretricios amores, artem sicariam, mollem et lugubrem canendi modum, arabicas ferculorum compositiones, hypocrisim, molles lectulos et delicatos, unguenta, psilothra et mini-strandi concinnam observationem, et secundarum avium praecepta. Hisce et huiusmodi vanitatibus severitatem vitae nostrae corrumpere.

58. Si stomacho nostro imperabimus, aves quocumque modo secentur sapient. Non quaerat irritamenta ciborum praeter ieiunium<sup>1</sup> et laborem: nullis aliis medicamentis melius excitatur appetitus quam ieiunio et labore. Sexagenarius senex sum<sup>2</sup>, et quamplurimos libros et recentiorum et antiquorum medicorum revolve, quantumque ego ipse ex mea Minerva didici has aut solas aut principes tuendae sanitatis causas inveni, continentiam et exercitationem: hae non minus animae quam corporis sunt medicinae. Ideo magnus ille Antonius eremita fatetur se abstinencia et patientia daemones vicisse<sup>3</sup>, et graecum est adagium: ἀνέχου καὶ ἀπέχου<sup>4</sup>

59. Divus medicinae Hippocrates, antiquo utens, ut Galenus ait, breviloquio<sup>1</sup>, quod nonnulli immensis volumi-

<sup>1</sup> La tradition classique offre au sujet du jeûne quelques maximes que Galateo n'ignore pas: *ieiunus raro stomachus vulgaria tenuit* (HORACE, *Sat.* 2, 2, 38) et *malum panem tibi tenerum et siligineum fames reddet* (SÈNÈQUE, *Lettres à Lucil.* 20, 123, 2). L'essentiel est de garder la mesure: le jeûne ne doit pas être pratiqué avec excès car, comme le dit l'adage, *Difficile est vacuo verbis imponere ventri* (et SÈNÈQUE, *Lettres à Lucil.* 2, 21, 11, écrit *venter praecepta non audit*), mais il ne faut pas trop sacrifier à la table, parce que *subtilitas animi ciborum copia impeditur* (encore SÈNÈQUE, *Lettres à Lucil.* 2, 15, 3). Nous pourrions continuer longtemps encore cette énumération; terminons par un ultime exemple, tiré d'une œuvre que Galateo connaît bien, les *Tusculanes* (5, 97): *Darius in fuga cum aquam turbidam et cadaveribus inquinatam bibisset, negavit se unquam bibisse iucundius: nunquam videlicet sitiens biberat.*

<sup>2</sup> A ne pas prendre au pied de la lettre, puisque Galateo naquit en 1448 et que

immortels, que nous ont-ils enseigné? Ni les lettres, ni les armes, ni les lois, ni la navigation, ni le commerce des marchandises précieuses, ni la peinture, ni la sculpture, ni l'agriculture, aucune science que je connaisse digne d'un homme, mais la débauche, le vol, la piraterie, l'esclavage, le jeu, le libertinage, les amours illicites, l'art de tuer, le rythme langoureux et lugubre dans le chant, les recettes arabes de plats, l'hypocrisie, les couches molles et raffinées, les parfums, l'épilation, l'art délicat des services et les manières de découper les oiseaux. Ils ont corrompu le sérieux de notre vie par ces futilités ou d'autres de cette sorte.

58. Si nous commandons à notre estomac, les volailles auront de la saveur, de quelque manière qu'elles soient découpées. Que cet adolescent ne cherche pas d'autres incitants à l'appétit que le jeûne et le travail: l'appétit n'est provoqué par aucun médicament mieux que par le jeûne et le travail. Moi qui suis un vieillard sexagénaire, j'ai consulté de nombreux livres de médecins anciens et modernes et, pour autant que j'aie pu apprendre de mon discernement, j'ai trouvé que c'étaient là les seuls ou, en tous cas, les principaux moyens de préserver sa santé: la continence et l'exercice. Ce sont les médicaments tant de l'esprit que du corps. C'est ainsi que le fameux ermite Antoine professe qu'il a vaincu les démons par l'abstinence et la patience, et il existe le proverbe grec: «supporte et renonce».

59. Le divin maître de médecine, Hippocrate, usant — comme le dit Galien — de l'antique concision, résume lui-même en six

le *De educatione* fut composé en 1505 (VECCE, *DE* II, 329). Selon Moro, en revanche, il faut comprendre ces mots littéralement: aussi cette rédaction date-t-elle de 1508 (MORO, *Per l'autentico*, 33-37, 115-116). On lit de semblables déclarations sur son âge dans l'*Esposizione* (*Opere*, III, 194) et dans le *De podagra* (*Opere*, II, 220).

<sup>3</sup> Repris dans l'*Esposizione* (*Opere*, IV, 96). Nous revoici dans le monde «idéale» de la *Cyropédie*.

<sup>4</sup> AULU-GELLE 17, 19,6. Attribuée à Epictète, cette pensée jouit d'une grande fortune dans l'humanisme et elle fut adoptée par Aventino, qui l'inscrivit en tête d'un de ses manuscrits.

<sup>1</sup> GALIEN, *De sanitate tuenda*, 5 (éd. KUEHN, VI, 305-380); *De victus ratione* (éd. KUEHN, XIX, 182-221). Aux ch. 56-63, Galateo expose ses principes de la culture médicale, qu'il a déjà développés dans le *De podagra*.

nibus, ipse sex verbis opus tuendae sanitatis comprehendit, immo quatuor (nam prima duo quasi index sunt operis): illa tibi, qualiacumque sunt et utcumque e graeco recentiores ad verbum transtulerunt, referam, tu sensum, non verba cape. Ait ille: «Studium sanitatis irrepletio alimenti, impigrities laborum»<sup>2</sup>. Labor igitur cibum antecedit et mane et vespere: nemo enim est melior coquus quam labor. Alexander, cum illi sollicita et sedula mater<sup>3</sup> optimos misisset coquos, dixit optimos se habere coquos prandii nocturnas vigiliis et cogitationes, coenae vero diurnos labores. Et apprime regium esse putabat insudare laboribus, servile et ignavum otio marcescere<sup>4</sup>.

60. In mensa habeat prima et ultima (ut Corvinus<sup>1</sup> nos-ter iocari solebat) Zodiaci signa, Arietem et Taurum, et in religiosis diebus pisces maris, et etiam magnorum fluminum; eos qui stagna colunt (quamvis Galli laudent) fugiat, et in festis tantum diebus volucres caeli et etiam terrae; nam multas aves inter gressibilia et volatilia animalia statuerim<sup>2</sup>. Sit contentus praecipue in venatione<sup>3</sup> vili obsonio, pane, caseo et frigidis carnibus, allio, caepis, raphano et nasturtio, olivis, uva passa, nucibus et pomis. Dicent Hispani: «Rusticum est hoc, et antiquum Persarum, et, ut Plato ait, porcorum prandium»<sup>4</sup>, immo egregium, nobile et virile. Ridebunt Galateum galanes Gothi, cum caepas et allium audient, at ego illis obiiciam illud vere romanum dictum: «Mallem allium oluisse».

<sup>2</sup> HIPPOCRATE, *Περὶ διαίτης*, 1, 2.

<sup>3</sup> Selon PLUTARQUE, *Alex.* 22, 7-9, ce n'était pas sa mère, mais Ada, reine de Carie, qu'il honorait à l'égal de sa vraie mère, Olympias (ἦν ἐποικήσατο μητέρα).

<sup>4</sup> Repris dans *L'esposizione* (*Opere*, IV, 60).

<sup>1</sup> Massimo Corvino († 1522), humaniste napolitain, chevalier de Jérusalem, puis évêque d'Isernia, en 1510, ami de Galateo et de Sannazaro, favorable à cette époque au parti français. Des années plus tard, Galateo lui reprochera en plaisantant de ne pas l'avoir recommandé auprès des puissants (dans la *Vituperatio literarum*, 101; cf. MORO, *Per l'autentico*, 66). A son propos, cf. VECCE, *Corvino*.

<sup>2</sup> On lit de pareils conseils sur l'alimentation surtout dans le *De podagra* (*Opere*, II, 209 et 212). *Pisces ... fugiat* est horatien: l'illustre poète préfère la viande, domestique surtout, plus économique que les poissons achetés au marché,

mots son œuvre qui vise à protéger la santé, ce que d'autres firent en d'innombrables volumes. Je dirais même en quatre mots (car les deux premiers font office de guide de l'œuvre). Je te les livrerai tels quels, comme certains contemporains l'ont traduit littéralement du grec: toi, comprends le sens et non les mots. Il dit: «Le secret de la santé, c'est le maigre dans l'alimentation et l'ardeur au travail». Que matin et soir, le travail précède donc le repas: il n'est pas de meilleur cuisinier que le travail. Comme la mère d'Alexandre, dans sa sollicitude et son zèle, lui avait envoyé les meilleurs cuisiniers, il déclara qu'il considérerait comme les premiers maîtres queux pour le petit déjeuner, les veilles et les réflexions nocturnes, mais pour le dîner, les travaux du jour. Et il estimait qu'il était digne d'un roi de suer à la peine, mais servile et lâche de pourrir dans le loisir.

60. A table, qu'il ait (comme le disait notre Corvinus par plaisanterie) les premiers et les derniers signes du zodiaque, le Bélier et le Taureau, et, dans les jours consacrés à la religion, les poissons des mers ou des grands fleuves; mais qu'il évite ceux qui vivent dans les étangs (bien que les Français en raffolent), et seulement les jours de fête, les oiseaux du ciel et même de la terre; car je pourrais opérer une distinction entre les nombreux oiseaux qui marchent et ceux qui volent. A la chasse, qu'il se contente de mets modiques: pain, fromage et viandes froides, ail, champignons, radis et cresson, olives, raisins secs, noix et fruits. Les Espagnols diront: «c'est un repas de paysan, et à l'ancienne mode des Perses, et, comme le dit Platon, une nourriture de cochons». Que du contraire: c'est remarquable, noble et viril. Les «galanes» goths se moqueront de Galateo quand ils entendront parler d'ail et de champignons, mais moi, je leur répondrai par ce dicton vraiment romain: «Je préférerais que tu sentes l'ail».

*piscibus urbe petitis* (*Sat.* 2, 2, 120-121).

<sup>3</sup> La frugalité du chasseur est habituelle. Ainsi, PLINE LE JEUNE (*Lettre* 1, 6) emporte *panarium* et *lagunculam*, une ration réduite de pain et une petite gourde; *allio*: l'ail symbolise la nourriture grossière (l'haleine parfumée à l'ail est un ressort du comique: e.a. PLAUTE, *Most.* 60).

<sup>4</sup> PLATON, *République* 2, 13 (372): à Socrate qui conseille des normes sévères d'alimentation (ainsi que l'usage d'olives, de fromage, d'oignon, de légumes, de figues, de pois chiches et de fèves), Glaucon réplique qu'il s'agit là d'une nourriture digne d'une cité de cochons. Il convient de remarquer l'utilisation du discours direct, typique du style apologetique de Galateo.

61. Regula medicorum est: «Fuge compositas dapes et diversa in eadem mensa fercula, quorum compositiones difficile est referre»<sup>1</sup>. Plures enim mixturas habent coquorum libri quam medicorum. Nos veteres principes accusamus, qui tetrapharmacum et pentapharmacum habebant in coquina<sup>2</sup>, nos penticontapharmaca et hecatopharmaca habemus, et myrrastra et cuscusia<sup>3</sup> et ea quae alba vocantur fercula, causas certissimas cruditis, quae rectius cerata quis appellaverit quam fercula, et haec quoque magistra voluptatum Hispania docuit. Fugiat morborum omnium genitricem cruditatem satietatemque. Nulla enim, ut dixi, melior ad sanitatem via quam frugalitas<sup>4</sup> et exercitatio: non vis sanus haec credere, credas aegrotus.

62. Medicos habeat non pro ambitione sed pro tuenda bona valitudine. Plurimi principum medicos habent, ut et sanctos viros ad ostentationem, ut temperantes et boni viri habeantur<sup>1</sup>. Tu regulum veritati studere doce, non ostentationi, religioni, non superstitioni, rectae et apertae vitae, non hypocrisi, cuius alta palatia non minus quam monachorum cellulae plena sunt. In hoc quoque magnopere commonefaciendus est, quandoquidem intra eam gentem versatur, quae ostentationi et simulationi maxime studet: mane primum deos oret pura mente religiose, non ambitiose aut per invisam Christo hypocrisim, deinde legat, inde laboret, postea prandeat parce et frugaliter. Coena sit lautior ad temperantiam, non ad luxuriam aut fastidium. Nullum prandium, nulla sit illaborata coena. Lavet interdum calida, et frictione utatur.

<sup>1</sup> Déjà dans le *De podagra* (Opere, II, 202). Ce chapitre est inspiré du *De immanitate* de PONTANO (XVIII, p. 35-38) (VECCE, DE II, 334).

<sup>2</sup> AELIUS SPARTIANUS, *Ael.* 5, 4. C'étaient des aliments, définis ironiquement comme des remèdes (*pharmaca*), attribués par la tradition à Caecionius Commode, fils adoptif d'Hadrien, en 136, qui aurait produit un mélange mortel de truie, de faisans, de paons, de cuisses de cochon, et de placenta de sanglier.

<sup>3</sup> Le couscous est un plat d'origine arabe, *cuscusu* en sicilien, composé de petites graines de semoule diversement accomodées, puis mises dans un bouillon de poisson pêché dans les écueils, ou plus couramment dans une sauce relevée.

61. La règle des médecins est: «Fuis les repas compliqués et, au cours d'un même repas, les mets variés dont il est difficile d'exposer la recette» Les manuels de cuisine ont plus de mixtures que ceux des médecins. Nous accusons les anciens princes qui avaient dans leur cuisine des recettes composées de quatre ou cinq ingrédients. Nous, c'est cinquante et cent produits que nous utilisons, et de la myrrhe et des épices et ce que l'on appelle des plats blancs, causes certaines d'indigestions, au point que certains les nomment «cerata» plutôt que des mets, et cela, c'est aussi l'Espagne qui nous l'a appris, cette maîtresse des plaisirs. Qu'il fuie les excès qui mènent à l'indigestion, source de toutes les maladies. Comme je l'ai dit, il n'est de meilleure voie vers la santé que la frugalité et l'exercice: si tu ne veux pas me croire tant que tu en as la santé, tu risques d'en être convaincu quand tu seras malade.

62. Qu'il consulte les médecins non par gloriole, mais pour protéger sa santé. La plupart des princes ont des médecins, comme si c'étaient de saints hommes à exhiber, pour être considérés comme des personnes sages et de bonne conduite. Toi, apprends au jeune roi à honorer la vérité et non l'ostentation, la religion et non la superstition, la vie droite et limpide et non l'hypocrisie dont les palais regorgent autant que les cellules des moines. C'est aussi dans ce domaine qu'il faut grandement le sermonner, puisqu'il séjourne dans cette nation qui érige en culte l'ostentation et la simulation. Qu'au matin il prie les dieux d'un cœur pur, religieusement et non par vanité ou par hypocrisie, défaut si odieux au Christ, puis qu'il lise, ensuite qu'il travaille, plus tard qu'il mange sobrement et frugalement. Que le repas du soir soit plus empreint de tempérance et non de luxe ou d'excès. Qu'aucune collation, à midi ou au soir, ne soit dépourvue de mesure. Qu'il se lave parfois à l'eau chaude et se frictionne.

<sup>4</sup> L'éloge de la *frugalitas* remonte traditionnellement à SOCRATE: «Les méchants vivent pour manger, les bons mangent pour vivre», (τοὺς μὲν φαῖλους ζῆν τοῦ ἐσθίειν ἕνεκα, τοὺς δ' ἀγαθοὺς ἐσθίειν ἕνεκα τοῦ ζῆν) et perdure dans le monde romain sous la forme *oportet esse ut vivas, non vivere ut edas* (*Ad Herennium* 4, 28, 39 — QUINTILIEN 9, 3, 85 l'applique à lui-même: *Non ut edam vivo sed ut vivam edo*).

<sup>1</sup> Observations semblables contre l'hypocrisie chez ÉRASME, *Éloge de la folie* XXXIII; chez PONTANO, *De sermone* (II, 1 et 4); dans l'*Eremita* (p. 1084).

63. Sit contentus modico cibo et modico somno, et eo nocturno. Nox enim somno data est, dies labori et vigiliis. Surgat summo mane ne perdat cantus avium et dulcem illam aurorae amoenitatem. Iucundior pars anni ver est, diei vero aurora; quem sol oriens cubantem deprehenderit sciat se illum diem perdidisse<sup>1</sup>. Non ferrent me Hispani fidalgi si haec legerent. Nam qui insomnem in deliciis et in amoribus noctem egerit, ei gratissima et dulcissima est matutina quies. Sed illo quem dixi modo et corporis et mentis saluti consulitur, etiam venationi<sup>2</sup>. Tractum est a piscatoribus, et potest in coeteros usus verti, proverbium: «Qui dormit non capit pisces». Aurora tempus est in quo nos inermes, quos «calamarios» dicunt, gallus excitat, milites autem et venatores tuba et cornua.

64. Homerus putavit non decere totam noctem imperatorem dormire: <sup>1</sup> ea, si longa sit, non semper vanis puellarum sermonibus<sup>2</sup> aut aleis aut caeteris ludis (scriptum est enim nos reddituros fore cuiusque verbi otiosi et amissi temporis rationem). Sed lectione et proborum et prudentium virorum narrationibus brevis fiat; legat, audiat, quae scire optimum virum deceat, res gestas heroum et exempla maiorum<sup>3</sup>, et naturalium rerum historiam, et moralis philosophiae praecepta. Sapientissimus poeta introduxit nocte canentem ad cytharam non amores, sed

<sup>1</sup> Le sommeil, la veille, les louanges de l'aurore dérivent du *De podagra* (*Opere*, II, 265-267). La douceur de l'aurore, moment propice aux décisions, est connue depuis HOMÈRE (*Iliade* 6, 175: ῥοδοδάκτυλος Ἥως, formule reprise *ibid.* 9, 703 et 23, 109). Contre le sommeil excessif, PLATON, *Lois* 7, 13 (808). L'on s'écarte ici du modèle que fournit habituellement Alexandre, qui, s'il mangeait frugalement, dormait en revanche souvent pendant le jour (PLUTARQUE, *Alex.* 23, 9 et 8).

<sup>2</sup> Même à la chasse. «Diane est proche de Minerve», comme l'exprime notamment PLIN LE JEUNE 1, 6 et 9, 10 (cf. ci-dessous chap. 71). *Venari* ne s'oppose pas nécessairement à la rédaction de *poemata*: je cite expressément les mots d'HORACE, *Epist.* I 18, v. 41 (cf. le commentaire de Jean PRÉAUX aux v. 41-44 dans son édition des *Epistulae, Liber primus*, Paris 1968, coll. Érasme, p. 192). Sur l'ensemble de la problématique: J. AYMARD, *Essai sur les chasses romaines des origines à la fin du siècle des Antonins. Cynegetica*, Paris 1951.

63. Qu'il se contente d'une nourriture maigre et d'un sommeil mesuré. La nuit est vouée au sommeil, le jour à la veille et au travail. Qu'il se lève de grand matin pour ne pas manquer le chant des oiseaux et la douceur de l'aurore. Si le printemps est la saison la plus agréable, l'aube est la plus belle partie du jour; celui que le soleil levant trouve au lit, qu'il sache qu'il a perdu sa journée. Les hidalgos espagnols ne m'apprécieraient pas, s'ils lisaient tout ceci, car celui qui a passé une nuit sans sommeil et consacrée aux amours, goûte le charme et la douceur d'un repos matinal. Mais on veille, de la manière que je viens d'exposer, à la santé de son corps et de son esprit, même à la chasse. Je tiens ce proverbe des pêcheurs, mais il peut s'appliquer à d'autres cas: «qui dort ne prend pas de poissons». L'aurore est le moment où le coq nous réveille, nous qui ne sommes pas des soldats, mais des écrivains, tandis que les hommes d'armes et les chasseurs, c'est la trompette et le cor qui les fait lever.

64. Homère pensa qu'il était indécent pour un roi de dormir toute la nuit: si celle-ci est longue, que ce ne soit pas toujours au milieu de vains entretiens avec les jeunes filles et parmi les dés ou d'autres jeux (il est écrit que nous aurons à rendre compte de tout vain propos et de tout temps perdu). Qu'on rende la nuit brève par la lecture et les récits d'hommes sages et honnêtes. Qu'il lise et écoute tout ce qu'il convient que chaque homme probe sache: les hauts faits des héros et les exemples des ancêtres, l'histoire de la nature et les préceptes de philosophie morale. Un poète très sage nous a cité quelqu'un qui chante la nuit en s'accompagnant de la cithare, non les amours, mais

<sup>1</sup> HOMÈRE, *Iliade*, 2, 24 = 61 (Ὀνειρος, le Rêve, envoyé par Zeus, apparaît à Agamemnon, puis celui-ci rapporte ses paroles telles quelles aux Grecs: οὐ χρὴ παννύχιον εὖδεν βουλευφόρον ἄνδρα). Autre citation d'Homère en traduction latine: chap. 4 n.3).

<sup>2</sup> Contre les *colloquia mala*: VERGERIO (f. a.iv.r) et VEGIO (III, 12), qui en revanche, approuve les *colloquia bona* (I, 15). C'est précisément à ceux-ci que s'adonnait Alexandre: ἀδολεσχία (à ne pas considérer dans le sens péjoratif de «bavardage»), quitte, hélas, à boire plus que de raison (PLUTARQUE, *Alex.* 23, 6).

<sup>3</sup> Avant la citation explicite de Virgile, ces *res gestas heroum et facta parentis* rappellent implicitement les *heroum laudes et facta parentis* de Buc. 4, 26, où le poète décrit l'éducation du puer appelé à restaurer l'âge d'or.



docuit quae maximus Atlas,  
 qui canit errantem Lunam, Solisque labores<sup>4</sup>,  
 unde tremor terris, qua vi maria alta tumescant,  
 obicibus ruptis, rursusque in se ipsa residant,  
 quid tantum oceano properent se tingere soles  
 hiberni vel quae tardis mora noctibus obstet<sup>5</sup>,

et «fortia facta patrum»<sup>6</sup>. Haec erant antiquorum conviviorum larvae, hi pantomimi, hi parasiti, hae cantiones illorum temporum! Viden, Chrysostome, quantum inter nos et illos intersit!

65. Catervas puellarum raro adeat, ne inurbanus<sup>1</sup> habeatur, quoniam apud Hispanos vivitur; longos et inanes cum mulieribus sermones, ut Hispanorum Gallorumque mos est, fugiat. Nescio quid agatur, vellem a Gauberto audire in tam longa illa blacteratione et verbositate: miror unde suppetat materia tantorum sermonum. Quid vir a muliere, et ea puella, discere potest? Quae exempla capere? Illa lanam facere, colos et fusos tractare, ancillis opus distribuere, familiam alere nata est. Nec sit tibi rustica coniunx, quae tantum lanas non sinat esse rudes<sup>2</sup>, et, ut Aristoteles ait, omnibus quae in domo sunt probam mulierem dominari oportet, quae extra limen sunt non noverit<sup>3</sup>.

66. Non est viri illa frequens consuetudo puellarum, ex qua non modo remittitur, sed extinguitur igniculus animi<sup>1</sup> adolescentium. Galli et Hispani hoc faciant, non Itali. Ideo nobis nefanda crimina obiciunt, nec nos illos molles, mulierosos et effeminatos, calamistratos, comatulos, unguentatos, pictos, vanos, leves appellamus; et iam omnes ornatus, armillas, pictas et auratas vestes, alienas comas, unguenta,

<sup>4</sup> quae maximus ... labores: adaptation de VIRGILE, *Énéide* 1, 741-742.

<sup>5</sup> unde tremor ... obstet: VIRGILE, *Géorgiques* 2, 479-482.

<sup>6</sup> fortia facta patrum: VIRGILE, *Énéide* 1, 641. Citations semblables dans les *Epistole* (68) et dans la *Vituperatio* (86 et 101).

<sup>1</sup> ne inurbanus par litote, cf. note suivante.

<sup>2</sup> Nec tibi sit ... rudes: OVIDE, *Héroïdes*, 1, 77-78; double allusion à la laine: cf. déjà chap. 24 n.1; nec rustica: forme négative dans la foulée de la litote (n.1 ci-

les enseignements du grand Atlas,  
 lui qui célèbre les phases de la lune, les travaux du soleil,  
 d'où vient le tremblement de terre, par quelle force se gonflent les  
 mers,  
 se rompent les digues, puis comment les mers retournent à leur  
 place,

pourquoi le soleil d'hiver se hâte de plonger dans la mer  
 ou quel retard abrège d'autres nuits,

ainsi que les grands exploits des ancêtres. Voilà ce qu'étaient les masques des anciens banquets, les pantomimes, les parasites, les chansons de ces temps-là! Ne vois-tu pas, Chrysostome, la différence qui nous sépare de nos ancêtres?

65. Qu'il fréquente rarement les réunions de jeunes filles, pour ne pas paraître rustre, puisque l'on vit chez les Espagnols. Les longues et inutiles conversations avec les femmes, comme c'est la coutume chez les Espagnols et chez les Français, qu'il les évite. Je ne sais pas ce qu'il en est, mais je voudrais apprendre de Gauberte le sujet d'un tel bavardage et d'une telle débauche de paroles: je me demande avec étonnement d'où il tire la matière de tant de discours. Que peut apprendre un homme d'une femme, surtout si elle est une jeune fille? Quels exemples trouver? Elle est née pour tisser la laine, manier les quenouilles et les fuseaux, commander aux servantes, élever sa famille. Ne tiens pas pour rustre une épouse qui se borne à éviter que la laine soit trop rude et, comme le dit Aristote, c'est à une femme honnête qui ignore tout de l'extérieur qu'il convient de régir l'intérieur d'une maison.

66. Cette habitude de fréquenter les jeunes filles n'est pas le propre de l'homme, car, par là, la flamme de son âme juvénile non seulement s'affaiblit, mais même disparaît. Admettons que les Français et les Espagnols agissent de la sorte, mais non les Italiens. Aussi nous accusent-ils de crimes infâmes et nous ne les appelons même pas mous, efféminés, faibles, poudrés, porteurs de perruques, parfumés, fardés, vains, instables; et voici que déjà

dessus). Galateo oppose à nouveau *urbanus* à *rusticus*, selon la tradition classique, horatienne notamment, déjà évoquée au chap. 56 n.1.

<sup>3</sup> ARISTOTE, *Politique* 1, 12, 1 (1259b); PLATON, *République* 5, 5 (455). Le portrait de la *bona puella* revêt une importance extrême chez VEGIO (I, 2, p.12-13 et 17; III, 12, p.121). La *prudencia domestica* est codifiée par PONTANO, *De oboedientia* III, 8 (*Opera*, I, f.23r-v) et *De prudentia* IV.

<sup>1</sup> igniculus animi: CICÉRON, *De legibus* 1, 33.



laxas, amplas et manicatas vestes, ut saepe dixi, a mulieribus acceperimus. Bonorum deorum gratia, et colos et fusos capiemus, illis arma tractanda amazonum more relinqueamus. Si dii mihi testes forent, non crederem viros fortes aut sapientes esse, qui cum mulieribus quotidie versantur, qui litteras negligunt, qui ludis et inanibus sermonibus student, qui ad compositas dapes anhelant, qui vini et saporum genera noverunt, qui otio et somno indulgent, qui a mulierum latere nunquam discedunt.

67. Amet ingenuus puer, ut excitetur igniculus animi, non ut extingatur. Ait prudens poeta:

Sed non ulla magis vires industria firmat,  
quam Venerem, et caeci stimulos avertere amoris<sup>1</sup>,

et Ovidius:

Non Venus aut vinum sublimia pectora fregit<sup>2</sup>.

Segnibus pueris et ignavis et torpidis amoris spicula adigenda sunt: excitant enim languidos et veteranos animos, nam pullos ignavos equabus semel immittere solent, ut excitentur<sup>3</sup>. Et rusticus ille Cimon sapiens evasit amando<sup>4</sup>, sed ingentes adolescentium animos frequens Venus frangit, ferreas mentes libido domat<sup>5</sup>.

68. Tu mihi Samsones et Salomones<sup>1</sup>, Achilles, Parides, Aeneas, Hercules obiiis, et heroas ab amore dictos, et Hannibalis apud Salapiam Apuliae<sup>2</sup> meretricios amores et

<sup>1</sup> *sed non ulla — amoris*: VIRGILE, *Géorgiques* 3, 209-210.

<sup>2</sup> *non Venus — fregit*: OVIDE, *Fastes*, I, 301. Joindre Vénus au vin n'est pas inhabituel: le même OVIDE écrit ailleurs (*Ars am.* I, 244): *et Venus in vinis ignis in igne fuit*. D'ailleurs, on sait par TÉRENCE (*Eun.* 732) que Vénus reste de glace sans pain ni vin: *sine Cerere et Libero friget Venus*, vers proverbial cité e.a. par CICÉRON, *De nat. deorum* 2, 23, 30.

<sup>3</sup> Cf. VIRGILE, *Géorg.* 3, 244 sqq.: *in furias ignemque ruunt*; comme chez Galateo (*equabus*), la fin du catalogue virgilien est consacrée aux cavales (*equarum* 266 sqq.).

<sup>4</sup> C'est ainsi que Galateo traduit la didascalie de la nouvelle de BOCCACE, *Décameron* V, 1: «Cimone amando divien savio».

<sup>5</sup> *ferreas mentes — domat*: SAINT JÉRÔME, *Epist.* 117 (CSEL 55, 1912, p. 429:

tous ces ornements, bracelets, vêtements chamarrés et ornés d'or, perruques, parfums, habits amples et décorés de festons, nous les copions sur ceux des femmes, comme je l'ai dit souvent. Par la grâce des bons dieux, nous prendrons les quenouilles et les fuseaux, nous laisserons aux femmes le soin de porter les armes, comme le firent les amazones. Si je pouvais en attester les dieux, je ne tiendrais pas pour hommes sages ceux qui se plaisent quotidiennement en galante compagnie, qui négligent les lettres, qui s'adonnent aux jeux et aux conversations vaines, qui recherchent les repas alambiqués, qui connaissent les sortes de bouquets et de saveurs, qui se complaisent dans l'oisiveté et le sommeil, qui ne quittent jamais le commerce des femmes.

67. Que l'enfant noble aime, pour attiser la flamme naissante de son esprit, non pour l'éteindre. Un sage poète dit:

Aucune attitude ne témoigne mieux des forces d'un homme  
que fuir Vénus et les attraits d'un amour aveugle,

et Ovide:

Vénus ou le vin ne brisent pas les cœurs nobles.

Les enfants paresseux, lâches et somnolents, il faut les inciter à la flamme de l'amour, car ce dernier éveille les âmes alanguies et léthargiques: c'est de la même manière qu'on anime les poulains languissants en leur donnant des juments. Cimon le rustique trouva la sagesse dans l'amour, mais un excès des plaisirs de Vénus brise les grandes âmes des jeunes gens et la passion finit par dompter les esprits les plus fermes.

68. Tu m'objecteras les Samson et les Salomon, les Achille, les Pâris, les Énée, les Hercule, et tant d'hommes devenus héros grâce à l'amour, ainsi que les sentiments frelatés d'Hannibal à Salapia

cité aussi par GALATEO, *Vituperatio*, 88). Considérations également positives sur l'activité sexuelle, du point de vue médical, dans le *De podagra* (*Opere*, II, 249-251). La *voluptas* est répartie en *mala et bona* par PONTANO, dans le *De prudentia* (*Opera*, I, f.155v-157r), tandis que l'*immatura venus* est condamnée par VERGERIO (f. a.iv.r) et VEGIO (III, 10). Naturellement, les abus érotiques constituent une forme d'*immanitas*, de démesure (PONTANO, *De immanitate* XVII, pp. 32-35).

<sup>1</sup> Samson: Jg 16; Salomon: 1 REG 3 et 11, Né 13,26. Un passage semblable se trouve dans GALATEO, *Vituperatio*, 88-89.

<sup>2</sup> Salapia est une ancienne ville d'Apulie. Après la bataille de Cannes, elle passa dans le camp d'Hannibal, mais, par après, trahit à nouveau pour rejoindre le camp romain en livrant sa garnison carthaginoise (TITE-LIVE 24, 20).

campanas delicias<sup>3</sup>, Alexandri persicas<sup>4</sup>, Caesaris aegyptias pellices<sup>5</sup>. Pernotanda sunt exempla antiquorum, omnes illi, si meministi, suis amoribus periere. Ego tibi contra oppono Herculis aerumnas, insaniam Achillis, illud exitiale cum Agamemnone dissidium deinde mortem, captum Ilium et diruta Pergama<sup>6</sup>; Samsonis languidas vires, vincula, orbitatem, necem<sup>7</sup>; Salomonis mollietatem et impietatem et idolatriam<sup>8</sup>; Davidis scelera, raptam Bersabeam et necatum virum<sup>9</sup>; Hannibalis effeminatum exercitum, turpem ab Italia, turpiorem ab Africa fugam, servitutem ignoti regis, venenum<sup>10</sup>. Tot piras, tot laqueos, tot gladios quos saevus amor docuit. Quid ultra? Una puella stuprata Hispaniam Saracenis subegit, quae per octingentos annos usque ad catholicos reges Ferdinandum et Isabellam, servatores patriae, vexata est<sup>11</sup>.

69. Ludos et chartarum et taxillorum et scacchorum et alearum ut pestem fugiat et abominetur, in quibus tempus, res omnium rerum pretiosissima, amittitur, et quos sacrae leges execrantur<sup>1</sup>. O felicia Iudeorum et mosaicae expeditio-

<sup>3</sup> Id. 23, 18.

<sup>4</sup> PLUTARQUE, *Alex.* 70: les «noces de Suse»; QUINTE-CURCE 8, 4: Alexandre épouse Roxane (déjà 6, 2 et 6: ses débauches en Perse).

<sup>5</sup> Sur la liaison de César avec Cléopâtre, cf. notamment SUÉTONE, *César* 52 et PLUTARQUE, *César* 49.

<sup>6</sup> *Pergama*: synonyme erroné de Troie, comme dans l'*Énéide*.

<sup>7</sup> JG 16, 19 sqq.

<sup>8</sup> 1 REG 11.

<sup>9</sup> Le passage biblique sur David et Bethsabée (2 Sa 11) est à la base de la lettre de Galateo au médecin Antonio de Eleazan, de Saragosse, vers 1502 (*Epistole*, 257; cf. MORO, *Per l'autentico*, 127-128).

<sup>10</sup> Toujours chez TITE-LIVE: la fuite d'Italie en 30, 20-21; après Zama en 30, 35 (*in fine*), le poison et la trahison en 39, 51.

<sup>11</sup> Selon la légende, une Florinda la Cava, fille de Julián, seigneur de Ceuta, aurait été enlevée par le roi goth Rodrigue (ou Vitiza), ce qui aurait provoqué la vengeance de Julián par le truchement d'une alliance avec les Arabes. Comme on le sait, après les premières incursions, l'invasion arabe se produisit historiquement en 711, sous la direction de Tariq ben Ziyad. Sur cette légende, cf. MENENDEZ PIDAL, *Historia*, IV, 8-10, et *Los godos*, 40-41. Le passage est repris dans l'*Esposizione* (*Opere*, III, 230). — *Servatores patriae*: la «Reconquista» s'est

en Apulie et les délices de Capoue, les amours perses d'Alexandre et les débauches égyptiennes de César. Certes, on peut noter tous ces exemples de l'Antiquité, mais, si tu as bonne mémoire, tous en périrent. Je t'oppose en revanche les travaux d'Hercule, la folie d'Achille, sa funeste dispute avec Agamemnon, puis sa mort, enfin la capture d'Ilium et la destruction de Pergame; la force perdue de Samson, ses chaînes, sa cécité, sa mort; la mollesse, l'impiété et l'idolâtrie de Salomon, les crimes de David, le rapt de Betsabée suivi de la mort du mari; l'affaiblissement de l'armée d'Hannibal, sa fuite honteuse d'Italie et plus honteuse encore d'Afrique, puis son esclavage chez un roi inconnu, enfin le poison. Tant de bûchers funèbres, tant de pièges, tant de glaives qu'enseigna le cruel amour! Qu'ajouter? Une fille débauchée livra aux Sarrasins l'Espagne, qui fut asservie pendant huit cents ans, jusqu'à ce qu'elle fût sauvée par les rois catholiques Ferdinand et Isabelle.

69. Qu'il fuie et abomine comme la peste les jeux de cartes, de dés, d'échecs et de hasard. On y perd le bien le plus précieux de tous: le temps, et les lois les plus saintes réprouvent ces pratiques. O temps heureux des Juifs, de l'exode avec Moïse, temps heureux

achevée en 1492, donc une dizaine d'années seulement avant la composition du *De educatione*.

<sup>1</sup> Chapitre très intéressant pour l'histoire des mœurs dans la société de la cour au début du Cinquecento. Les cartes à jouer furent introduites en Europe par l'intermédiaire de l'Espagne, au XIV<sup>e</sup> s., en provenance de l'Orient arabe. En Italie se répandirent ce que l'on appelle les *naibi*, cartes comportant des dessins allégoriques, d'où naquirent les tarots et les cartes portant des nombres. Les tasseaux de bois étaient typiques du domino. Le jeu de dés, en usage chez les Anciens, était attribué par Platon au dieu égyptien Thot, et par Hérodote aux Lydiens. Les échecs étaient aussi d'origine orientale: apparus en Europe avec les Croisades, au XI<sup>e</sup> s., ils furent en vain interdits par l'Église. En général, les jeux furent condamnés par tous les pédagogues de la Renaissance, de même que par VERGERIO (f. d.i.v.) et VEGIO (III, 7). Leur revanche apparaît dans le magnifique chapitre de RABELAIS, *Les jeux de Gargantua* (*Gargantua*, XXII). — *tempus... amittitur*: lieu commun que le monde classique a plus d'une fois transformé en adage. Lisons aussi OVIDE, *Ars am.* 3, 63-64: *Nec quae praeterit iterum revocabitur unda* (avec allusion explicite à Héraclite) / *nec quae praeterit hora redire potest*; dans la latinité tardive, AUSONE (cité chap.9 n.1) *Epigr.* 13, 4 écrit: *Non revocare potes, qui periere dies*. DANTE en fera «Pensa che questo di mai non raggiorna» (*Purg.* 12, 84).

nis, o felicia Alexandri Magni tempora, in quibus ne ludorum quidem nomen cognitum erat! Ignorabatur enim illo tempore, nam de ludis nulla data est lex, quam ego legerim. Nunc omnis nostra vita, pudet dicere, ludus est, alea, tali, chartae, pilae, mallei, tesserae, tabulae, quin etiam nos ipsi ludi, non homines sumus<sup>2</sup>. Turcarum instituta et ludos et vinum, meretrices et lenones et sicarios abominantur<sup>3</sup>. Ludos sacri canones vetant<sup>4</sup>: et tamen ii et nobiles et regias aulas, publica et privata loca palam sine pudore cuncta obtinent. Ait dominus noster: «Si sal evanuerit, in quo salietur? Vos lux mundi esse debetis, non tenebrae»<sup>5</sup>. Si ipsi principes, qui edictis vetant, hoc faciunt, quid facient fures?

70. Omnium malorum causa est mala educatio, contemptus litterarum, et pessimorum virorum consuetudo. Nullum meo iudicio scelus gravius punire reges debent, quam ludos: sunt enim ii omnium scelerum causa. Ab iis furta, latrocinia, impudicitiae, blasphemiae, prodiones, perditiones, inopiae et omnes corruptelae nascuntur. Pereat quisquis fuit ille profanus et sceleratus ludorum inventor: docuit enim rem pretiosissimam tempus amittere, litteras optimum vitae viaticum, ornamentum secundae, unicum refugium adversae fortunae, negligere, labores et exercitationes corporis salubres<sup>1</sup> fugere, ignaviam sequi et otia. Nulla maior quam in ludis iactura temporis. Quam invisum et turpe sit lucrum, quod ex ludis quaeritur, ex hoc conicere licet, quod pecuniam eo modo quaesitam ut eam quae ex foenore aut rapina, restituere sacrae leges iubent. Sed nos leges pro ioco habemus, inconcessis ludis omnia obtinentibus loca. Si quid ex ludo lucratus, immo furatus es, velis nolis, aut hic aut alibi rationem reddere oportet usque ad minimum quadrantem<sup>2</sup>.

<sup>2</sup> Conclusion semblable chez ÉRASME, *Éloge de la folie*, XXVII.

<sup>3</sup> Aspects positifs des coutumes turques chez PONTANO, *De prudentia* (Opera, I, f.178v) e *De oboedientia* III, 9 et 11 (Opera, I, f. 24r et 44r).

<sup>4</sup> 2 Ma 4, 14.

d'Alexandre le Grand, où l'on ne connaissait même pas le nom de jeu. On l'ignorait alors, car je n'ai pu lire aucune loi qui eût été promulguée à leur propos à cette époque. Maintenant, j'ai honte de le dire, toute notre vie n'est que jeu, hasard, dés, cartes, balles, maillets, cubes, tables, au point que nous sommes devenus des jeux et non plus des hommes. Les mœurs turques réprouvent vin, jeux, courtisanes, entremetteurs et hommes de main. Les règles sacrées interdisent les jeux et pourtant ceux-ci envahissent les cours nobles et même royales, tous les lieux publics et ce, sans vergogne. Notre Seigneur a dit: «S'il n'y a plus de sel, comment saler les mets? Vous êtes la lumière du monde, non les ténèbres». Si les princes eux-mêmes, qui interdisent les jeux par les édits, ne les pratiquent pas moins, que feraient les voleurs?

70. La cause de tous les maux, c'est la mauvaise éducation, le mépris des lettres et la fréquentation des pires individus. A mon avis, il n'est aucun forfait que les rois doivent réprimer plus que les jeux: ils sont à la base de tous les maux. C'est par eux que naissent les vols, les larcins, l'absence de pudeur, les blasphèmes, les trahisons, les perditions, la pauvreté et les autres corruptions. Que péricule, quel qu'il soit, l'inventeur perfide et profane des jeux; il nous a appris à perdre le bien le plus précieux qu'est le temps; à négliger ce viatique unique de la vie que sont les lettres, objet de joie dans la prospérité, de consolation dans l'adversité; à mépriser les travaux et les sains exercices physiques et à ne rechercher que loisirs et distractions. Il n'est de pire perte de temps que dans les jeux. Combien odieux est l'argent que l'on y gagne, on peut en juger quand on sait que les saintes lois ordonnent de le rembourser au même titre que les forfaits des vols et de l'usure. Mais nous nous moquons des lois et trouvons bons tous les endroits pour pratiquer le jeu. Tout ce que tu as gagné, ou plutôt volé au jeu, que tu le veuilles ou non, tu devras en rendre raison jusqu'au dernier sou, soit ici, soit ailleurs.

<sup>5</sup> Mt 5, 13: *sal* (cité fidèlement) puis 5, 14 *lux* (avec adaptation). Citation reprise dans *l'Esposizione* (Opere, III, 223).

<sup>1</sup> A nouveau, *mens sana in corpore sano*, comme au chap. 30, n. 2.

<sup>2</sup> Rom 2, 5-6.

71. A Celtis et Iberis<sup>1</sup> hoc vitium, ut et caetera omnia tanquam a fontibus omnium malorum, in Italiam defluxisse quibusdam argumentis compertum habeo. Horum remedia sunt litterae, studia philosophiae, collocutiones proborum virorum, corporis exercitationes, musica et venatio<sup>2</sup>. Sed eam venationem acris ingenii adolescentulo suade, quae imaginem quandam habet rei bellicae: neque piscari neque hamo pisces aut aves visco fallere aut laqueo captare feras discat, sed cervos, dammas, lupos, apros, ursos et ipsos leones<sup>3</sup> insectari. In qua venatione rei militaris<sup>4</sup> simulacra spectatur, excitatur animus, maiores fiunt spiritus, corroborantur membra, animi et corporis sanitas custoditur. In ea enim, ut Galenus ait, cum voluptate est exercitatio<sup>5</sup>.

72. Cum ab hac forti et virili venatione vacaverit, masculae, non effeminae, non languidae, non lamentabili, non lugubri musicae det operam, neque alacrem illam et tumultuosam probo: haec enim Gallorum est, illa Hispanorum, utramque temperet italica gravitas<sup>1</sup>. Auctores et doricos et phrygios et lydios nominant modos:<sup>2</sup> nunc quis de illis reddet rationem, cum omnia iam immutata sint, praeter illa

<sup>1</sup> Les Celtes et les Ibères doivent ici désigner les Français et les Espagnols, à ne pas confondre avec les Celtibères, «Espagnols» alliés aux Romains contre Carthage.

<sup>2</sup> La progression des disciplines suit l'ordre traditionnel de Platon, assimilé par la pédagogie humaniste, surtout par Vittorino da Feltre, dans l'équilibre entre la formation de l'esprit et celle du corps (exercices et chasse) (cf. à ce sujet A. VALLONE). Sur la coexistence de la chasse et des activités intellectuelles, donc de Diane et de Minerve, voir déjà le chap. 63 n. 2.

<sup>3</sup> L'énumération de Galateo culmine avec les lions. Vaincre les fauves est l'apanage des dieux ou des héros; ainsi, c'est Bacchus qui a dompté les tigres, comme le Daphnis de VIRGILE, *Buc.* 5, 30. — apros: le même poète connaît également le sanglier, *sabellus sus*, *Géorg.* 3, 255. Comme Galateo, Virgile a écrit une énumération, mais dans l'ordre inverse: *leona lupum ... capellam*, lionne, loup et chèvre, *Buc.* 2, 63.

<sup>4</sup> *rei militaris*: le réalisme des temps l'emporte cette fois sur la béatitude évangélique de MT 5, 9.

<sup>5</sup> GALIEN, *De sanitate tuenda* 2 (éd. KUEHN, VI, 81-163), *De parvae pilae exercitatione* (éd. KUEHN, V, 899-910). La chasse revêt une importance notoire

71. J'ai découvert que les Celtes et les Ibères sont à l'origine de ce vice, comme de beaucoup d'autres qui proviennent aussi de ces sources de tous les maux. J'ai prouvé qu'ils ont déferlé sur l'Italie. Les remèdes résident dans les lettres, l'étude de la philosophie, les entretiens avec les honnêtes gens, les exercices physiques, la musique et la chasse. Recommande à ce jeune homme à l'esprit hardi ce genre de chasse qui évoque une certaine image de l'art guerrier. Qu'il n'apprenne pas à pêcher à l'hameçon, à prendre des oiseaux à la glu ou au lacet, mais bien à poursuivre cerfs, daims, loups, sangliers et même lions. Dans ce genre de chasse, on peut voir une initiation aux arts martiaux. L'esprit s'éveille, les ambitions s'affirment, les membres se fortifient et l'on garde la santé du corps et de l'esprit. Comme le dit Galien, c'est dans la chasse que l'on pratique l'exercice avec plaisir.

72. Quand il en aura terminé avec cette occupation forte et virile, qu'il se consacre à la musique, mais qu'elle soit mâle, non pas efféminée, languissante, triste, lugubre, et je n'approuve pas non plus cette musique bruyante et désordonnée: celle-ci nous vient de France, l'autre d'Espagne; que le sérieux italien les modère toutes deux. Les auteurs nous parlent des modes doriens, phrygiens, lydiens; maintenant, qui nous en expliquera la mesure,

dans l'éducation féodale de l'Italie du Sud: GIUNIANO MAIO écrivit une *Invenzione della caccia* et il en loua les mérites dans le *De maiestate* (XX, XXX, XXXIX-XXXV). BELISARIO ACQUAVIVA, patron mais aussi «disciple» de Galateo, composa un *De venatione et aucupio* inspiré d'Oppien, imprimé à Naples en 1519. En outre, les poètes cynégétiques de l'Antiquité (GRATTIUS, NÉMÉSIE, les *Halieutiques* attribuées à OVIDE) furent redécouverts par Sannazaro en France et restèrent inédits parmi ses manuscrits jusqu'en 1534 (VECCE, *Sannazaro*).

<sup>1</sup> La musique, qui figurait au Moyen âge parmi les arts du *Quadrivium* comme science théorique et mathématique (fondée sur le traité de BOËCE, que Galateo cite au ch. 6), devient à la Renaissance une discipline pratique liée à la poésie, à la gymnastique et à la danse. Aussi occupe-t-elle une place ambiguë dans les écrits des humanistes et des pédagogues, qui parfois la condamnent. Sur cette question, cf. VECCE, *Gli umanisti e la musica*, Milan 1985, 107-109.

<sup>2</sup> Dans la musique médiévale, on reconnaît en réalité quatre modes authentiques — ou authentiques (dorien, phrygien, lydien, mixolydien) et quatre autres, dits plagiaux (hypodorien, hypophrygien, hypolydien, hypomixolydien). En particulier, selon APULÉE, *Métam.* livre 10 (dans le jugement de Paris), le mode dorien était typiquement grec, viril et grave, adapté à la musique chorale; le phrygien était d'origine étrangère, remuant et émotionnel; le lydien, également importé, passait pour plaintif et pathétique.

quae litterarum monumentis servantur? Legimus tamen apud Apuleium Floridorum primo: «Aeolium simplicem, Asium varium, Lydium querulum, Phrygium religiosum, Dorium bellicosum»<sup>3</sup>.

73. Quantam vim habeat musica modulatio ad formandos puerorum plebis et procerum animos, instituta urbium Graeciae et ipsi sapientiae antistites Plato et Aristoteles docent<sup>1</sup>. Quapropter a christianis neglecta sunt illa duo genera enarmonichum et chromaticum tanquam animis delicata et mollia, solum diatonicum servatum est, simplex et severum genus, quamvis hoc quoque quibusdam aliorum generum notis et modis labefactatum est<sup>2</sup>. Temperet igitur musica gymnasticae severitatem, non molliat animos atque enervet<sup>3</sup>. Ego et gallicos et hispanicos audiui modos: hispanici quidem mihi plus placent, sed illi maxime concitados et praecipites animos reddunt, hi remissos et enervatos; utrosque italico sale condire oportet<sup>4</sup>.

74. Volo cantet inclytus adolescens non «Cynthia prima suis miserum me cepit ocellis»<sup>1</sup>, et «Passer deliciae meae puellae»<sup>2</sup>, sed illud:

Ut belli signum Laurenti Turnus ab arce  
extulit et rauco strepuerunt cornua cantu,  
utque acres concussit equos, utque impulit arma  
extemplo turbati animi...<sup>3</sup>

<sup>3</sup> APULÉE encore, *Florides* 4, 1.

<sup>1</sup> ARISTOTE, *Politique* 8, 1341b - 1342a; PLATON, *République* 3, 10 (398e-399d), *Lois* 2, 12 (652a - 660d).

<sup>2</sup> Des genres grecs, l'enharmonique se base sur la division d'un demi-ton en deux quarts de ton, le chromatique sur la scansion des demi-tons, le diatonique sur le mode sans altération: c'est ce dernier qui fut à la base de la musique médiévale, grégorienne et monodique. Le diatonique est le «genre parfait que nous a transmis le plain-chant», selon R. DE CANDÉ, *Dictionnaire de musique*, Paris rééd. 1989, *ad loc.* (voir également l'importante n. 22 p. 273; il n'est pas question de mode à proprement parler «français» ou «espagnol»). Galateo assistait inversement, de son temps, au triomphe en Italie de la polyphonie, grâce à l'activité au sein des cours de la Renaissance de musiciens français ou flamands comme Ockeghem, Obrecht, Desprez. Naples possédait un important orchestre de cour, où passa également Franchino Gaffurio et où travailla Johannes Tinctoris (1436-1511).

<sup>3</sup> PLATON, *République* 3, 17 (376-378), 7 (523-530); *Lois* 2, 13 (672e-673d).

<sup>4</sup> Avec *sale*, nous retrouvons l'image biblique de Mt 5, 13, déjà citée au

puisque tous ont périclité, sauf ceux que nous conservent certaines œuvres? Nous lisons chez Apulée, dans le premier livre des *Florides*, que le rythme éolien est simple, l'asiatique varié, le lydien plaintif, le phrygien religieux et le dorien belliqueux.

73. L'influence que peut exercer la musique sur l'éducation des esprits des enfants, du peuple et de la noblesse, nous l'apprenons par les lois des villes grecques, ainsi que par Platon et Aristote, parangons de la sagesse. Aussi les chrétiens ont-ils négligé deux rythmes, l'enharmonique et le chromatique, les estimant mous et avilissants pour l'esprit; ils n'ont conservé que le diatonique, simple et sévère, même si ce dernier est parfois terni par quelques notes et rythmes empruntés à d'autres genres. Que la musique tempère donc la rigueur de la gymnastique, mais sans amollir ni dégrader les âmes. J'ai entendu les modes français et espagnols: je préfère les espagnols, mais les premiers excitent et enhardissent les cœurs, ceux-ci rendent lâches et sans nerf. Il faut accommoder les deux par le sel italien.

74. Je veux que ce noble adolescent récite non pas «Cynthia la première me séduisit, pauvre de moi, par ses beaux yeux» ou «le moineau, les délices de mon amie», mais ce fameux extrait:

Dès que Turnus eut donné le signal du combat du haut de la  
[citadelle  
de Laurente et que les cors eurent résonné de leur chant rauque,  
dès que l'on eut fouetté les chevaux rapidement et apprêté les armes,  
les esprits furent immédiatement troublés

chap. 69 n. 5. — Contre la mauvaise musique, trop lente ou trop effrénée, et donc nuisible pour l'esprit des enfants et des citoyens, PLATON, *République* 3, 11 (400) et *Lois* 7, 9 (800-801). Notons l'allusion historique précise à la musique d'origine française (déjà dominante au Quattrocento) et espagnole, qui, présente à la cour aragonaise de Naples, commençait alors à se répandre. Vergerio avait déjà condamné les modes *siculi*, c'est-à-dire ibériques (f. d.i.v.). Dans la Naples du Cinquecento, Fabrizio Luna faisait état d'une phrase de Summonte: «les Français chantent, les Italiens pleurent, les Espagnols hurlent, les Allemands crient» (LUNA, f. S.iv.r).

<sup>1</sup> *Cynthia ... ocellis*: PROPERCE, 1, 1, 1.

<sup>2</sup> *Passer ... puellae*: CATULLE, 2, 1.

<sup>3</sup> *Ut belli ... animi*: VIRGILE, *Énéide* 8, 1-4.

et illud:

Αὐτὰρ ἐπεὶ κόσμηθεν ἄμ' ἡγεμόνεσσιν ἕκαστοι,  
Τρῶες μὲν κλαγγῇ τ' ἐνοπῇ τ' ἴσαν, ὄρνιθες ὧς

hoc est, «At postquam aeratas duxere in bella cohortes Dardanidae», et similia<sup>4</sup>.

75. Si velit legere vernaculam, legat etruscam, legat Dan-tem et Petrarcham, poetas meo iudicio non contemnendos: praecipue illud nobile Petrarchae carmen, verius oraculis sibyllarum, cuius initium est «Italia», semper in ore, semper in mente habeat; fuerunt enim ii viri docti<sup>1</sup>. Quid enim illi Iohannes Mena, Homerus ille Hispanus (vidistin unquam illam «cornicationem» cum suo commento et Aristotele suo cordubensi?)<sup>2</sup>, quid illi minuti quidam poetae Hispani, si verum fateri velimus, conferre potuerunt? Oportet virum prius doctum fieri, postea docere. Legimus pueri apud nescio quem Catonem (ita illum appellant): «Disce, sed a doctis»<sup>3</sup>. Aristoteles, interrogatus quomodo quis posset cito proficere, respondit: «Si ex auctoribus eos legat qui optimi<sup>4</sup> habentur». Istos hispanico more «copulatores»<sup>5</sup> potius appellaverim, nos poetas quaerimus, qui sint, ut ait Macrobius de Virgilio, peritissimi omnium disciplinarum<sup>6</sup>.

76. Revertamur eo unde digressi sumus. In musica haec quoque lex statuenda est, ne crebro cantionum genera seu

<sup>4</sup> HOMÈRE, *Iliade* 3, 1-2. Traduction fidèle de ces deux vers: «Lorsque chaque (armée) eut été rangée autour de son chef, les Troyens s'avancèrent avec des cris et des chants, comme des oiseaux». VERGERIO (f. d.i.v) cite Homère dans un contexte similaire: opposition entre la lyrique érotique et la poésie.

<sup>1</sup> La référence à Dante et à Pétrarque, l'auteur de «Italia mia, benché 'l parlar sia indarno» (RVF 128, 1), a un impact autant culturel que politique. C'est en effet ce texte de Pétrarque qui servira d'épigraphe conclusive aux exhortations de Machiavel dans le finale du *Prince*. Galateo revient souvent sur l'importance des trois couronnes de la littérature italienne, Dante, Pétrarque et Boccace, à l'inverse du traitement qu'il réserve à la mauvaise poésie vulgaire (*Esposizione*, in *Opere*, III, 201; IV, 7, 63, 90) (et voir *supra* ch. 22 n. 1).

<sup>2</sup> Ici, Galateo contredit son précédent éloge de Mena (ch. 47) en raillant, avec un jeu de mot semblable au *coronista-cornista* (ch. 26), l'œuvre la plus célèbre du poète espagnol, la *Coronación de Iñigo López de Mendoza*, imprimée à Tolosa, peut-être en 1489, puis à Salamanque et à Saragosse, en 1490. Dans un passage parallèle, Galateo cite également, de Mena, la traduction italienne de l'*Ilias Latina*

et cela, qui signifie:

mais après que les Dardaniens eurent conduit à la guerre leurs cohortes vêtues de bronze,

et d'autres du même genre.

75. Au cas où il voudrait apprendre une langue vernaculaire, qu'il lise le toscan, qu'il lise Dante et Pétrarque, poètes que j'estime non négligeables: surtout ce fameux poème de Pétrarque, plus vrai que les oracles des Sibylles, dont le début est «Italia», qu'il l'ait toujours sur les lèvres, toujours en tête; ils furent en effet de savants personnages. Qu'ont pu lui apporter ce Juan de Mena, cet Homère espagnol (as-tu jamais vu cette «cornication» avec son commentaire et son Aristote de Cordoue?), ces poètes espagnols médiocres? Avant d'enseigner, l'homme doit d'abord étudier. Enfants, nous avons lu chez je ne sais quel Caton (c'est ainsi qu'on l'appelle): «Apprends, mais de la bouche d'hommes instruits». Comme on demandait à Aristote comment on pouvait progresser rapidement, il répondit: «Si on peut lire ceux qui, parmi les auteurs, sont réputés les meilleurs». Ceux-là, je les appellerais plutôt «copleadores» à la mode espagnole, tandis que nous, nous cherchons des poètes qui soient, comme le dit Macrobe à propos de Virgile, très qualifiés dans tous les domaines.

76. Revenons au point de départ de notre digression. Quant à la musique, il faut également instaurer une loi: ne pas changer

et *Las Trecientas o El Laberinto* (Séville 1496) (*Esposizione*, in *Opere*, III, 201). Le poème de la *Coronación* (ici devenu *cornicatio*!) était accompagné d'un commentaire confus, dans lequel était émise l'hypothèse absurde qu'Aristote fût originaire de Cordoue (*copla* 37, v. 5): il s'agissait en effet de la légende de l'*Aristoteles Hispanus*, qui remontait à Gil de Zamora, et contre laquelle Pétrarque s'était élevé (RICO, 143-164).

<sup>3</sup> *Dicta Catonis* 4, 23.

<sup>4</sup> Galateo suit SÉNÈQUE, *Lettres à Lucil*, I, 2, 24: *probatos (auctores) semper lege*.

<sup>5</sup> *Copleador* et *coplear*, dérivés de *copla*, «strophe», du latin *copula*, sont employés par Galateo dans un sens péjoratif, avec la signification de spécialiste et technicien de la composition en *coplas*, par opposition au vrai poète. La forme *copla*, provençale et catalane, apparaît parfois en castillan (COROMINAS-PASCUAL II, 188). Outre la *Coronación*, poème en *coplas*, Galateo pouvait connaître *Las Coplas de los siete pecados mortales* du même Mena (Salamanque 1500).

<sup>6</sup> MACROBE, *Saturnales* I, 16, 12 et I, 24; *Comm. au songe de Scipion* I, 6, 44 et 15, 12; Virgile est même qualifié d'infailible: *ibid.* 2, 8, 1 et 8.

moduli immutentur, quibus mutatis et hominum mores mutari doctissimi veteres putaverunt<sup>1</sup>. Inter venationem et musicam de corporis exercitatione maxima cura habenda est. Ludat saltatione, pila parva et magna, arcu, gladio, hastis, non cannis<sup>2</sup>. Fugiat eam exercitationem ab Hispanis, genere hominum in sui laudem minime avaro, nunquam satis laudatam, quam antequam viderem admirabar, postquam vidi, imbellis sum, fateor, sed contempsi eam, quam cannarum ludos dicunt, in qua nihil aliud est nisi quidam striduli et arabici clamores, et habitus, vittae et mitrae, et barbae, et illud «insequeris — fugio — fugis — insequor», et scutum non, ut decet, a pectore, sed a tergo obli cere, et aut fugere aut persequi fugientem, quorum alterum ignavi, alterum minime fortis viri, utrumque levium Maurorum est. Concurrat tuus adolescens more patrio adversis hastis, adversis ensibus, et aut obsistat pugnanti aut vincat repugnantem, non fugientem<sup>3</sup>.

77. Scio quid cogitas, Chrysostome. Tacitae, ut dicunt, obiectioni occurrat<sup>1</sup>: «Sed his, quas non probo, artibus victores evasere Gothi!» Fateor. A mea arte non discedam. Vidi aliquos intemperantes medicis minime obsequentes a gravissimis morbis evasisse, quosdam obtemperantes medicis abstinentesque periisse<sup>2</sup>. Sed id fortunae dandum est et debilitati morbi. Nos plus prudentiae et arti tribuendum esse existimamus quam fortunae. Illa saepe, haec raro

<sup>1</sup> Cf. ci-dessus ch. 6.

<sup>2</sup> Sur l'exercice physique, cf. *De podagra* (Opere, II, 251-254); AQUIVIVUS, f. A.iii.r.; HIPPOCRATE, Περὶ διαίτης; GALIEN, *De parvae pilae exercitatione* (éd. KUEHN, V, 899-910).

<sup>3</sup> Belle attestation du *juego de las cañas*, si apprécié par la société de la cour espagnole, de même que les diverses tauromachies. Cette pratique était répandue dans la Naples du XVI<sup>e</sup> siècle. Le jeu provenait de chez les Arabes et était caractérisé par le port d'habits mauresques ou turcs: il consistait en un carrousel de poursuites, dans lequel les chasseurs lançaient à ceux qu'ils visaient soit des bâtons, soit des balles d'argile appelées en espagnol et en napolitain *caruselli*. On trouve de nombreuses allusions à cette pratique chez Lucio Marineo Siculo,

fréquemment les genres ou les rythmes, car, selon les anciens les plus savants, ces changements modifient aussi les mœurs des hommes. Entre la chasse et la musique, il faut prendre le plus grand soin de l'exercice. Qu'il se livre au saut, au jeu de balle, petite et grande, au maniement de l'arc, du glaive, de la lance, et non au jeu de cannes. Qu'il fuie ce type d'exercice à la manière espagnole, nation très peu avare de louange en soi, jamais assez appréciée, que j'admire avant de l'avoir vue. Après que je l'ai observée, je ne suis pas habitué à l'exercice militaire, je l'avoue, mais je méprise celui qu'ils appellent le jeu des cannes, ce qui se réduit à certains bruits stridents et arabes, et des habits, des bandeaux et des couvre-chefs, et la barbe, et ce jeu «tu me poursuis, je fuis, tu fuis, je te poursuis», et le port du bouclier, non pas, comme il convient, sur le devant, mais sur le dos, et fuir ou poursuivre le fuyard: l'un est le propre du lâche, l'autre de l'homme le moins courageux, ces deux pratiques caractérisent les Maures versatiles. Que ton élève, selon la coutume ancestrale, se batte épée contre épée, lance contre lance, et qu'il affronte un autre combattant ou qu'il vainque quelqu'un qui lui résiste, non un fuyard.

77. Je sais ce que tu penses, Chrysostome. Je devancerai ton objection tacite: «Mais c'est grâce à ces pratiques, que je n'approuve pas, que les Goths ont remporté des victoires!». J'en conviens. Je ne renoncerais pas à mon point de vue. J'ai vu quelques malades refuser de prendre des médicaments et cependant triompher de graves maladies. Mais c'est plutôt grâce au hasard et au caractère bénin de l'affection. Il s'impose, estimons-nous, de conférer plus d'importance à la sagesse et à l'art qu'au hasard. Les deux premiers réussissent souvent, le troisième rarement. Qui pourrait louer à juste titre la tempérance dans la

Castiglione, l'Arioste, le Tasse, et dans la *Questión de Amor* de Flamarío de Valence (1513) (CROCE, *La Spagna*, 142-143, 201-203).

<sup>1</sup> Faux dialogue (auquel Galateo répond par un *fateor* digne de Socrate ou de ses disciples), bien représenté dans le genre épistolaire: ainsi chez SÈNÈQUE, *Lettres à Lucil*, I, 5 à 7 etc.

<sup>2</sup> L'incertitude du diagnostic et le parallélisme entre les médecins et les stratèges proviennent de PONTANO, *De sermone* II, 17, 10 et *De fortuna* (Opera, I, 264v). Cf. également *De podagra* (Opere, II, 219).



succedit<sup>3</sup>. Temperantiam in victoria plusquam in bello victoriam iure quis laudaverit? Et bona consilia, non bonos eventus, illa tota nostra sunt, hos sibi saepe fortuna vindicat. Ideo apud Carthaginienses capitale erat si quis malo consilio bono eventu pugnaverit<sup>4</sup>. Nobis in hoc bello<sup>5</sup> procul dubio multum contulit virtus nostrorum, sed non nihil fortuna, et hostium ignavia et insolentia, qui omnes alios prae se contemnere solent et parvi facere, et qui, ut deo placuit, Italorum, qui cum illis militabant, consilia neglexerunt<sup>6</sup>. Taceo, quod non multo turpius est vinci, quam male uti victoria<sup>7</sup>: illud saepe in fortunae, ut dixi, potestate est, hoc ex nostra malitia fit.

78. De generibus vestium quid dicam nescio. Singulis enim annis ea mutantur, et incostantiam francicae levitatis demonstrant. Nunc acutis, nunc latis calceis, nunc arcta et longa ad talo toga, nunc laxa, nunc succincta, nunc discincta, nunc brevi supra pudenda, nunc virgata, nunc discuta, nunc occultante cervicem, nunc nudante humeros veste utuntur Galli<sup>1</sup>. O felix insania, quam omnes christiani<sup>2</sup> populi sequuntur! Puto, si Francis visum fuerit nudis incedere et apertis pudendis, omnes eudem morem sequeremur<sup>3</sup>. Gens levissima nondum in tot saeculis reperit vestes quae sibi placerent: sed nos plusquam levissimi sumus, qui illos sequimur atque admiramur.

<sup>3</sup> Allusion à la conception, selon Galatée, du rapport entre *fortuna* et *prudencia*: ici, cette conception est encore optimiste. Dans le *De podagra*, il s'agit de l'effet du hasard dans les choses humaines et l'on aborde le problème de la liberté, du moment fugace, de l'occasion (*Opere*, II, 209-220). Dans l'*Esposizione*, en revanche, face à l'impossibilité de prévoir rationnellement les événements, on arrive à l'idée d'une providence supérieure même au hasard (*Opere*, III, 159). Il ne faut dès lors pas être fataliste, à la suite de PLAUTE, *Trin.* 323: *sapiens ipse fingit fortunam sibi*, qui plaide de son côté pour une certaine responsabilité humaine, comme SALLUSTE (*Fragm.*): *fabrum esse suae quaeque fortunae*, ce dont le TASSE (*Jérus. lib.*) tirera: «sovente addivien ch'il saggio e il forte / Fabbro a se stesso è di beata sorte».

<sup>4</sup> Repris dans l'*Esposizione* (*Opere*, IV, 49). Les thèmes du hasard, de la nécessité et de la fatalité, liés au libre arbitre, avaient toujours passionné Galatée, lecteur d'Alexandre d'Aphrodisie, cité par Pontano comme autorité dans une telle matière (*De fortuna* I, 17, in *Opera*, I, f.271r) (VECCE, *Esercizi* II, 117).

victoire plus que la victoire dans la guerre? Il en va de même pour les bonnes décisions et non pour les succès; les premiers viennent de nous, les autres sont souvent à attribuer au hasard. Aussi, à Carthage, on sanctionnait de la peine de mort le général vainqueur malgré une mauvaise décision. Dans cette guerre, sans aucun doute, le courage des nôtres nous a été profitable, mais la fortune ne le fut pas moins, ainsi que la lâcheté et l'insolence des ennemis, qui ont coutume de mépriser tous ceux qui leur sont étrangers et à les tenir en peu d'estime, et qui, grâce à Dieu, ont négligé les conseils des Italiens qui étaient leurs alliés. J'en reste là, parce qu'il n'est pas beaucoup plus honteux d'être vaincu que d'abuser de sa victoire: le premier cas dépend, comme je l'ai dit, souvent du hasard, l'autre est une preuve de méchanceté.

78. Je ne sais que dire du genre des vêtements. On en change chaque année, preuve de l'inconstance de la légèreté française. D'étroites, les chaussures deviennent larges, l'habit est tantôt court, tantôt descend jusqu'à terre, il est tantôt large, tantôt ceinturé, tantôt flottant, tantôt juste au-dessus de la taille, par moment rayé, puis fendu, montant jusqu'au cou puis dénudant les épaules, voilà la mode française. O douce folie, que suivent tous les peuples chrétiens! Je crois que, si les Français décidaient de s'avancer nus et la ceinture dégagee, tous les imiteraient. Cette nation très instable n'a encore jamais trouvé au cours des temps des vêtements qui lui plaisent: mais nous, nous sommes encore plus légers, puisque nous les suivons et les admirons.

<sup>5</sup> Il s'agit encore de la deuxième guerre punique.

<sup>6</sup> Quelle que soit la force de la prudence, la victoire ne vient pas du hasard mais de Dieu, et il faut l'administrer avec clémence (*Esposizione*, in *Opere*, IV, 67).

<sup>7</sup> *Male uti victoria* ou ne pas savoir en user du tout: on pense aux mots de Maharbal à Hannibal: *vincere scis, victoria uti nescis* (TITE-LIVE 22, 51, 4); autre exemple de *male uti* et de *malitia*: le comportement de Brennus après l'incendie de Rome (cf. chap. 10 n.1).

<sup>1</sup> Une semblable polémique chez Pontano (*De principe*, 1057), tandis qu'Équicola tente de défendre les mœurs françaises en reconnaissant qu'en France, ce sont au moins des coutumes propres, et non étrangères (*Apologia*, ch. 7). Dès lors, dira Galatée, nous sommes encore plus coupables qu'eux.

<sup>2</sup> *Christiani* d'autant plus condamnables que les Écritures légifèrent en la matière (à propos de Moïse, in Ex 28: cf. chap. 84 n. 3).

<sup>3</sup> Ce passage salace provient de l'*Antonius* de PONTANO (*Dialoghi*, 88) (VECCE, *DE* II, 334). Selon la Bible, la nudité est signe d'épouvante ou de honte, de désespoir (ainsi Is 20, 3) ou de prostitution (Ez 16, 35 et 39).



79. Non possum non damnare, immo execrari mores nostri saeculi, ornatus muliebres in viris, aurum, sericum et pictas vestes, quae omnia vel ipsis mulieribus Cato negabat<sup>1</sup>. O impudentiam! Hoc quoque nos exterarum nationes docuerunt, maiorum nostrorum mores oriens corrumpit, nostros vero occidens. Deficio quando haec cogito, quando haec video. Occurrunt mihi saepe gentilium verba, quae ad castigandam christianorum molliem et lasciviam subscribam:

Sint procul a nobis iuvenes et femina compta,  
fine coli modico forma virilis amat<sup>2</sup>.

Quin etiam cum de arte amandi loqueretur Ovidius, hoc est de permissa venere, ob quos libellos, ut aliqui credunt, in exilium missus est, execratus est turpitudinem nostram. Ait enim:

Sed tibi nec ferro placeat torquere capillos,  
nec tua mordaci pumice crura teras.  
Ista iube faciant, quorum Cybelia mater  
concinnitur phrygiis exululata modis.  
Forma viros neglecta decet ...<sup>3</sup>

et ibidem:

Munditiae placeant, fuscentur corpora campo,  
sit bene conveniens et sine labe toga<sup>4</sup>.  
Caetera lascivae faciant, concede, puellae,  
et si quis male vir quaerat habere virum<sup>5</sup>.

80. Vos, puellae, pellite iuvenes unguentatos, mitratos, pictos, armillatos, cerussatos, purpurissatos, gestantes emptas comas, calamistratos. Quid dicam viros? Utinam ne ii ut ornatus sic et sexus vestros imitentur! Circe Solis filia Ulissem squallentem et longis erroribus terra marique iactatum, pulcherrima Dido horridum armis virum, Phaedra

<sup>1</sup> PONTANO, *De principe* 1057 (avec les mêmes citations d'Ovide). Le recours à Caton est particulièrement justifié dans l'optique de Galateo. M. Porcius Cato, surnommé Caton l'Ancien ou le Censeur (234-149 a.C.), célèbre par son leitmotiv

79. Je ne puis m'abstenir de condamner sinon d'exéquer les mœurs de notre siècle, les vêtements féminins que portent des hommes, l'or, la soie, les vêtements teints, toutes choses que Caton refusait même aux femmes. Quelle honte! Ce sont les peuples étrangers qui nous l'ont appris; l'Orient a corrompu les mœurs de nos ancêtres, mais les nôtres, l'Occident s'en est chargé. Je défaille à cette vue et à cette pensée. Me viennent constamment à l'esprit les paroles des païens, que je rapporte pour fustiger la mollesse et la lascivité des chrétiens:

Arrière, les jeunes gens et les femmes trop bien coiffés,  
la beauté virile exige une coupe sobre.

Même lorsqu'Ovide dissertait de l'art d'aimer, c'est-à-dire de l'amour permis, — c'est pour ce genre d'écrits, dit-on, qu'il fut exilé — il a banni ce qui est notre honte. Il dit en effet:

N'aie pas envie de tresser tes cheveux au fer  
et n'épile pas tes jambes à la pierre ponce.  
Laisse à d'autres ces pratiques attribuées à la mère de Cybèle,  
que l'on célèbre en hurlant sur le mode phrygien.  
Une beauté négligée sied aux hommes...

et dans la même œuvre:

Pratique la netteté, que le corps brunisse aux champs,  
porte une toge décente et sans traine.  
Laisse les autres artifices à la jeune fille lascive  
et à l'homme qui, à tort, cherche à abuser d'un homme.

80. Vous, jeunes filles, repoussez les jeunes gens parfumés, coiffés, fardés, pleins de bracelets et de produits de beauté, calamistrés et emperuqués. Pourquoi parler encore d'hommes? Pourvu qu'ils n'imitent pas votre sexe comme déjà ils le font avec vos ornements! Circé, fille du Soleil, a aimé Ulysse dépenaillé et rejeté après de longues errances sur terre et sur mer; la très belle Didon a chéri un héros bardé d'armes; Phèdre s'est éprise d'un

*Carthago delenda*, exerça sa censure (-184) avec courage et sévérité, à un moment où le luxe envahissait la vie des Romains et surtout des Romaines (TITE-LIVE 39, 42; CIC. *De Or.* 2, 64; PLUTARQUE *Caton* 19).

<sup>2</sup> OVIDE, *Héroïdes*, 4, 75-76.

<sup>3</sup> OVIDE, *Art d'aimer* 1, 505-509.

<sup>4</sup> *Ibidem*, 1, 513-514.

<sup>5</sup> *Ibidem*, 1, 523-524.

incomptum et sudore pulvereque oblitum, aurea Venus fessum venatione sole ustum et frigoribus Adonim, et troianum pastorem Anchisem, et rigidum armis Martem, Luna Endymiona amavit<sup>1</sup>. Vos, puellae, amate viros fortes et duratos laboribus, fugite, respuite lascivos, delicatos et femineos iuvenes, et multo comptos pectine. Dicite, puellae, et saepe cantate haec carmina:

Te tuus iste rigor, positique sine arte capilli,  
et levis egregio pulvis in ore decet<sup>2</sup>.

81. Magni momenti est in vita, Chrysostome, quo genere vestium operiamur<sup>1</sup>. Equos, boves ex pilis, aves ex pennis cognoscimus: hominum profundos mores saepe indumenta<sup>2</sup> ostendunt. Non placet antiquus Hispanorum habitus, ut qui ad Maurorum sagula<sup>3</sup> proxime accedit. Gallorum neque laudare neque damnare possum: nescio enim qua veste utantur, tam cupidi sunt rerum novarum. Sed eas quibus hoc anno utuntur ne ipsi quidem histrionibus<sup>4</sup> aut mimis aut insanis aut larvatis convenire existimo. Quis unquam habitus fuit aut deformior aut indecentior? Galli non habent aut modum aut delectum vestium, quarum arbitrium sutoribus relinquunt. Illi dum novi aliquid afferant, quo forfices ducunt, eo feruntur; levissimae genti nova omnia pulchra videntur.

82. Hoc tantum boni habent, quod mutare ut nos reges non norunt: sed hoc non a fide et virtute est, sed quod illius

<sup>1</sup> Circé retint Ulysse au 10<sup>e</sup> livre de l'*Odyssée*; *longis erroribus terra... iactatum* s'applique ici à ce héros, mais est imité du prologue de l'*Énéide*, v. 3; dans le IV<sup>e</sup> livre de la même œuvre, Didon s'éprend d'Énée; Phèdre s'est éprise d'Hippolyte, le sauvage chasseur (cf. la pièce d'EURIPIDE, d'où provient l'*Héroïde* d'OVIDE); pour Adonis, voir, par exemple, OVIDE, *Mét.* 10, 519 sq; Anchise: tradition qui découle de l'*Hymne homérique à Aphrodite*; *Venus... Martem et Luna Endymiona* sont successifs chez JUVÉNAL, 10, 314-318 également. Les *Héroïdes* constituent aussi une source classique traditionnelle, comme au chap. 79 n.2.

<sup>2</sup> OVIDE, *Héroïdes*, 4, 77-78, donc suite immédiate de la citation du chap. 79 n.2. Ce passage rejoint la pensée de Vegio (III, 12, p.121). Eloge de la chasteté des femmes dans l'*Esposizione* (*Opere*, IV, 90-91).

<sup>3</sup> PONTANO, *De splendore* VI (*Trattati*, 134-135).

<sup>4</sup> L'auteur établit un rapport entre les vêtements et le niveau moral de

homme mal coiffé, couvert de sueur et de poussière; Vénus vêtue d'or aime Adonis fatigué par la chasse, brûlé par le soleil et transi de froid ainsi que le pâtre troyen Anchise et Mars paré de ses armes; la Lune s'éprit d'Endymion. Vous, jeunes filles, aimez les hommes courageux et endurcis par les travaux, fuyez, méprisez ces jeunes gens lascifs, délicats, efféminés, aux cheveux trop peignés. Récitez, jeunes filles, et chantez souvent ces vers:

Ce qui te convient, c'est la fermeté, tes cheveux disposés sans  
[recherche,  
et une légère poussière sur ton beau visage.

81. D'une grande importance dans la vie, Chrysostome, est le choix des vêtements. C'est dans le pelage que l'on reconnaît les chevaux et les boeufs, c'est aux plumes que l'on identifie les oiseaux: les vêtements révèlent souvent les mœurs des hommes. Je n'aime pas l'ancien habit des Espagnols, trop proche de la tunique des Maures. Je ne puis ni louer ni condamner la parure des Français: ils sont tellement changeants qu'on ne sait ce qu'ils vont revêtir. Mais leur mode de cette année ne convient, à mon avis, même pas à des histrions ou à des mimes, à des gens de basse extraction ou de mœurs viles. Y eut-il jamais vêtement plus laid et plus indécent? Les Français n'ont ni manière ni goût pour leurs vêtements, dont ils laissent le soin à leurs tailleurs. Dès que ceux-ci introduisent quelque nouveauté d'un coup de ciseaux, ils en sont transportés; pour ce peuple très superficiel, tout ce qui est nouveau semble beau.

82. Leur seule qualité est que, contrairement à nous, ils ne changent pas de rois: or, ce n'est pas à attribuer à leur fidélité ou

l'individu. Le point de vue défendu par le proverbe français «l'habit ne fait pas le moine» (lat. médiév. *Non habitus monachum reddit*, et sa variante *In vestimentis non est sapientia mentis*) est nettement minoritaire. L'image de la vertu dont on se revêt est très courante dans la tradition biblique: on se revêt de joie (Ps 29, 12), de justice (SG 5, 18), de sagesse comme d'une robe (Sir. 6, 32 — cf. CICÉRON, *Tusc.* 3, 23, 56), du salut (Is. 61, 10) ou tout simplement de Dieu (ROM 13, 14; GAL 3, 27). A la lueur de cette métaphore, on saisit sous la plume de Galateo la condamnation des Espagnols, proches des Maures, et des Français.

<sup>3</sup> Le *sagulum* est précisément l'habit d'Hannibal (TITE-LIVE 21, 4, 7), donc des ennemis de Rome. D'autre part, ce n'est pas la première fois que les Maures sont considérés comme successeurs des Carthaginois: cf. déjà chap. 20 n. 4.

<sup>4</sup> L'*histrion*, au sens d'«acteur» en latin classique, a pris plus tard une coloration péjorative à laquelle il convient de penser ici.

regni ius summi sacerdotes non sibi vindicarunt, et quod verius puto, a defectu factionum, et quod illa gens, assueta regibus servire, nunquam olfecit libertatem, cuius amore, ut quondam Graeci, sic nunc Latini flagrant. Quam invisum erat Romanis regium nomen<sup>1</sup> romana historia ostendit; barbari, natura servi, non norunt libertatem. Brutus cum Tarquiniis congressus est, pater filios interemit<sup>2</sup>.

Infelix! Utcumque ferent ea facta minores,  
vincet amor patriae, laudumque immensa cupido<sup>3</sup>.

Caesar in curia caesus est<sup>4</sup>. Graeci et Athenis et in aliis urbibus tyrannicidas divinis honoribus venerabantur<sup>5</sup>. Nec non et Lampugnatus<sup>6</sup> nostris temporibus ausus est grande facinus, sive id iure sive iniuria fecerit, nescio, mortem tamen vir fortis contempsit.

83. Apud Francos mera tyrannis est, secundum Platonem, non regnum, ut erat apud Persas<sup>1</sup>. Apud Francos multi serviunt, pauci dominantur<sup>2</sup>; nos miseri, dum iusta quaerimus imperia, in miseram<sup>3</sup> ruimus servitutem. Illi sponte serviunt, nos inviti; illos servos facit ignavia, nos, ut ipsimet dicunt, nimia sapientia, qua si illi praediti essent, propter ingenium novitatis avidum, frequentius, ut finitimi Britanni<sup>4</sup> solent, dominos mutarent quam vestes.

<sup>1</sup> *invisum ... nomen*: la liberté, symbolisée par Rome (chez VIRGILE *Buc.* 1, 26-27) s'accommode mal d'une monarchie absolue. TITE-LIVE, que Galateo connaît bien, est très explicite: déjà Romulus est populaire dans l'armée, mais mal accepté par les *patres*, au point que, même en temps de paix, il s'entoure d'une garde personnelle de trois cents hommes, et ce sont les aristocrates que d'aucuns rendent responsables de la mort du premier roi (TITE-LIVE 1, 15, 8 et 16, 4).

<sup>2</sup> Le même Brutus, qui avait chassé le dernier Tarquin, «préfère Rome à sa famille» et condamne à mort deux de ses fils.

<sup>3</sup> VIRGILE, *Énéide* 6, 822-823. Notons que cette citation figure chez SAINT AUGUSTIN, *Cité de Dieu* 5, 18, texte dont Galateo s'inspire plus d'une fois lorsque, dans le *De educatione*, il parle des Romains.

<sup>4</sup> Par ex. SUÉTONE, *César*, 82, et PLUTARQUE, *César*, 66.

<sup>5</sup> Adaptation très fidèle de CICÉRON, *Pro Milone*, chap. 80.

<sup>6</sup> Giovanni Andrea Lampugnato, assassin (avec l'aide de Carlo Visconti) de Galeazzo Maria Sforza (1476), élève de Cola Montano et partisan des idéaux de la Rome républicaine. Le tyrannicide ne rencontra pas l'appui populaire escompté et fut tué par un serviteur du duc. Le parallélisme avec Harmodios et Aristogiton,

à leur sagesse, mais au fait que les papes n'ont jamais revendiqué de droit sur ce royaume et, plus encore, à l'absence de factions; ce peuple, habitué à obéir aux rois, n'a jamais goûté à la liberté pour laquelle les Italiens de maintenant brûlent d'amour, comme les Grecs de jadis. L'histoire romaine nous a montré combien était odieux le nom de roi chez les Latins; les barbares, serviles de nature, ne connaissent pas la liberté. Brutus se mesura aux Tarquins, un père fit périr sa postérité.

Malheureux! De quelque façon que la postérité rapportera ces faits, l'amour de la patrie et le désir immense de la gloire triompheront.

César fut tué dans la curie. Les Grecs comblaient d'honneurs divins les tyrannicides à Athènes et dans d'autres villes. De notre temps, Lampugnato osa commettre un grand crime, à tort ou à raison, je ne sais, mais cet homme courageux méprisa la mort.

83. Chez les Français on trouve une pure tyrannie, selon Platon, non pas un royaume comme celui que connurent les Perses. Chez les Français, il y a beaucoup d'esclaves, peu de maîtres: pauvres de nous, qui nous précipitons dans une pitoyable servitude, alors que nous recherchons des régimes justes. Eux sont asservis de plein gré, nous, à contre-cœur; eux, la lâcheté les rend esclaves, nous, comme ils le disent eux-mêmes, un excès de sagesse. S'ils en étaient dotés, grâce à leur esprit avide de nouveauté, ils changeraient plus souvent de rois que de vêtements, comme ont coutume de le faire leurs voisins anglais.

révoltés contre les Pisistratides et choisis comme modèles par Cicéron (note précédente), est donc parfaitement fondé. — Le nom de Lampugnato est également rappelé par PONTANO, *De splendore* (*Trattati*, 128). L'exemple moderne termine le chapitre sur la tyrannie, lié à la question humaniste qui a vu Poggio et Guarino respectivement condamner et défendre le personnage et l'action de César.

<sup>1</sup> PLATON, *République* 8, 14-19. Mais la fin du *De educatione* s'inspire aussi du *De tyrannide* de Xénophon, déjà traduit en latin par Leonardo Bruni, et habituellement présent dans les incunables pédagogiques aux côtés de Vergerio, Saint Basile et Plutarque.

<sup>2</sup> Les Français vivent donc dans la déchéance, puisque, pour reprendre les mots de SAINT AUGUSTIN cette fois encore, *servire videbatur inglorium, dominari vero atque imperare gloriosum* (*Cité* 5, 12).

<sup>3</sup> *nos miseri... in miseram*: lamentation qui reprend le *miseri miseros* virgilien du chap. I n. 5.

<sup>4</sup> Allusion vraisemblable à la guerre des Deux-Roses, qui s'était terminée vingt ans auparavant et au cours de laquelle, entre autres péripéties, Henri VI fut détrôné à deux reprises avant d'être définitivement vaincu.

84. Genera etiam, ut dixi, musicae mutare vetat Plato, sed vestium et legum et religionum mutationes gravi poena mulctat:<sup>1</sup> his enim modis mutatur status civitatis, nobis magnificum videtur mutare quotidie vestes. Persae, Graeci, Turcae et multae urbes liberae conditionis in Italia, Ragusium etiam in Dalmatia<sup>2</sup>, quae suis legibus optime gubernatur, et potius Itala urbs dici potest quam dalmatica, antiquum per tot saecula servat indumentorum morem. Moses etiam, ille antiquissimus legum lator, statuit quibus vestibus sacerdotes, quibus levitae, quibus caeteri homines, quibus mulieres induantur<sup>3</sup>. Romani suas habebant leges, eandem militandi disciplinam, suas vestes, laticlavum, paludamentum, togam, pallium, lacernam. Et huiuscemodi monachorum sectae suas habent peculiares vestes, semper eundem servant vestiendi modum a maioribus institutum, quem mutare non licet.

85. Nos Itali ante adventum barbarorum quando inter nos ipsos, non ut hostes, sed ut competitores mitius bella gerebamus, et militares peditum et equitum vestes, seniles et juveniles, viriles et muliebres. Et matronae viriles togas, pallia et tunicas, pileos, balteos, zonas seu cingulos, et quovis alio nomine appellare, a viris acceperunt: nihil restat nisi gladios et sicas et galeas capiant. Hinc omnis morum corruptela, ex his initiis infrenis et impudens licentia<sup>1</sup>, hinc illud uxorum in viros imperium paulatim natum est, nemo enim repente fuit turpissimus<sup>2</sup>, et haec quoque Francorum Gothorumque documenta sunt.

86. Abiiciat igitur inclytus adolescens gallicos habitus inhonestos, impudicos, indecentes nedum viris, sed etiam

<sup>1</sup> PLATON, *Lois* 12, 8 (957b); 7, 7 (797). Par son refus du changement, l'illustre philosophe marque son admiration pour Sparte et pour son législateur Lycurgue (déjà cité *supra* au chap. 6 n. 7). Celui-ci fit approuver ses institutions par l'oracle de Delphes, puis quitta Sparte en faisant promettre au peuple de ne rien modifier avant son retour, mais il termina sa vie dans un exil volontaire!

<sup>2</sup> Actuellement Dubrovnik, alors dans la sphère d'influence de Venise, que Galateo admire tant (cf. les chap. 36 et 37).

<sup>3</sup> Ex. 28, 39. Voir déjà chap. 78 n. 2.

84. Platon, comme je l'ai dit, interdit de changer même les genres de musique, mais il frappe aussi d'un lourd châtement les modifications de vêtements, de lois et de religion: en transformant celles-ci, on change le statut de la cité, et nous, nous trouvons remarquable de changer de vêtement chaque jour. Les Perses, les Grecs, les Turcs et beaucoup de villes de condition libre en Italie, de même que Raguse en Dalmatie, excellentement régie par ses propres lois et que l'on peut considérer comme cité italienne plus que dalmate, conservent à travers tant de siècles l'antique tradition vestimentaire. Même Moïse, ce très ancien législateur, a décidé quels vêtements devaient revêtir les prêtres, les lévites, les autres hommes, les femmes. Les Romains avaient leurs lois comme la discipline militaire, leurs vêtements, le laticlave, le manteau militaire, la toge, le pallium, la cape. Et de la même façon, les ordres de moines ont leurs habits particuliers, ils conservent toujours le même genre de vêtements, légués par leurs ancêtres et qu'il n'est pas permis de modifier.

85. Nous, Italiens, avant l'arrivée des barbares, quand nous guerroyions entre nous avec plus de mesure, non comme des ennemis, mais comme des rivaux, nous portions des vêtements militaires de fantassins et de cavaliers, de vieux ou de jeunes, d'hommes ou de femmes. Et celles-ci ont emprunté aux hommes leurs toges viriles, manteaux et tuniques, bonnets et baudriers, ceintures ou ceinturons, et tout ce que l'on peut encore désigner sous une autre appellation: il ne leur reste plus qu'à revêtir épées, poignards et casques! De cela résulte toute la corruption des mœurs, de ces initiatives une permissivité effrénée et impudente; à partir de cela s'est manifesté progressivement le pouvoir des femmes sur les hommes, car personne n'est tombé dans la turpitude sans transition, et la preuve nous en est fournie par les Francs et les Goths.

86. Que ce remarquable jeune homme rejette donc les habits des Français, peu honnêtes, impudiques, indécents non seulement

<sup>1</sup> PLATON, *Lois* 3, 15 (701b).

<sup>2</sup> Cette turpitude, qui culmine lorsque les femmes commandent aux hommes, correspond assez bien à celle de l'Égypte sous Cléopâtre (*turpium virorum* — voir déjà chap. 23 n. 3), au moment où la reine, *fatale monstrum*, devient virilement (*nec muliebritur*) impavide et ne recule plus devant l'épée (HORACE, *Ode* 1, 37, 21-23).

mulieribus, quas velato non solum pectore sed capite incedere iubet divus Augustinus<sup>1</sup>. Tu vir vis haberi, et gaudes ostendere candidam cervicem, humeros, pectus et mamillas<sup>2</sup>. O rem non modo risu sed pudore dignam! Videre istos muliebres adolescentes et iuvenes, immo et senes, aliena aut nigranti coma, incana barba, velatis manibus, nudato pectore. Certe mirari licet terrae Hispaniae fertilitatem: mira est fecunda capitis natura, videmus nocte calvos, die capillatos.

87. Induat se igitur noster adolescens, vel in media Hispania, seu, ut malunt Hispani, Gothia, italicis vestibus, quae nec avarae sunt nec prodigae; sit mundus, non nitidus. Auro operiri muliebre quoque est: olim regum erat, et inventum, ut ait Plinius, regum Asiae<sup>3</sup>, nunc nostris spoliis, nostris laboribus, nostro sanguine quilibet gregarius miles gothus (et in Gothorum tyrannidem iterum incidimus), quilibet puer a calcaribus auro fulget. Iam vilescere coeperunt nobiles lanae, sericum et aurum in plateis, in foro, in lupanaribus splendet. Iam devenere ad ultimos hominum Hispanos aurea saecula:<sup>2</sup> ad nos lutea, quibus unde vivamus nihil relictum est. Cum per urbem ambulo, videor mihi videre templa, pompas et solemnitates sacrorum: tot enim occurrunt passim, qui nuper vix habebant villos caprarum aut morticinas pelles<sup>3</sup>, quibus tegerent corpora, nunc candi-

<sup>1</sup> SAINT AUGUSTIN, *De coniugali bono* 12, 14 (CSEL 14, 187-231); SAINT PAUL 1 Tim. 2, 9-10; 1 Pi. 3, 1-7.

<sup>2</sup> Cf. déjà chap. 78 n.2. La peur du cheveu blanc, dès la tradition classique, a été évoquée *supra* aux chap. 25 n.3 et 29 n.3.

<sup>3</sup> PLINIE L'ANCIEN, *N.H.* 23, 1, 2-4. Si cet auteur décrit le Gange comme charriant de l'or (*N.H.* 33, 66), une tradition plus connue attribue cette vertu au Pactole (HÉRODOTE 5, 101; OVIDE, *Mét.* 11, 85) ou à l'Hermus, qui reçoit ses eaux (VIRGILE, *Géorg.* 2, 137). De toute manière, tous ces fleuves sont asiatiques, car les terres lointaines sont porteuses de miracles (*miraculorum ferax*, écrit PLINIE LE JEUNE 8, 20, 2, à propos de l'Égypte, de l'Asie et même de l'Achaïe).

<sup>2</sup> Avec la même touche d'ironie que chez OVIDE, *Art d'aimer* 2, 277-278; également dans l'*Esposizione* (*Opere*, III, 200). — L'ironie à propos de l'âge d'or est présente dans le *De educatione* dès le chap. I (*supra*, n.6) mais sans doute devons-nous voir dans ces *aurea saecula* suivis de *lutea*, la métaphore biblique déjà

pour les hommes, mais aussi pour les femmes, que le divin Augustin veut voir s'avancer non seulement la poitrine cachée, mais la tête voilée. Tu veux être considéré comme un homme, et tu te glorifies d'exhiber ta nuque blanche, tes épaules, ta poitrine et tes mamelles. Pratique non seulement risible, mais honteuse! Voir ces adolescents efféminés ainsi que ces jeunes gens, bien plus, des vieillards, avec une perruque ou les cheveux teints en noire, la barbe colorée, les mains gantées, la poitrine découverte! On peut certes admirer la fertilité de la terre espagnole; on s'étonne de la nature féconde de la tête: nous voyons des hommes chauves la nuit, mais chevelus le jour.

87. Que notre adolescent revête donc, même au cœur de l'Espagne ou, comme le préfèrent les Espagnols, de la Gothie, des vêtements italiens, qui ne sont ni trop sobres ni extravagants; qu'il soit propre, non pas brillant. Se couvrir d'or est aussi l'apanage des femmes: ce fut jadis un ornement royal et, comme le dit Plin, une invention des rois d'Asie; maintenant, grâce à nos dépouilles, nos souffrances, notre sang, n'importe quel simple soldat goth (et nous revenons à la tyrannie des Goths), n'importe quel enfant ruisselle d'or de la tête aux pieds. Déjà, les nobles laines ont commencé à devenir chose commune, la soie et l'or s'exhibent sur nos marchés, sur la place publique, dans les lupanars. Les siècles d'or sont maintenant à la portée des derniers des hommes, les Espagnols: à nous la boue, rien ne nous a été laissé pour assurer notre subsistance. Quand je déambule dans la ville, je crois voir les églises, les cortèges et les solennités du culte: en effet, tant de gens circulent de toute part, qui récemment portaient à peine des pelisses faites de peaux de chèvres ou d'autres animaux pour couvrir leur corps; maintenant, ils sont ornés de vêtements de lin étincelant, de soie, d'or, dignes des

rencontrée au chap. 2 (*supra* n.6): celle du «colosse au pied d'argile». Les ordres sont donnés par la tête, les Espagnols; les pieds travaillent, ce sont les Italiens, l'argile, qui en plus sont dans la boue (double sens du mot *lutum* et de l'adjectif *luteus*: *lutea saecula*). Ultime conséquence de cette réminiscence: Galateo vit désormais non plus dans l'âge de fer (chap. 26 n.7), mais dans une période pire encore, comme annonciatrice de la fin du monde, d'où les mots *universa gens pereat* au chapitre suivant.

<sup>3</sup> Être vêtu de peau est l'apanage du «sauvage» (donc du barbare), du marginal. C'est le cas du berger (non plus le pâtre idéalisé des *Bucoliques*) et de Jean-Baptiste (MT 3, 4; MC 1, 6: vêtu de *pilis* et *zona pellicea*).

dissimo lino, sericis et aureis et sacris vestibus decorati et audent conqueri de sanctis regibus ob negata stipendia<sup>4</sup>.

88. Crede mihi, Chrysostome, vix septem millia militum omnes opes huius miseri regni sine ullo metu, sine ulla divini<sup>1</sup> aut humani iuris reverentia diripuerunt, et quotidie diripiunt. Iam evulso lacte ad sanguinem devotum est. Nobis fames, inedia et inopia imminet, nec videntur mala nostra finem habitura, donec aut vos, gratia et benignitate catholicorum regum, quod saepe polliciti sunt, ad nos redeatis<sup>2</sup>, aut peste, fame, ferro universa gens pereat<sup>3</sup>. Hispani milites neque modum neque ordinem neque mensuram habent, iussa contemnunt ducum, gaudent dissipare omnia, assueti, ut puto, cum infidelibus plus odio et veteribus iniuriis quam pro imperio belligerare<sup>4</sup>. Nunc eundem morem in nos servant: gaudent necare et perdere omnia<sup>5</sup>. Unicuique istorum vix satis est magna provincia: unusquisque cum sericum aut aurum sibi antea non modo insuetum sed nec visum unquam nec cognitum induerit, rex sibi esse videtur.

89. Quatuor et viginti anni sunt ex quo Turcae primum Italiam, trajecto freto quod inter Aulonem et Hydruntum interiacet, transfretarunt<sup>1</sup>. Iapygia<sup>2</sup> ea parva peninsula

<sup>4</sup> Voici le vrai message que Galateo voulait faire parvenir de Naples à la cour espagnole, et qui y fut effectivement porté par Giambattista Spinelli, en 1506: l'armée espagnole exigeait des compensations plus importantes et menaçait de se révolter, la conquête risquait d'être perdue, Consalvo était accusé de vouloir s'emparer du pouvoir (VECCE, *DE II*, 340-341).

<sup>1</sup> La Bible condamne le vol. La situation que vit Galateo est en tous points semblable à celle que décrit SAINT PAUL (2 Co, 11, 19-20): vous, les sages, supportez ceux qui ne le sont pas vous asservissent et vous pillent.

<sup>2</sup> Galateo exprime dans le *De educatione* l'espoir d'un retour de Ferrante, duc de Calabre, et d'une restauration de la dynastie aragonaise du royaume de Naples. Par ailleurs, Galateo ne conteste pas les droits des Rois Catholiques, Isabelle et Ferdinand (Galateo continue à parler d'eux au pluriel, bien qu'Isabelle soit morte le 26 novembre 1504).

<sup>3</sup> Vision apocalyptique d'un monde pire encore que celui de l'âge de fer, conséquence ultime de la métaphore amorcée au chapitre précédent, n.2.

<sup>4</sup> Sur ces formes de cruauté: cf. PONTANO, *De immanitate*, XI-XII, XX (pp. 24-25, 40-41). La férocité naturelle des peuples cantabriques et nord-ibériques est décrite par STRABON, 3, 4, 17-18. En général, sur les premières années du

prêtres, et ils osent encore se plaindre de leurs saints rois, parce qu'ils n'ont pas touché leur solde.

88. Crois-moi, Chrysostome, à peine sept mille soldats ont pillé toutes les richesses de ce pauvre royaume sans la moindre crainte, sans aucun respect pour le droit divin autant qu'humain, et ils pillent tous les jours encore. Quand le lait fut épuisé, on en vint au sang. Nous, la faim, la misère, la pauvreté nous menacent et nos maux ne semblent pas connaître bientôt une fin, jusqu'à ce que vous nous reveniez, grâce à la bienveillance des rois catholiques, ce qu'ils ont souvent promis, ou que l'univers périsse par la peste, la faim ou la guerre. Les soldats espagnols ne connaissent ni modération, ni ordre ni mesure; ils méprisent les commandements de leurs chefs, ils se plaisent à tout galvauder, habitués qu'ils sont, je le pense, à guerroyer contre les infidèles plus par haine et ressentiment que pour le pouvoir. Vis-à-vis de nous, ils observent maintenant la même attitude: ils se réjouissent de tuer et de tout détruire. Une grande province suffit à peine à chacun d'entre eux: et tout un chacun se considère comme un roi dès qu'il s'est paré d'or et de soie, ce à quoi ils n'étaient pas accoutumés et qu'ils n'avaient même jamais ni vu ni connu.

89. Voilà vingt-quatre ans que les Turcs arrivèrent pour la première fois en Italie après avoir traversé la mer qui se trouve entre Aulon et Hydrunte. La Iapygie, cette petite péninsule,

gouvernement espagnol, cf. NOTAR GIACOMO, 270-290.

<sup>5</sup> Comme OVIDE ne connaît pas de «cinquième âge», pire que le fer, c'est à ce dernier que correspond la situation ici décrite: *vivitur ex raptu et victa iacet pietas*, tandis que la dernière déesse quitte *caede madentes terras*, les terres trempées de sang (*Mét.* 1, 144 et 149-150).

<sup>1</sup> Le sac d'Otrante se produisit en août 1480. Le *De educatione* fut composé vingt-quatre ans plus tard, dans la première moitié de 1505 (VECCE, *DE II*, 328). Selon MORO, en revanche, l'allusion à la traversée du détroit, qui eut lieu le 27 juillet 1480 (*transfretarunt*) nous mène, au terme de ces vingt-quatre ans, en juillet 1504 (MORO, *Per l'autentico*, 112). Galateo participa à l'expédition de reconquête dirigée par Alphonse d'Aragon en 1481, et fut ensuite chargé d'écrire un *De bello hydruntino*, hélas perdu. On lira d'autres allusions à Otrante dans le *De situ* et dans l'*Esposizione* (*Opere*, I, 38-42; III, 230-231). Le nombre de quinze mille Turcs coïncide avec celui que donne le *De situ* dans la tradition manuscrite (l'édition de Bâle donne en revanche dix-huit mille) (DEFILIPPIS, *L'edizione*, 49). — La périphrase *freto ... inter Aulonem* (act. Vlora/Valona, en Albanie) et *Hydruntum* ('Υδρούς, Otrante, voir chap. 38 n.2) désigne le détroit d'Otrante, le chemin le plus court pour passer d'Épire en Italie.

<sup>2</sup> Cf. également chap. 38 n. 2.

quindecim millia Turcarum, nostrorum vero tulit viginti millia et classem triginta trirēmum et quadraginta navium per annum, nec tantam calamitatem tot millia hominum intulerunt, quantam in paucis mensibus mille et septingenti Hispani. Unde natum est proverbium: «In qua terra Hispani vestigia fixerint, nunquam herbas nascituras»<sup>3</sup>.

90. Peiora sunt illorum convitia, contumeliae, insolentiae, quam rapinae, fraudes, furta et latrocinia, quibus artibus nobilem de Gallis victoriam<sup>1</sup> sua intemperantia et avaritia labefactarunt, adeo ut omnes existiment intollerabiliores esse Hispanos in pace quam in bello, peiores Gallis, et qui saevitia et inhumanitate Gothos parentes suos superent. Horum malorum causa est mala educatio.

91. Nos infelices, qui tam longe a regibus nostris absumus! Quis regibus vera proferre aut audet aut potest<sup>1</sup>? Difficile est reges tam longe in finibus mundi positos vera cognoscere, tot astantibus assentatoribus, et iis hispanis huius rei minime rudibus, qui, ut dicunt, omnes a Placentia, a Verona nemo<sup>2</sup>. Quapropter quidam principes sumpto plebeio habitu per tabernas et compita, per templa incogniti errare soliti sunt, ut quid vulgus, quid opifices, quid mulierculae de se sentirent, ipsimet intelligerent, ausi meo iudicio rem optimis principibus dignam<sup>3</sup>. Amicos plerumque emendare, corrigere, obiurgare dubitamus: quod in amicos vix licet, in reges licebit?

92. Nihil ergo regibus dignius, quam patienter audire omnia quae de se dicuntur: non enim aliter fieri boni possunt. Memores esse debent illius pictoris, qui opera sua et populi et procerum iudiciis exponebat. Hoc modo si quid

supporta quinze mille Turcs, mais également vingt mille des nôtres et une flotte de trente trirèmes et de quarante navires, pendant toute l'année, et tant de milliers d'hommes ne provoqueraient pas une aussi grande calamité que mille sept cents espagnols en quelques mois. D'où le proverbe est apparu: «Où les Espagnols ont posé le pied, l'herbe ne repoussera jamais».

90. Leurs tapages, injures et insolences sont pires que leurs larcins, tromperies, vols et pillages, à cause desquels, par leur intempérance, ils ont terni leur célèbre victoire sur les Français, au point que tous estiment les Espagnols plus redoutables en temps de paix qu'en temps de guerre, pires aussi que les Français, et ils surpassent leurs ancêtres, les Goths, par leurs sévices et leur cruauté. La cause de ces maux-là est la mauvaise éducation.

91. Malheureux sommes-nous d'être depuis si longtemps privés de nos rois! Il est difficile pour des souverains qui se trouvent loin au bout du monde, de connaître la vraie situation, alors qu'ils sont entourés de tant de flatteurs et spécialement de ces Espagnols si experts en la matière, qui sont, comme on dit, tous de Plaisance et aucun de Vérone. C'est pourquoi certains princes, revêtus d'habits ordinaires, ont coutume de se promener incognito dans les cafés, les carrefours et les temples afin de se rendre compte par eux-mêmes de ce que pensent le peuple, les travailleurs, les servantes. Ils ont osé là, à mon avis, une démarche digne des meilleurs princes. Nous évitons souvent de reprendre, de corriger, de supplier des amis: ce qui est à peine possible envers des familiers, le sera-t-il vis-à-vis de rois?

92. Il n'est rien de plus digne pour des souverains que d'être à l'écoute, et ce avec patience, de ce que l'on dit d'eux: il n'est en effet pas d'autre méthode pour s'amender. Ils doivent avoir en mémoire l'exemple de ce peintre qui exposait ses œuvres au jugement du peuple et des notables. De cette manière, en cas

<sup>3</sup> Variante du proverbe dont le sujet est habituellement Attila ou son cheval.

<sup>1</sup> *de Gallis victoriam*: emploi très douteux de la préposition *de*; l'expression désigne l'annexion de tout le royaume de Naples par les Espagnols au détriment des Français, à partir de 1503.

<sup>1</sup> Le thème est fondamental dans la discussion, à la Renaissance, du rapport entre le courtisan et le prince: par exemple chez CASTIGLIONE, *Il libro del cortegiano*, IV, IV-XLVIII.

<sup>2</sup> Repris dans l'*Esposizione* (*Opere*, III, 197) pour la comparaison entre le médecin et le cuisinier, inspirée de Platon.

<sup>3</sup> PONTANO, *De principe*, 1052.



male actum erat, emendabat<sup>1</sup>; si pictor in tabella aut sculptor in statua aliorum exploravit iudicia, quid regi in tanta mole rerum agendum est? In principe omnium oculi intenti sunt, omnium iudicia, omnium censurae, omnium linguae de principe, etsi non palam, tacite tamen decernunt. Quin etiam subditorum peccata aut domibus aut muris clauduntur, principum autem delicta totum orbem habent et testem et iudicem<sup>2</sup>.

93. Praeterea illorum memoriam aut dies aut mors, horum neque mors neque multa saecula abolere possunt: omnes enim annales, omnes historiae principum et populorum tempora, vitas et mores continent<sup>1</sup>. Ideo ii maxime cavere debent ne quid inepte, ne quid cupide, ne quid stulte, ne quid insipienter, ne quid leviter, ne quid inconsulte, ne quid iniuste, etiam, ut unius de septem sapientibus sententia utar, ne quid nimis agatur, et alia divina sententia, ut se ipsos noscant<sup>2</sup>.

94. Sciant se homines esse<sup>1</sup> et deos iudices quandoque futuros, ut et privatorum sic et principum, quantoque maiora illis tribuunt, tanto diligentius ab illis rationem exacturos, dicturosque illud verbum domini nostri: «Redde rationem villicationis tuae»<sup>2</sup>. Quid amplius principes habent, quam viles mercenarii et inopes coloni, praeter honores, pictas vestes, nobiles cibos, publicas salutationes, assentationes, vina, unguenta, libidines? Ridiculas istas vanitates nemo sapiens bona existimaverit, sed instrumenta

<sup>1</sup> CICÉRON, *De officiis*, I, 41; VEGIO III, 2 (p. 102). — Le peintre en question est, selon PLINIE L'ANCIEN (*H.N.* 35, 36), Apelle, portraitiste d'Alexandre le Grand; et l'on a vu combien Galateo est attentif à tout ce qui touche ce souverain. Apelle accepta la remarque d'un cordonnier sur le rendu d'une sandale, mais ne lui permit pas de critiquer d'autres parties du tableau, qui ne relevaient pas de son art: *Sutor ne supra crepidam!*

<sup>2</sup> La distinction entre la vie du tyran et celle du simple citoyen se trouve à la base du *De tyrannide* de XÉNOPHON, ici relayé également par MAIO, *De maiestate*, XVIII (p. 220-221).

<sup>1</sup> Problématique déjà abordée dans une autre lettre au prince Ferrante (*Epistole*, 81-84)

d'erreur, il y apportait une correction. Si un peintre pour un tableau, un sculpteur pour sa statue, quête l'avis d'autrui, que doit faire un roi qui traite tant d'affaires importantes? C'est sur le prince que sont braqués les yeux de tous, émis les jugements et les critiques de tous, c'est de lui que tous parlent, sinon ouvertement, du moins à mots couverts. Or, si les fautes des gens du commun ne dépassent pas les murs de leur maison, les erreurs des princes ont pour témoin et pour juge le monde entier.

93. En outre, le souvenir que l'on garde de ces gens-là, l'espace d'un jour ou la mort peut l'effacer, tandis que pour les rois, ni leur mort ni le cours des siècles n'y parviennent: en effet, toutes les annales, toutes les histoires contiennent le récit de l'époque, des vies et des mœurs des princes et des peuples. Aussi les rois doivent-ils particulièrement prendre garde à ne poser aucun acte entaché de sottise, de cupidité, de bêtise, de légèreté, d'irréflexion, d'injustice et, pour citer l'avis d'un des sept sages, d'excès; et aussi, selon une autre maxime divine, qu'ils veillent à bien se connaître eux-mêmes.

94. Qu'ils sachent qu'ils sont des hommes et qu'un jour les dieux les jugeront, eux tout autant que les hommes ordinaires, et que plus ils leur auront attribué de grandeur, plus scrupuleusement ils leur demanderont raison de leurs actes. Ils diront cette parole de Notre Seigneur: «Justifie la manière dont tu as géré ton bien». Qu'ont les princes de plus que les mercenaires de basse extraction et les pauvres paysans, si ce ne sont les honneurs, les vêtements chamarrés, les mets recherchés, les hommages de la foule, les louanges, les parfums, les vins, les passions? Ces ridicules vanités, aucun sage ne pourrait les tenir pour bonnes, mais ce

<sup>2</sup> PLATON, *Protagoras*, 343b (voir ci-dessus, ch.4 n.1), pour les deux célèbres maximes inscrites sur le temple d'Apollon à Delphes,

<sup>1</sup> Autre maxime, romaine cette fois: *Memento te esse hominem* (la phrase qu'un esclave répétait sans cesse aux oreilles du général vainqueur pendant son triomphe), et ici encore, la tradition classique rejoint la liturgie: c'est le *Memento homo quia pulvis es et in pulverem reverteris* (d'après GN 3, 19), et ce d'autant plus que Galateo fait immédiatement après allusion au Jugement.

<sup>2</sup> Lc 16, 2. Semblables observations chez ÉRASME, *Éloge de la folie*, LV

<sup>3</sup> *Quid amplius...* puis *ridiculas istas vanitates* correspondent fort bien à l'exposé de SÉNÈQUE (*Lettres à Lucil*, 5, 47, notamment § 2 *superbissima consuetudo*) sur l'égalité foncière des hommes et le caractère artificiel des différences, négligeables aux yeux du *sapiens*, mot qu'utilise précisément Galateo.



miseriae et morborum. Veri honoris, gloriae, famae post se victurae reges avidos esse decet.

95. At si vulgus, si magnates, si longinqui populi male loquuntur, si probi viri de principe, etsi taceant<sup>1</sup>, male tamen sentiunt, non est amplius honori locus. Turpiora enim habentur quae silentio et nutu intelliguntur, quam quae publice narrantur: haec enim continuis sermonibus citius evanescunt, illa vero silentio et timore et secretis rumoribus obrepunt, et animis hominum altius adacta diutius durant.

Bene vale.

<sup>1</sup> Faute de syntaxe pour *etsi tacent*, avec indicatif. La phrase est une hypothèse réelle, à l'indicatif. Il faut donc voir ici une influence de la langue parlée, qui construit la concessive au subjonctif.

<sup>2</sup> *animis altius adacta diutius durant*: suite d'allitérations. Toute la fin de l'œuvre revêt une allure plus soignée. C'en est ici fini des énumérations et des longueurs. Dès la fin du ch.94, *honoris, gloriae, famae* forment un premier rythme ternaire, repris par *si vulgus, si magnates, si longinqui populi*. On passe alors au

sont des instruments de malheur et de maladies. Les rois doivent ambitionner l'honneur réel, la gloire et la renommée qui leur survivra.

95. Mais, si le vulgaire, les grands, les peuples lointains ont mauvaise opinion, si les hommes probes n'apprécient pas leur prince, même s'ils le cachent, il n'y a plus de place pour l'honneur. On considère comme encore plus honteux ce que laissent deviner le silence et les gestes, que ce qui se dit en public: ces affirmations-ci disparaissent plus vite que des discours perpétuels, tandis que celles-là rampent en silence, dans la crainte et par des entretiens furtifs, et demeurent plus longtemps, imprimées qu'elles sont plus profondément, dans l'esprit des hommes.

Porte-toi bien.

rythme binaire avec une phrase de comparaison: *turpiora...quam*, lequel rythme se poursuit par le parallélisme *haec...illa*. Le dernier membre constitue le point culminant du passage: outre l'allitération déjà mentionnée, *a-a-a-d-d*, nous trouvons la synthèse des deux types de rythme. *Silentio et timore et rumoribus*, trois compléments, forment un ensemble ternaire au sein d'un membre binaire: *illa...obrepunt, et...durant*.

## INDEX NOMINUM

par Pol TORDEUR

L'index reprend les noms propres de personnes et de lieux et les adjectifs qui en dérivent, ainsi que les titres des œuvres citées dans le texte ou dans le commentaire. Dans toute la mesure du possible, il a été tenu compte des allusions ou citations implicites. Les références renvoient aux numéros de page.

Les mentions en caractères *italiques* indiquent un terme latin ou un titre d'œuvre.

La langue de référence est le français. Les mots-rubriques sont cités en latin ou en grec lorsqu'ils ne sont pas habituellement traduits dans cette langue moderne.

Les références aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament sont regroupées sous la rubrique *Bible*.

Abimélec: 62 n.2  
Abruzzes: 48 n.7  
Achaïe: 152 n.1 (ch.87)  
Achille (*Achilles*): 60 n.1, 129, 131  
Acquaviva, Andrea Matteo: 46 n.1  
Acquaviva, Belisario: 18, 41, 42, 135 n.5, 140 n.2  
*De instituendis liberis principum*: 41  
*De venatione et aucupio*: 135 n.5  
Acquaviva, Giulio Antonio: 46 n.1  
*Ad Demonium* (attribué à Isocrate): 16, 21  
*Ad Herennium*: 123 n.4  
Ada: 120 n.3  
Adonis: 146 n.1, 147  
Adorno: 93 n.1  
Adriatique: 67 n.6  
*Aegidius*: voir Gilles de Viterbe  
*Aegyptus*: voir Égypte  
Aelius Spartianus: 122 n.2  
*Aeneas*: voir Énée  
*Aeolus*: voir éolien  
*Africa*: voir Afrique  
Africain (*Afer*): 66 n.5, 67  
Afrique (*Africa*): 67 n.8, 78 n.4, 79 n.3, 131  
Agamemnon (*Agamemno*): 125 n.1, 131  
Agnadello: 95 n.1  
Agnello, Antonio: 71 n.3 (ch.13)  
Aix-en-Provence: 79 n.3  
Ajax: 60 n.1

Alains (*Alani*): 79, 79 n.3  
Alaric: 73, 73 n.3, 79 n.3  
Alava: 100 n.3  
Albanie: 155 n.1; 33 (famille d'origine), 47 n.4 (région)  
Alberti: 17, 80 n.1  
Albino, Giovanni: 15  
*De bello hydruntino*: 15  
Alborg, J.L.: 41, 108 n.1, 2  
*Alexander*: voir Alexandre le Grand  
Alexandre VI, pape (*Alexander*): 69 n.2, 71 n.3 (ch.13), 72 n.1, 73, 93 n.4  
Alexandre d'Aphrodisie: 14, 16, 142 n.4  
*De fato*: 14, 16  
Alexandre le Grand (*Alexander*): 61, 61 n.2, 62 n.5, 2, 116 n.1, 2, 117, 117 n.2, 121, 124 n.1, 125 n.2, 130 n.4, 131, 133, 158 n.1 (ch.92)  
*algaravia lingua*: 102  
Algarve: 113  
Allemands: 137 n.4; rois - (*Germani*): 69  
Alpes: 67 n.8  
Alphonse d'Aragon, dit le Magnanime, roi de Naples [1443-1458]: 71, 111 n.1 (ch.49)  
Alphonse [1448-1495], duc de Calabre: 15, 56 n.3  
Alphonse II d'Aragon, roi de Naples [1494-1495]: 16, 70 n.1, 73, 155 n.1  
Altamura, A.: 41

Altilio, Gabriele: 16, 21  
Ambroise (saint): 58 n.7  
Ammien Marcellin: 63 n.7  
Ana: 98 n.2 (ch.38)  
Anchise (*Anchises*): 146 n.1 (ch.80), 147  
*Andegavenses*: voir Angevins  
Andrioli Nemola, P.: 37, 38, 41, 47 n.3, 97 n.4 (ch.37)  
Angevins (*Andegavenses*): 13 (origine), 99  
anglais (*Britanni*): 149  
*Anglerius, Petrus Martyrius*: voir Martyr, Pierre  
Anjou: 68 n.1 - voir Charles 1<sup>er</sup> d'Anjou, Jean d'Anjou  
Antenor: 94 n.1 (ch.36)  
Antoine, ermite (saint) (*Antonius eremita*): 119  
Antonin le Pieux: 66 n.5  
*Antoninus*: voir Marc-Aurèle  
Antonio, N.: 41, 108 n.2, 109 n.3  
*Antonius eremita*: voir Antoine, ermite  
Apelle: 158 n.1  
Apollon: 56 n.1 (dieu de Delphes), 57 n.3, 159 n.2 (ch.93)  
Apulie (*Apulia*): 71, 98 n.2, 99, 111, 129, 129 n.2  
Apulée (*Apuleius*): 135 n.2, 136 n.3 (ch.72), 137  
Aquilée: 73 n.3  
*Aquivivus, Belisarius*: voir Acquaviva, Belisario  
Arabes (*Arabes*): 103 n.3, 109, 130 n.11, 140 n.3  
arabes: 14 (exégètes), 25 (influence), 103 (termes), 109 (accent guttural, *aspiratio*), 115 (langue), 117 (manière, *mos*), 130 n.11 (invasion), 131 n.1 (Orient), 141 (bruits)  
Aragon: 13, 19, 68 n.1 - voir Alphonse, Ferdinand, Frédéric, Isabelle, Villena  
Aragonais (*Aragonenses*): 22, 87, 99  
aragonais: 9 (dynastie), 15 (chancellerie), 16 (restauration), 17 (dynastie), 20 (royaume), 22 (dynastie), 69 (rois), 102 n.1 (souche - de Naples), 137 n.4 (cour de Naples)  
Arar: voir Saône

Arcudi, Silvio: 33, 34  
Arditi di Castelvetera, Carlo (mar-chese): 7  
Arditi, Michele: 34  
Aretin (Pietro Aretino, dit l'-): 26, 110 n.1  
*Aries* (constellation): voir Bélier  
Arioste (Ariosto, Ludovico, dit l'-): 26, 141 n.3  
Aristogiton: 148 n.6  
Aristophane: 111 n.1 (ch.50)  
Aristote (*Aristoteles*): 14 (le Stagirite), 56 n.5, 89, 92 n.1, 93, 112 n.1, 4, 113, 117, 127, 127 n.3, 136 n.1, 137, 139, 139 n.2; aristotélisme: 14  
*Éthique à Nic.*: 56 n.5  
*Métaphysique*: 92 n.1, 93  
*Meteora*: 14  
*Physique*: 14  
*Politique*: 112 n.1 (ch.51), 127 n.3, 136 n.1  
Arnaldi, F.: 42  
Arrius: 102 n.2  
Asi: 89 n.2  
asiatique (*Asius*): 137  
Asie (*Asia*): 80 n.2, 3, 83, 152 n.1 (ch.87), 153  
Athènes (*Athenae*): 58 n.1, 59, 59 n.1, 97, 97 n.4 (ch.37), 111, 111 n.1, 149  
Athénien (*Atheniensis*): 57 n.4, 59  
Atlas: 127  
Atripalda: 48 n.8  
Attila: 73, 73 n.3, 79 n.3, 156 n.3  
Aufide (*Aufidus*): 98 n.2, 99  
Auguste (*Augustus*): 67 n.8, 83 n.1 (ch.24), 98 n.2  
Augustin (saint) (*Augustinus*): 19, 23, 62 n.4, 1, 65 n.2, 66 n.3, 75 n.5, 77 n.1, 78 n.2 (ch.21), 81 n.8, 148 n.3, 149 n.2, 152 n.1, 153; échos augustiniens: 22; vision: 24  
*Cité de Dieu*: 19, 62 n.4, 1, 65 n.2, 66 n.3, 75 n.5, 78 n.2 (ch.21), 81 n.8, 148 n.3, 149 n.2  
*Confessions*: 77 n.1  
*Du bonheur conjugal*: 152 n.1  
Aulon (*Aulo*): 155, 155 n.1 - voir Vlorë  
Aulu-Gelle: 59 n.3 (ch.5), 80 n.1, 116 n.2, 119 n.4.

- Aurélien: 67 n.8  
*Aurelius Augustinus*: voir Augustin (Saint).  
 Ausone (*Ausonius*): 64 n.1, 65, 102 n.1, 131 n.1  
 Avellino: 7, 33, 34, 35  
 Aventino, A.: 119 n.4  
 Avignon: 69 n.3  
 Aymard, J.: 124 n.2  
 Ayyoubides: 81 n.1
- Babylone: 24, 55  
 Babyloniens (*Babilonii*): 62 n.1, 63  
 Bacchus: 128 n.2 (*Liber*), 134 n.3  
*Baetica*: voir Bétique  
*Baetis*: voir Guadalquivir  
 Bagnolo: 71 n.3  
 Bajazet II, sultan (*Baiezitus*): 93, 93 n.3  
 Barbaro, Ermolao: 13, 14, 95 n.1  
 Barbo, Pietro: 71 n.2  
 Bari: voir Isabelle d'Aragon, duchesse de -  
 Barletta: 19, 100 n.3  
 Barone, N.: 37  
 Basile (saint): 21, 91 n.3, 149 n.1  
*De legendis libris gentiliis, Lettre aux jeunes gens...*: 21, 91 n.3  
 Bayezid II: voir Bajazet  
 Beccaria, G.L.: 41, 61 n.3, 101 n.1, 106 n.2, 111 n.1 (ch.49)  
 Bélier (*Aries*) (constellation): 121  
 Bencivenni, I.: 38  
 Bénévent: 73 n.3  
*Bersabea*: voir Bethsabée  
 Besomi, O.: 43  
 Bethsabée (*Bersabea*): 130 n.9, 131  
 Bétique (*Baetica, Betica*): 98 n.2, 99  
 Bible: 76 n.3, 143 n.3, 154 n.1; métaphore biblique: 152 n.2 (ch.87), 154 n.3; Écritures: 143 n.2  
 Ancien Testament:  
 Dn: 54 n.6, 74 n.3  
 Est: 62 n.2  
 Ex: 143 n.2, 150 n.3  
 Ez: 143 n.3  
 Gn: 78 n.6, 159 n.1 (ch.94)  
 Jg: 62 n.2, 86 n.6, 129 n.1, 130 n.7  
 Is: 143 n.3, 147 n.2  
 I Ma: 62 n.2  
 2 Ma: 132 n.4  
 Né: 129 n.1  
 Ps: 74 n.3, 115 n.3, 147 n.2  
 Pv: 87 n.2  
 I Reg: 129 n.1, 130 n.8  
 Sg: 74 n.3, 115 n.3, 147 n.2  
 Sir: 86 n.6, 147 n.2  
 Nouveau Testament  
 Apoc: 74 n.3, 76 n.3; vision: 154 n.3  
 Jn: 74 n.3, 76-77 n.3, 115 n.3  
 Lc: 56 n.2, 58 n.8, 99 n.1, 110 n.3, 159 n.2 (ch.94)  
 Mc: 110 n.3, 153 n.3  
 Mt: 58 n.8, 110 n.3, 111 n.2 (ch.50), 113 n.5, 134 n.4, 136 n.4, 153 n.3; voir aussi Paul (Saint)  
 Biondo, Flavio: 80 n.1  
 Bobbio: 64 n.2  
 Boccace (Giovanni Boccaccio, dit): 42, 58 n.1, 80 n.1, 81 n.1, 100 n.3, 128 n.4, 138 n.1  
 Bodelot, Colette: 31  
 Boèce (*Boetius*): 60 n.5, 61, 135 n.1  
 Boiardo, Matteo Maria: 68 n.4  
 Bonifacio, Giovanni Bernardino: 52 n.1, 97 n.4 (ch.37)  
 Borgia (famille): 23, 73 n.1  
 Borgia, Alfonso: voir Calixte III  
 Borgia, César: 109 n.1  
 Borgia, Rodrigo: 72 n.1, 103 n.3; Rodrigue: 71, 73, 75, 93 - voir Alexandre VI  
 Bosnie: 93 n.3  
 Branca, Vittore: 37, 42  
 Brennus: 70 n.1, 143 n.7  
 Brindisi: 7, 34  
*Britanni*: voir anglais  
 Bruni, Leonardo: 149 n.1  
 Bruttians (*Bruttii*): 48 n.7, 49  
 Brutus (L.Junius): 148 n.2, 149  
 Burgos: 108 n.2, 109 n.3  
 Byzantins: 96 n.2; byzantin: 68 n.3 (empire)  
 Caeionius Commode: voir Commode, Caeionius  
 Cadix: 67  
 Cadmus: 108 n.8  
*Caesar, Caius Iulius*: voir César (Jules).

- Calabre: 67 n.6; duc de -: voir Alphonse et Ferrante d'Aragon  
 Calife: 81 n.1  
 Calixte III, pape (Alfonso Borgia) (*Calixtus*): 70 n.1, 3, 71, 71 n.1, 72 n.1, 72 n.1, 93 n.4  
*Callipolis*: voir Gallipoli  
*campanae deliciae*: voir Capoue  
 Candé, Roland De: 136 n.2  
 cantabriques (peuples): 154 n.4 (ch.88)  
 Cannes: 129 n.2  
 Capitole: 66 n.1, 5  
 Capoue: 131  
 Capuana, Luigi: 38  
 Carafa, Diomede: 21  
 Carie: 120 n.3  
 Cariteo: voir Gareth, Benedetto  
*Carolus*: voir Charles VIII  
 Carrasio, Rodrigo: 84 n.4  
 Carthage (*Carthago*): 67 n.8, 78 n.6, 134 n.1, 143, 145 n.1  
 Carthaginois (*Carthaginenses*): 63, 67, 77 n.1 (ch.20), 78 n.4, 79, 100 n.4, 129 n.2 (garnison), 142, 147 n.3  
 Casali, Marino: 54 n.7  
 Casole: 13, 16, 68 n.3  
 Casotti, Francesco: 34  
 Castelnovo: 109 n.1  
 Castiglione, Balthazar: 71 n.3 (ch.13), 141 n.3, 157 n.1  
 castillans: 26 (mots)  
 Castille: 68 n.1, 100 n.3; voir Isabelle de Castille  
 Castriota, Alfonso: 48, 48 n.7, 8  
 Castriota, Astanagio (Altanasio?) (frère de Bernardo): 47 n.6  
 Castriota, Bernardo Granai (*proavus* de Pirro): 46, 46 n.2, 47 n.6, 48, 48 n.7  
 Castriota, Ferrante: 48 n.7  
 Castriota, Giorgio, dit Skanderbeg: 46, 47 n.3  
 Castriota, Giovanni Granai (père naturel de Pirro): 46, 48, 48 n.7, 9, 50  
 Castriota, Pirro: 28, 33, 46, 46 n.1, 2, 50  
 Catalans (*Catalani*): 69 n.4 (ch.11), 70 n.1, 96  
 Catalogne: 97  
 Caton (*M. Porcius Cato*, dit Caton l'Ancien ou le Censeur): 67 n.8, 109 n.5, 139, 145, 144 n.1  
 Caton: voir *Dicta Catonis*  
 Catulle: 102 n.2, 137 n.2  
 Caucase: 79 n.3  
 Cava (Florinda la): 130 n.11; (Julian, seigneur de Ceuta): 130 n.11  
 Celestia, E.: 38  
 Celtes (*Celtae*): 99, 99 n.2 (ch.38), 134 n.1, 135  
 Celtibère: 67 n.8, 87, 134 n.1  
 Ceres: 128 n.2  
 Cerignola: 48 n.9  
 Cervantes: 61 n.3  
 César (Jules) (*Caesar*): 67, 69 n.4, 76 n.1, 79 n.3, 80 n.3, 99 n.2 (ch.38), 130 n.5, 131, 149, 149 n.6; modèle césarien: 15  
*Guerre civile*: 69 n.4  
 Ceuta: voir Cava  
 Charles I<sup>er</sup> d'Anjou: 69 n.3  
 Charles Quint: 80 n.1  
 Charles VIII, roi de France (*Carolus*): 16, 69, 71, 74 n.2, 75, 75 n.4, 6  
 Chilon: 82 n.4  
 Christ: 69, 75, 93, 105, 123; Notre Seigneur: 59, 95, 111, 133, 159  
 Chypre: 96 n.2  
 Cicéron (*Tullius Cicero*): 49 n.11, 12, 53 n.4, 56 n.4, 5, 58 n.1, 59, 59 n.2, 59 n.1, 2, 59 n.3, 60 n.1, 66 n.2, 77 n.1, 80 n.3, 85 n.3, 87 n.1, 88 n.4, 127 n.1, 128 n.2, 145 n.1, 147 n.2, 148 n.5, 149 n.6, 158 n.1; latin cicéronien: 31; expression cicéronienne: 60 n.1  
*Ad familiares*: 49 n.12  
*Brutus*: 59 n.2  
*Catilinaires*: 88 n.4  
*De legibus*: 127 n.1  
*De natura deorum*: 128 n.2  
*De officiis*: 56 n.4, 59 n.3, 66 n.2, 158 n.1  
*De oratore*: 77 n.1, 145 n.1  
*Pro Balbo*: 49 n.11  
*Pro Flacco*: 58 n.1  
*Pro Milone*: 80 n.3, 148 n.5  
*Tusculanes*: 56 n.5, 58 n.1, 59 n.1, 60 n.1, 85 n.3, 118 n.1, 147 n.2  
*Verrines*: 49 n.12; voir aussi *Ad Herennium*  
 Cicogna, E.A.: 52 n.3  
 Cilicie (*Cilicia*): 80 n.2, 81  
 Cimbres (*Cimbri*): 79 n.3

Cimone (it.) (*Cimon*): 128 n.4, 129  
 Cinga: 69 n.4  
 Cingani: voir Tarragonais et Tsiganes  
 Cinthe (*Cinthus*): 61  
 Cinthia: voir Cynthia  
 Circé (*Circe*): 145, 146 n.1  
 Cisalpine: voir Gaule  
 Clément IV, pape: 69 n.3  
 Clément V, pape: 69 n.3  
 Cléopâtre: 130 n.5, 151 n.2  
 Clerici, J.: 41  
 Colomb, Christophe: 22  
 Colonna, Crisostomo (*Chrysostome*):  
 9, 18, 19, 20, 21, 27, 33, 52 n.1, 53,  
 55, 99, 111, 127, 141, 147, 155  
 Colonna, Prospero: 19  
 Colucci, D.: 37  
 Commode, Caecionius: 122 n.2  
 Consalvo de Córdoba: 17, 18, 27, 48  
 n.9, 49 n.10, 52 n.2, 98 n.1, 100 n.3,  
 109 n.1, 110 n.2, 154 n.4  
 Constantin: voir *Donation de Constant*  
*tin*  
 Constantinople: 15, 68 n.3, 96 n.2  
*Conti di antichi cavalieri*: 81 n.1  
 Copertino: 46 n.2  
 Córdoba: voir Consalvo de -  
 Cordoue (*cordubensis*): 108 n.1, 139,  
 139 n.2  
 Corinthe: 67 n.8  
 Cornélius Nepos: 80 n.4  
*Cornelius Tacitus, Publius*: voir Tacite  
 Corominas, J.: 41, 61 n.3, 103 n.3, 105  
 n.2, 106 n.2, 111 n.1 (ch.49), 139  
 n.5  
 Corvaglia, C.: 39  
 Corvino, Massimo (*Corvinus*): 120  
 n.1, 121  
 Cosenza: 73 n.3  
 Crète: 96 n.2  
 Crétois (*Cretenses*): 59 n.1, 61  
 Croatie: 93 n.3  
 Croce, Benedetto: 10, 38, 39, 41, 48  
 n.7, 70 n.1, 84 n.4, 85 n.1, 97 n.4  
 (ch.36), 101 n.1, 105 n.1, 109  
 n.3, 4, 1, 111 n.1 (ch.49), 141 n.3  
*Il trattato "de educatione"...*: 38  
*La Spagna nella vita italiana...*: 41,  
 48 n.7, 70 n.1, 84 n.4, 85 n.1, 97 n.4,  
 101 n.1, 105 n.1, 109 n.3, 4, 1, 111  
 n.1 (ch.49), 141 n.3

Cupaiuolo, Giovanni: 54 n.7  
 Curtius, Quintus: voir Quinte-Curce  
 Cybèle (*Cybelia mater*): 145  
 Cybo, Giambattista: voir Innocent  
 VIII  
 Cynique (*Cynicus*): voir Diogène  
 Cynthia (*Cinthis*): 137, 137 n.1  
 Cyrus le Grand: 76 n.1; roi excellent:  
 77  
 Dacie: 67 n.8  
 Dalmatie (*Dalmatia*): 151  
 Daniel: 24 - voir Bible  
 Dante: 17, 24, 25, 42, 55 n.6, 69 n.3, 4,  
 77 n.3, 80 n.1, 100 n.3, 108 n.2, 131  
 n.1, 138 n.1, 139  
 Danube (*Hister*): 67 n.8, 99 n.2 (ch.38)  
 Daphnis: 134 n.3  
 Dardaniens (*Dardanidae*): 139  
 Darius: 62 n.5, 118 n.1  
 Dave (*Davus*): 105  
 David: 130 n.9, 131  
 De Donno, N.G.: 39  
 De Fabrizio, A.: 39  
 De Ferraris, Antonio, dit Galateo  
 (*Antonius Galateus*): *passim*  
*De bello hydruntino*: 15, 47 n.6, 155  
 n.1  
*De educatione*: 7, 9, 10, 20, 22, 23,  
 24, 25, 26, 27, 28, 33, 35, 38, 46 n.1,  
 50, 52, 52 n.2, 65 n.3, 74 n.2, 81 n.1,  
 119 n.2, 131 n.11, 148 n.3, 149 n.1,  
 152 n.2, 154 n.2, 155 n.1  
*De optimo et corrupto genere philo-*  
*sophandi*: 97 n.4 (ch.37)  
*De podagra*: 89 n.2, 96 n.3, 119  
 n.2, 1, 120 n.2, 122 n.1, 124 n.1, 129  
 n.5, 140 n.2, 141 n.2, 142 n.3  
*De situ lapygiae*: 27, 49 n.10, 67  
 n.7, 95 n.1, 97 n.4, 98 n.2, 155 n.1  
*De situ terrarum*: 117 n.1  
*Epistola illustri viro Belisario Aque-*  
*vivo (Vitusperatio litterarum)*: 42, 91  
 n.9, 112 n.3 (ch.50), 120 n.1, 126  
 n.6, 129 n.5, 1  
*Epistole*: 52 n.1, 2, 57 n.3, 4, 72 n.1,  
 74 n.3, 77 n.3, 81 n.9; 87 n.3, 93 n.1  
 (ch.34), 95 n.1, 99 n.2, 100 n.3, 102  
 n.1, 104 n.2, 111 n.2 (ch.50), 117  
 n.1, 126 n.6, 130 n.9, 158 n.1  
 (ch.93)

*Eremita*: 7, 18, 94 n.1 (ch.35), 105  
 n.3, 123 n.1  
*Esposizione del Pater Noster*: 27, 53  
 n.6, 56 n.6, 62 n.4, 66 n.2, 69 n.3, 4,  
 72 n.1, 2, 75 n.4, 77 n.1, 78 n.3, 88  
 n.2, 4 (ch.28), 94 n.1 (ch.35), 97 n.3,  
 101 n.1, 103 n.3, 104 n.2, 114 n.1,  
 115 n.2, 119 n.2, 3, 120 n.4, 130  
 n.11, 133 n.5, 138 n.1, 139 n.2, 142  
 n.3, 4, 143 n.6, 146 n.2, 152 n.2, 155  
 n.1, 157 n.2  
*Opere*: 53 n.6, 56 n.6, 62 n.4, 66  
 n.2, 67 n.7, 69 n.3, 4, 72 n.1, 2, 74  
 n.3, 75 n.4, 77 n.1, 78 n.3, 88 n.2, 4  
 (ch.28), n.2 (ch.29), 93 n.1, 95 n.1,  
 96 n.3, 97 n.3, 98 n.2, 101 n.1, 103  
 n.3, 104 n.2, 114 n.1, 115 n.2, 119  
 n.2, 3, 120 n.4, 122 n.1, 124 n.1,  
 129 n.5, 130 n.11, 133 n.5, 138 n.1,  
 139 n.2, 140 n.2, 141 n.2, 142 n.3, 4,  
 143 n.6, 146 n.2, 152 n.2, 155 n.1,  
 157 n.2  
*Vitusperatio litterarum*: voir *Epistola*  
*illustri viro...*  
 Defilippis, D.: 41, 98 n.2, 155 n.1  
 De Frede, C.: 95 n.1  
 Degli Agostini: 52 n.3  
 Della Rovere, Francesco: voir Sixte IV  
 Della Rovere, Giuliano: voir Jules II  
*De liberis educandis*, attribué à Plutar-  
 que: 21  
 De Lisio, P.A.: 37  
 Delphes: 57 n.1, 3, 150 n.1, 159 n.2  
 De Monacis, Lorenzo: 96 n.3  
 Denys Caton: voir *Dicta Catonis*  
 Deroux, Carl: 7  
 Desprez, Josquin: 136 n.2  
 Deus: voir Dieu  
 Diane (*Diana*): 61, 124 n.2, 134 n.2  
*Dicta Catonis*: 139 n.3  
 Didon (*Dido*): 145, 146 n.1  
 Dieu: 57, 74 n.3, 75 (Seigneur), 77  
 n.3, 79, 109, 115, 115 n.3, 143, 143  
 n.6, 147 n.2  
 Diogène: 87 (le Cynique), 87 n.3  
 Diogène Laërce: 87 n.3  
 Diogenianos d'Héraclée du Pont: 87  
 n.3  
*Docampus, Nonius*: voir Nuñez de  
 Ocampo

Domenichi, Ludovico: 42  
*Dominus*: voir Dieu; - *noster*: Christ  
*Donation de Constantin*: 16, 23, 68  
 n.3, 73 n.1  
 dorien (*dorius*): 135 n.2, 137  
 Dubrovnik: 150 n.2  
 Durazzo: 68 n.1  
 Éaque: 60 n.1  
 Èbre: 99 n.2 (ch.38)  
 Égée (mor): 96 n.2  
 Égypte (*Aegyptus*): 81, 81 n.1, 82 n.3,  
 151 n.2, 152 n.1 (ch.87)  
 Égyptiens (*Aegyptii*): 81, 82 n.3, 83,  
 109; débauches égyptiennes: 131  
 Eleazan, Antonio de: 130 n.9  
 Endymion: 146 n.1 (ch.80), 147  
 Énée (*Aeneas*): 94 n.1, 129, 145  
 (héros), 146 n.1 (ch.80); descen-  
 dants d' - (*Aeneades*): 69  
*Enetes*: 94 n.1  
 Ennius: 80 n.1  
 éolien (*aeolus*): 137  
 Épictète: 119 n.4  
 Épire: 155 n.1  
*Épitaphe de Claudia*: 82 n.1 (ch.24)  
 Equicola, Mario: 41, 101 n.2, 143 n.1  
 Érasme: 41, 56 n.5, 85 n.3, 94 n.1  
 (ch.35), 111 n.1 (ch.50), 114 n.1  
 (ch.53), 116 n.3, 123 n.1, 131 n.2,  
 132 n.2, 159 n.2  
*Adages*: 56 n.5, 85 n.3, 111 n.1  
 (ch.50)  
*Éloge de la folie*: 41, 94 n.1 (ch.35),  
 114 n.1, 116 n.3, 123 n.1, 131 n.2,  
 132 n.2, 159 n.2  
*Opera*: 41, 56 n.5, 85 n.3, 111 n.1  
 (ch.50)  
*Eridanus*: voir Pi  
 Ernout, Alfred: 82 n.1 (ch.24)  
 Espagne (*Hispania*): 9, 18, 19, 27, 46,  
 48 n.9, 52 n.1, 2, 3, 67, 72 n.1, 73, 79  
 n.3, 89 n.2, 97 n.4 (ch.36), 2, 98 n.2,  
 100 n.3, 102 n.1, 103, 105, 108 n.2,  
 109, 111, 113, 117, 123, 131 n.1,  
 135, 152, 153, 157  
 Espagnol (*Hispanus*): 9, 17, 20, 21,  
 22, 24, 25, 32, 49, 49 n.10, 53, 55,  
 63, 63 n.3, 66 n.3 (barbares), 67, 69,  
 71, 78 n.4, 77, 79, 81 n.9, 89, 97, 98

n.1, 99, 99 n.2, 101, 101 n.2, 103, 105, 107 n.2, 108 n.1, 109, 110, 113, 117, 121, 127, 134 n.1, 134, 137 n.4, 147, 147 n.2, 153, 153 n.2, 156 n.1, 157; Calixte, pape: 71  
 espagnol (*hispanicus*, *hispanice*): 9 (homme), 16 (présence militaire), 17 (domination), 20 (pouvoir central), 22 (coutumes), 24 (poètes), 25 (société, dynasties, cour), 26 (coutumes, jeune homme), 27 (rois, occupants), 28 (domination), 31 (termes), 66 n.5 (empereurs romains), 69 (papes), 70 n.1 (pape), 87 (mœurs), 99 (cause), 101 n.1 (langue), 103 n.3 (*id.*), 105 (*id.*), 105 n.2 (*id.*), 107 (vocabulaire, noblesse), 108 n.1 (langue), 109 n.4 (*id.*), 110 n.1 (mot), 111 (disciplines), 113 (futilités), 117 (manière, côtes, littoral), 125 (hidalgos), 136 n.2 (mode [musique]), 137 (*id.*), 140 n.3 (cour, langue), 141 (manière), 153 (terre), 154 n.4 (cour, armée)  
 étrusques: rois: 66 n.5; lettres: 79, 80 n.1  
 Eubée: 96 n.2  
 Euripide: 58 n.1, 146 n.1  
 Europe (*Europa*): 13, 15, 23, 28, 29, 93, 83 n.2, 131 n.1  
 européen: 19 (politique)  
 Eurotas: 60 n.6, 61  
 Eusèbe (de Césarée): 88 n.1, 89  
 Fabrice, Caius: 101 n.2  
 Fabricii (famille): 101 n.2  
 Fabritius: 101  
 Facio, Bartolomeo: 15, 109 n.3  
 Fanfani, Pietro: 38  
 Federicus: voir Frédéric d'Aragon  
 Ferdinand I<sup>er</sup> dit le Juste [v.1380-1416], roi d'Aragon et de Sicile [1412-1416]: 107 n.1  
 Ferdinand I<sup>er</sup> d'Aragon [1458-1494], roi de Naples (*Ferdinandus*) [1479-1494]: 46 n.2, 47, 47 n.3, 48 n.7, 71  
 Ferdinand II [1467-1496], roi d'Apulie (*Ferdinandus*), dit Ferrandino: 16, 21, 48 n.7, 71  
 Ferdinand II d'Aragon [1452-1516] (dit le roi Catholique) (*Ferdinan-*

*us*): 10, 25, 27, 48 n.7, 68 n.1, 100 n.3, 109 n.1, 131, 154 n.2  
 Ferdinand d'Aragon, duc de Calabre, dit Ferrante: 9, 15, 18, 27, 33, 46, 48 n.9, 51, 52 n.1, 53, 70 n.1, 71 n.1, 72 n.5, 102 n.1, 154 n.2; 158 n.1 (ch.93); pupille de Crisostomo Colonna: 19; ton élève: 77, 117; adolescent, jeune homme remarquable: 77, 111, 117, 138, 151  
 Ferrare: 13  
 Festus: 57 n.5  
 Ficini, Marsile: 53 n.6  
 Firmicus Maternus: 101, 101 n.2  
 flamands (musiciens): 136 n.2  
 Flamanio de Valence: 141 n.3  
 Flaminus (cirque): 94 n.1 (ch.35)  
 Florentins: 94 n.1 (ch.34), 96 n.3; politique florentine: 22  
 Fornoue (Fornovo): 16  
 Fossanova: 69 n.4  
 Français (*Franci*, *Galli*): 9, 17, 20, 21, 22, 24, 32, 48 n.8, 49, 49 n.10, 55, 69, 71, 71 n.1, 75, 77, 79, 81 n.9, 97, 98 n.1, 99, 99 n.2 (ch.39), 100 n.2, 101, 103, 121, 127, 134, 134 n.1, 137 n.4, 143, 147, 147 n.2, 149, 149 n.2, 156 n.1, 157  
 français (*gallicus*, *gallice*): 23 (puissance), 66 n.3 (barbares), 69 (papes), 69 n.3 (nationalité des papes), 93 n.3 (flotte), 99 n.2 (fleuves), 103 n.3 (langue), 107 (noblesse), 110 n.1 (mot), 111 (lettres), 113 (parler), 120 n.1 (parti), 136 n.2 (musiciens), 137 (mode [musique]), 137 n.4 (musique), 143 (légèreté, mode [vestimentaire]), 143 n.1 (mœurs)  
 France: 9, 18, 22, 56 n.3, 64 n.1, 72 n.1, 89 n.2, 93 n.1, 97 n.2, 99 n.2 (ch.38), 100 n.1, 135 n.5, 135, 143 n.1  
 Franci: 24, 32, 55 n.7 - voir Français et Francs  
 François d'Assise (saint): 94 n.2 (ch.35) (Poverello)  
 Francs (*Franci*): 24, 32, 55, 99, 99 n.2 (ch.38), 113 n.2, 151  
 Frédéric d'Aragon (*Federicus*): 9, 18, 49 n.10, 51, 52 n.2, 57 n.3, 73  
 Fregoso: 93 n.1

*Gades*: voir Cadix  
 Gaeta, F.: 41, 42, 95 n.1  
 Gaffurio, Franchino: 136 n.2  
 Galaesus: voir Gallese  
 Galateo: voir De Ferraris, Antonio, dit Galateo  
 Galatina: 33, 34  
 Galatone: 13, 46 n.2  
 Gallese (*Galaesus*, *Galesus*): 98 n.2  
 Galien (*Galenus*): 13, 56 n.5, 57, 105 n.4, 105, 119, 119 n.1, 134 n.5, 135, 140 n.2  
 Galli: 24, 31, 32, 55 n.7, 79 n.3, 156 n.1 - voir Français, France, Gaulois  
 Gallia: voir France  
 Gallia Narbonensis: voir Gaule Narbonnaise  
 gallicus, gallice: voir français  
 Gallipoli (*Callipoli*): 49, 49 n.10  
 Gange: 152 n.1  
 Gareth, Benedetto (dit Cariteo, il Chariteo): 41, 102 n.1  
 Garin, E.: 39, 41, 42  
 Garonne (*Garumna*): 99  
 Garzilli, P.: 42  
 Gasnavides: 81 n.1  
 Gauberte (*Gaubertus*): voir Vagad, Fabricio Gauberte de  
 Gaule (*Gallia*): 23, 64-65 n.2, 99, 99 n.2 (ch.38); Cisalpine: 67 n.8; Narbonnaise (*Narbonensis*): 65, 65 n.2, 121; Transalpine: 67 n.8  
 Gaulois (*Galli*): 31, 32, 63, 65, 66 n.5, 67, 67, 79, 88 n.3, 89, 99, 99 n.2, 109 - invasion gauloise: 66 n.1  
 Gellius, Aulus: voir Aulu-Gelle  
 Gènes: 22, 23, 93 n.1, 97 n.4 (ch.36)  
 Génois (*Genueses*): 93 - voir Innocent VIII  
 Gépides (*Gepidae*): 79, 79 n.3  
 Germains (*Germani*): 72, 79 n.3, 99 n.2 (ch.38)  
 Germanie (*Germania*): 79 n.3, 101, 102 n.1  
 Gervasio, Agostino: 34  
 Gil de Zamora: 139 n.2  
 Gilles de Viterbe (*Aegidius*): 53, 53 n.6  
 Giovio, Paolo: 42, 100 n.3, 109 n.1  
*Dialogo dell'impresa militari*...: 42, 100 n.3

*Le vite del Gran Capitano*...: 42, 100 n.3, 109 n.1  
 Glaucon: 121 n.4  
 Gordien: 79 n.3  
 Goth (*Gothus*): 19, 24, 27, 55, 55 n.7, 65 n.2, 66, 66 n.3, 67, 67 n.8, 68, 71, 73, 73 n.3, 74, 78 n.3, 79, 81, 87, 99, 99, 99 n.2 (ch.38), 102 n.1, 103, 103 n.3, 105, 106 n.1 (ch.46), 107, 109, 113, 113 n.2, 117, 121, 141, 151, 153, 157 - voir aussi Espagnol  
 Gothie (*Gothia*): 103, 153  
 gothique (*gothicus*): 25 (influence, origine), 67 (origine), 107 n.7 (caractères, écriture), 109 (caractères)  
 Graecia: voir Grèce  
 Graecia (*Magna*): 67 n.8  
 Graecitalus: voir gréco-italien  
 Graecula ancilla: 105 n.1  
 Graecus: voir Grec, grec  
 Grande, Salvatore: 34, 38, 41  
 Gratius: 135 n.5  
 Grec (*Graecus*): 58, 57 n.4, 58 n.1, 58 n.8, 67, 67 n.8, 72 n.4, 73 n.2, 81, 83, 89 n.7, 93, 109, 125 n.1, 149, 151  
 grec (*graecus*, *graece*): 13 (héritage), 14 (textes, héritage), 15 (langue, texte, manuscrits), 16 (œuvres), 21 (texte), 23 (*id.*), 31 (citations), 47 (lettres), 51 (auteurs), 56 n.5 (médecin), 57 (formation), 58 n.1 (*fides graeca*), 59 n.1 (*fede greca*, *it.*), n.3 (citation homérique), 60 n.5 (texte), 63 (villes), 68 n.3 (texte), 70 n.1 (*id.*), 73 n.1 (*id.*), 79 (littérature, lettres), 80 n.1 (lettres, langue), 81 n.1 (dynastie), 82 n.4 (modèle), 82 n.1 (épouse), 84 n.4 (tradition), 91 (lettres), 91 n.1 (langue), 97 (lettres), 103 n.1 (comédie), 108 n.8 (alphabet), 111 (lettres, disciplines), 121 (langue), 125 n.1 (citation), 135 n.2 (mode [musique]), 136 n.2 (genre), 165 (villes)  
 Grèce (*Graecia*): 60 n.1, 67 n.8, 81 n.6, 92 n.3, 93, 136  
 graecitalus: voir gréco-italien  
 Greco (El): 96 n.2  
 gréco-italien (*graecitalus*): 57  
 Griggio, C.: 37, 42, 47 n.6

Guadalquivir (*Baetis*): 89, 89 n.2, 99  
 Gualdo Rosa, L.: 42  
 Guarino (da Verona): 87 n.3, 149 n.6  
 Guerrieri, G.: 95 n.1  
 Guicciardini, Francesco (dit Guichardin): 27  
 Guittone d'Arezzo: 85 n.3

*Hadriaticum (mare)*: 94 n.1  
 Hadrien: 72 n.5, 122 n.2  
*Halieutiques* (attribuées à Ovide): 135 n.5  
 Hannibal: 73, 73 n.3, 77, 77 n.1, 133, 129, 129 n.2, 131, 143 n.7, 147 n.3  
 Harmodios: 148 n.6  
 Hasdrubal: 100 n.4  
 Henri VI, roi d'Angleterre: 149 n.4  
 Héraclite: 131 n.1  
 Hercule (*Hercules*): 129  
 Hermus: 152 n.1  
 Hernandez, Alonso: 104 n.1  
 Hérode: 63 n.4  
 Hérodote: 82 n.3, 108 n.8, 131 n.1, 152 n.1

*Hieronymus*: voir Jérôme (saint)  
*Hionii (fluctus)*: 102 n.2  
 Hippocrate (*Hippocrates*): 13, 56 n.3, 119, 120 n.2, 140 n.2  
 Hippolyte: 146 n.1; homme mal coiffé: 147  
*Hispania*: voir Espagne  
*hispanicus, hispanice*: voir espagnol  
*Hispanus*: 24, 32, 55 n.7, 67 n.8, 139 n.2 - voir Espagnol

*Hister*: voir Danube  
 Homère (*Homerus*): 57 n.3, 92 n.1; 93, 124 n.1, 125, 125 n.1, 138 n.4; voir aussi Mena  
*Iliade*: 56 n.1, 60 n.1, 92 n.1, 124 n.1, 125 n.1, 138 n.4  
*Odyssée*: 57 n.3, 146 n.1

Hongrie: 68 n.1  
 hongrois (*Hungari*): 69  
 Horace (*Horatius Flaccus, Quintus*): 53 n.4, 58 n.1, 80 n.6, 82 n.3, 90 n.1, 103 n.1, 117 n.1 (ch.56), 118 n.1, 120-1 n.2 (ch.60), 124 n.2, 127 n.2 (tradition horatienne), 151 n.2  
*Art poétique*: 53 n.4  
*Epîtres*: 58 n.1, 80 n.6, 90 n.1, 103 n.1, 124 n.2

*Odes*: 82 n.3, 103 n.1, 151 n.2  
*Satires*: 58 n.1, 117 n.1 (ch.56), 118 n.1, 120-1 n.2 (ch.60)  
*Hungari*: voir hongrois  
 Huns (*Hunni*): 79, 79 n.3  
*Hydruntum*: voir Otrante  
 Hydrus: 98 n.2, 99  
*Hymne homérique à Aphrodite*: 146 n.1  
 hypodorien: 135 n.2  
 hypolydien: 135 n.2  
 hypomixolydien: 135 n.2  
 hypophrygien: 135 n.2

Iapygie (*Iapygia*): 98 n.2, 99, 155  
 Ibères (*Iberi*): 99, 99 n.2 (ch.38), 133 n.1, 135  
 Iberia (it.): 102 n.1  
 ibérique: 24 (péninsule, 25 (auteurs, culture), 101 n.2 (orgueil), 102 n.1 (légendes), 108 n.1 (lyrique), 137 n.4 (modes) - peuples nord-ibériques: 154 n.4

IJsewijn, Jozef: 7, 31 n.1  
 Iergètes: 24, 100 n.4  
*Ilias Latina*: 138 n.2  
 Ilion (*Ilium*): 131 - voir Troie  
 illyrien (*illyricus*): 47 (lettres)  
 Inde: 59 n.2  
 Indibilis: 25, 101, 101 n.4  
 Innocent VIII, pape (Cybo, Giambattista) (*Innocentius Genuensis*): 72 n.5, 71, 93 n.3

Isabelle d'Aragon, duchesse de Bari: 27, 52 n.1  
 Isabelle, reine de Castille (*Isabella*): 68 n.1, 107 n.1, 131, 154 n.2  
 Ischia: 49 n.10  
 Isernia: 120 n.1  
 Isocrate: 16, 21

Italia (it.): 120 n.1, 138, 138 n.1  
 Italie (*Italia*): 9, 13, 14, 16, 19, 20, 23, 25, 33, 55, 68 n.1, 68 n.4, 69, 71, 71 n.1, 73, 73 n.3, 74 n.2, 75, 87, 95, 97, 97 n.2, 98 n.2, 99 n.2, 101 n.2, 102 n.2, 103, 105, 107 n.2, 109, 123, 131, 131 n.10, 131 n.1, 135, 135 n.5, 136 n.2, 151, 155, 155 n.1

Italien (*italus*): 21, 32, 38, 73 n.2, 85, 87, 91, 91 n.2, 92 n.3, 99, 105, 109, 113, 127, 137 n.4, 143, 151, 153 n.2

italien (*italicus*): 9 (homme), 10 (civilisation), 19 (crise militaire, armées, capitaines, humanisme), 20 (principautés), 22 (États), 23 (pape, États), 25 (civilisation), 26 (langue), 55 (sérieux), 73 (sang), 87 (mères et jeunes filles), 92 n.1, péninsule), 95 (liberté), 101 n.1 (langue), 103 (mœurs), 108 n.2 (culture), 110 n.1 (mot), 111 (lettres, érudition, mentalité, mœurs, disciplines), 113 (langue), 113 n.2 (*gravitas*), 135 (sérieux), 138 n.1 (littérature), 153 (vêtements)

italo-grec (*Italograecus*): 57

*Judei*: voir Juifs

Jurilli, Antonio: 35

*Iustinus*: voir Justin

Janissaires: 81 n.2  
 Jean-Baptiste (saint): 153 n.3  
 Jean d'Anjou: 71 n.1  
 Jeanne III: 48 n.7  
 Jeanne IV: 48 n.7  
 Jérôme (saint): 21, 85, 85 n.3, 88 n.2, 128 n.5;

*De officio liberorum erga parentes*: 21

*Epist. ad Eustochium*: 88 n.2

*Epist. ad Rusticum*: 85 n.3

Jérusalem: 120 n.1

Jodogne, Pierre: 7, 9, 11

Juba de Mauritanie: 63 n.4

Juifs (*Judei*): 131

Jules II, pape: 16, 23, 68 n.3, 69 n.1, 2, 73 n.1, 94 n.2

Julius Capitolinus: 67 n.7

Jupiter: 71

Justin: 92 n.2, 93

Jutland: 79 n.3

Juvénal (*D. Junius Juvenalis*): 31 n.2, 89 n.2, 90 n.2, 103 n.1, 146 n.1

Kalefati, Alessandro Maria: 34

Kristeller, P.O.: 42

Kuehn, K.G.: 56 n.5, 105 n.4, 119 n.1, 134 n.5, 140 n.2

Lacédémoniens (*Lacedaemonii*): 59, 59 n.1, 61

Lampugnano, Giovanni Andrea (*Lampugnatus*): 148-149 n.6, 149

Laporta, A.: 47 n.6

Latin (*Latinus*): 32, 57 n.4, 67, 73, 93, 149

latin (*latine, latinus*): 13 (humanisme), 15 (Occident, style), 21 (traduction), 31 n.2 (langue), 51 (auteurs), 53 n.4 (sources), 56 n.3 (traduction), 58 n.1 (littérature), 79 (*id.*), 80 n.1 (lettres, langue), 81 (lettres), 84 n.4 (littérature), 85 n.3 (proverbe), 86 n.5 (latin tardif), 91 (lettres), 97 (lettres), 103 (langue), 103 n.3 (*id.*), n.1 (comédie), 105 n.2 (mot), 106 (vocal), 108 n.8 (alphabet), n.1 (langue), 109 (*id.*), 111 (lettres, disciplines), 113 (langue), 115 n.5 (poète), 125 n.1 (traduction), 139 n.5 (mot), 149 n.1 (langue)

latinité (*latinitas*): 103 n.3, 113

*Latium*: 58 n.1

Laurent le Magnifique (Lorenzo de' Medici, dit -): 94 n.1 (ch.34)

Laurente (*Laurentius*): 137

Lecce: 7, 33, 34, 38, 47 n.6, 67 (*Lupii*), 94 n.1 (ch.34)

Léon X: 48 n.8

Léonidas: 59 n.1

Leostello, Giovanni Pietro: 15

Leuven: voir Louvain

Lezzi, Giambattista: 34

Liban: 89 n.2

*Liber*: voir Bacchus

*Livius, Titus*: voir Tite-Live

Loire (*Liger*): 99

Loredan, Alvise: 95 n.1

Louis I<sup>er</sup>, roi de Hongrie: 68 n.1

Louis XI, roi de France: 75 n.4

Louis XII, roi de France: 18

Louvain: 7, 31 n.1

Lucain (*M. Annaeus Lucanus*): 79 n.3, 108 n.8

Lucanie: 48 n.7

Lucaniens (*Lucani*): 48 n.7, 49

Lucena, Juan de: 24, 25, 108 n.2, 3, 111

Lucien: 17

Lucrèce (*T. Lucretius Carus*): 58 n.1

Ludovic le More (Lodovico Sforza, dit le More) (*Ludovicus*): 74 n.2, 75

- Luna, Fabrizio: 42, 137 n.4  
 Lune (*Luna*): 127, 146 n.1, 147  
 Lupii: 67 - voir *Iecce*  
 Lusitanie (*Lusitania*): 98 n.2, 99  
 Lycurgue (*Lycurgus*): 60 n.7, 65, 150 n.1  
 lydien (*Lydius*): 135  
 Lydiens: 131 n.1  
 Lyon: 69 n.4
- Macédoine (*Macedonia*): 45, 76 n.2  
 Macédoniens (*Macedones*): 47, 59 n.1, 61, 63, 81  
 Machiavel: 10, 19, 92 n.1, 96 n.3, 138 n.1  
*Arte della guerra*: 19  
*Discours sur la première Décade de Tite-Live*: 10  
*Prince*: 10, 92 n.1, 138 n.1  
 Machomet: voir Mahomet  
 Macrobe (*Macrobius*): 77 n.1, 139, 139 n.6  
 Magna Graecia: voir *Graecia*  
 Magno, Pietro: 7  
 Maharbal: 143 n.7  
 Mahomet (*Machomet*): 83  
 Mahomet II, sultan: 93 n.3  
 Maio, Giuniano (ou Iuniano): 21, 42, 71 n.1, 77 n.3, 111 n.2 (ch.49), 115 n.2, 135 n.5, 158 n.2  
*De maiestate*: 21, 42, 135 n.5, 158 n.2  
*Inventione della caccia*: 135 n.5  
 Mamelouks: 81 n.1, 93 n.3  
 Mancinelli, N.: 42, 110 n.2  
 Manuce, Alde: 97 n.1  
 Marc-Aurèle (*Marcus Aurelius Antoninus*): 67 n.7, 73 (Antonin)  
 Marchese, Cassandra: 48 n.8  
 Marineo Siculo, Lucio: 140 n.3  
 Marius: 79 n.3  
 Marotta, Gerardo: 7  
 Mars: 65, 146 n.1, 147  
 Marseille (*Massilia, Massilienses*): 80 n.3, 81, 97  
 Marses (*Marsi*): 48 n.7, 49  
 Martelli, Ugo: 94 n.1 (ch.34)  
 Martial (*M. Valerius Martialis*): 54 n.5, 101 n.1  
 Martyr, Pierre (*Petrus Martyrius Anglerius*, Pietro Martire d'An-
- ghiera): 42, 61 n.3, 92 n.3, 107 n.1, 110 n.1  
 Masaniello: 33  
 Massilia, Massilienses: voir Marseille  
 Massinissa: 63 n.4, 85  
 Maternus: voir Firmicius Maternus  
 Maures (*Mauri*): 48 n.9, 78 n.4, 79, 103, 141, 147, 147 n.2,3  
 mauresques, habits: 140 n.3  
 Mauritanie: voir Juba de Mauritanie  
 Mauro, A.: 43  
 Mauro (San): 93 n.3  
 Maximin I<sup>er</sup>: 66 n.5  
 Médicis: 94 n.1 (ch.34) - voir Laurent le Magnifique  
 Mena, Juan de: 24, 25, 108, 108 n.1, 111, 138 n.2, 139 (Homère espagnol), 139 n.5  
 Ménandre (*Menander*): 105  
 Mendoza, Diego (*Mendotius, Decus*): 100 n.3, 101  
 Mendoza, Iñigo López de: 100 n.3, 138 n.2  
 Menendez Pidal, R.: 42, 102 n.1, 130 n.11  
 Mezzogiorno: 16, 17, 22  
 Miele, L.: 39  
 Milan: 22, 93 n.1  
 Miller, C.: 41  
 Milon: 80 n.3  
 Minerve (*Minerva*): 118, 124 n.2, 134 n.2  
 Minos: 60  
 Mithridate: 67 n.8  
 mixolydien: 135 n.2  
 Moïse (*mosaicus, Moses*): 131, 143 n.2, 151  
 Montano, Cola: 148 n.6  
 Monti Sabia, L.: 42  
 Moravie: 79 n.3  
 Morel-Fatio, A.: 38  
 Moro, D.: 37, 39, 42, 47 n.3, 65 n.2, 65 n.3, 81 n.9, 95 n.1, 119 n.2, 120 n.1, 130 n.9, 155 n.1  
*mosaicus, Moses*: voir Moïse
- Nabuchodonosor: 54 n.6; roi de Babylone: 55  
 Naples: 7, 9, 13, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 22, 24, 25, 26, 27, 32, 33, 34, 47 n.3, 49 n.10, 52 n.1,2, 63 n.3, 67 n.8, 68

- n.1, 69 n.3,4, 71 n.1, 72 n.1, 78 n.4, 102 n.1, 103 n.2, 109 n.1, 135 n.5, 136 n.2, 137 n.4, 140 n.3, 154 n.4,2, 156 n.1  
 napolitain: 10 (humanisme), 14 (cercles humanistes), 15 (humanistes), 18 (culture), 33 (érudit, manuscrits), 34 (manuscrits), humanisme (53 n.6), 110 n.1 (humaniste), 120 n.1 (*id.*), 140 n.3 (mot)  
 Narbonne: voir Gaule  
 Nardò: 13  
 Naxos: 96 n.2  
 Nègrepont: 96 n.2  
 Némésien: 135 n.5  
 Nerva: 66 n.5  
 Nicolas V: 70 n.3  
 Nonius Docampus: voir Ocampo, Nuñez de  
 normande (origine): 13  
*Notamento storico di Lecce belligerante*: 47 n.6  
 Notar Giacomo: 42, 109 n.1, 154 n.4  
 Novellino: 81 n.1  
 Nuñez de Ocampo: voir Ocampo, Nuñez de
- Obrecht, Jacob: 136 n.2  
 Ocampo, Nuñez de: 27, 109 n.1; célèbre prince: 113  
 Occident: 15  
 Océan: 22  
 Ockeghem, Joannes: 136 n.2  
 Ofanto: voir Aufide  
 Olympias: 120 n.3  
 Ombrie: 67 n.6  
 Onésandre: 52 n.1  
 Oppien: 135 n.5  
 Oréades: 61  
 Oria: 34  
 Orient: 13, 99 n.2 (ch.38), 131 n.1  
 Oronte (*Orontes*): 88 n.2, 89  
 Orose: 19  
 osque (langue): 80 n.1  
 Otrante (*Hydruntum*): 13, 14, 15, 46, 47 n.6, 68 n.3, 98 n.2, 155, 155 n.1  
 ottoman: 81 n.1 (Turcs), 93 n.3 (sultan)  
 Ovide (*P. Ovidius Naso*): 604 n.1, 82 n.4, 85 n.4, 86 n.6, 88 n.3, 99 n.2 (ch.38), 115 n.5, 126 n.2, 128 n.2, 129, 131 n.1, 135 n.5, 144 n.1, 145, 145 n.2,3,4,5, 146 n.1,2, 152 n.1,2, 155 n.5  
*Halieutiques* (attribuées à -): 135 n.5
- Padus*: voir Pi  
 Pamphile (*Pamphilus*): 105  
 Pamphylic: 80 n.2  
 Panigada, C.: 42  
 Pannoniens (*Pannonii*): 67, 67 n.8  
 Panormita, Antonio Beccadelli, detto il: 15  
 Paris: 129, 135 n.2  
 Pascual, J.A.: 41, 61 n.3, 103 n.3, 105 n.2, 106 n.2, 111 n.1 (ch.49), 139 n.5  
 Pasqualigo, Pietro: 52 n.3  
 Pastor, L.: 42, 70 n.1,3, 71 n.1,2,3, 72 n.5,1, 73 n.1  
 Paul (saint) (*Paulus*): 54 n.3, 55, 71, 152 n.1, 154 n.1  
 1 Co.: 54 n.3  
 2 Co.: 154 n.1  
 Gal: 147 n.2  
 Rom: 74 n.3, 85 n.3, 133 n.2, 147 n.2  
 2 Thess: 74 n.3  
 1 Tim: 152 n.1  
 Paul II (*Paulus Venetus*): 71, 71 n.2  
 Paulin de Pella: 102 n.1  
*Paulus*: voir Paul (saint), Paul II  
*Paulus Venetus*: voir Paul II  
*Peligni*: 48, 48 n.7  
 Péloponnèse: 59 n.1  
 Penco, M.G.: 42  
 Pénélope: 82 n.1  
 Percopo, E.: 41  
 Pergame (*Pergama*): 130 n.6, 131 - voir Troie  
 Perse (pays): 130 n.4  
 Perses (*Persae*): 59 n.1, 62 n.1, 63, 76 n.2, 77, 129, 121, 151  
 perse: 61 (troupes), 77 (nobles), 131 (amours d'Alexandre)  
 Persico, T.: 39  
 Pétrarque (*Petrarcha*): 10, 19, 25, 42, 57 n.3, 58 n.1, 80 n.1, 94 n.1 (ch.35), 100 n.3, 107 n.7, 138 n.1, 139, 139 n.2  
 Pétrone: 56 n.5

Petrus Martyr: voir Martyr  
 Phèdre (*Phaëdra*): 145, 146 n.1  
 phénicien (alphabet) (*phoenicii characteres*): 108 n.8  
 Philippe l'Arabe: 67 n.5  
 Philippe (de Macédoine) (*Philippus*): 93, 117  
 Phocéens: 80 n.3  
*Phoenicii*: voir phénicien  
 phrygien (*Phrygius*): 135 (mode), 135 n.2 (*id.*), 137 (rythme)  
 Phrygiens (*Phryges*): 89, 89 n.7  
 Piccolomini, Enea Silvio: voir Pie II  
 Picéniens (*Piceni*): 67, 67 n.6  
 Picenum: 67 n.6  
 Pie II, pape (*Pius Senensis*) (Enea Silvio Piccolomini): 71, 71 n.1  
 Pie III, pape: 71 n.3, 83 n.1  
 Pierre (saint) (*Petrus*): 71  
 Pisistratides: 149 n.6  
*Pius Senensis*: voir Pie II  
 Plaisance (*Placentia*): 157  
 Platon (*Plato*): 56 n.5, 57, 57 n.1, 3, 72 n.4, 73 n.2, 76 n.2, 77, 92 n.3, 95 n.1, 97, 104 n.1, 112 n.3, 4, 113, 115 n.2, 121, 121 n.4, 124 n.1, 127 n.3, 131 n.1, 134 n.2, 136 n.1, 137, 137 n.3, 4, 149, 149 n.1, 150 n.1, 151, 151 n.1, 157 n.2, 159 n.2  
*Alcibiade*: 76 n.2  
*Apologie*: 57 n.1  
*Lois*: 92 n.3, 95 n.1, 97 n.3, 112 n.3, 124 n.1, 136 n.1, 3, 137 n.4, 150 n.1, 151 n.1  
*Protagoras*: 57 n.3, 159 n.2  
*République*: 72 n.4, 73 n.2, 92 n.3, 97 n.3, 115 n.2, 121 n.4, 127 n.3, 136 n.1, 3, 137 n.4, 149 n.1  
 platonicienne, république: 97 n.3  
 Plaute: 31 n.2, 84 n.4, 91 n.2, 103 n.1, 121 n.3, 142 n.3  
*Curculio*: 84 n.4, 103 n.1  
*Miles gloriosus*: 91 n.2  
*Mostellaria*: 121 n.3  
*Trinummus*: 142 n.3  
 Pline l'Ancien: 79 n.3, 99 n.2 (ch.38), 107 n.8, 152 n.1, 158 n.1  
 Pline le Jeune: 121 n.3, 124 n.2, 152 n.1  
 Plutarque: 21, 60 n.7, 61 n.2, 84 n.4, 87 n.3, 116 n.1, 117 n.2, 120 n.3,

124 n.1, 125 n.2, 130 n.4, 5, 145 n.1, 148 n.4, 149 n.1  
*De liberis educandis* (attr. à -): 21, 87 n.3  
*Moralia*: 84 n.4  
*Vie d'Alexandre*: 61 n.2, 116 n.1, 117 n.2, 120 n.3, 124 n.1, 125 n.2, 130 n.4  
*Vie de Caton*: 145 n.1  
*Vie de César*: 130 n.5, 148 n.4  
*Vie de Lycurgue*: 60 n.7  
 Pô (*Padus*): 98 n.2, 99  
*Poenus*: voir Vagad  
*Poeti latini del Quattrocento*: 42, 62 n.4  
 Poggio: 149 n.6  
 Politien, Ange: 16  
 Pologne: 52 n.1  
 Pompée: 67 n.8, 80 n.3  
 Pompilio, Paolo: 80 n.1, 103 n.3  
 Pontano, Giovanni Gioviano: 14, 15, 16, 17, 18, 21, 22, 28, 42, 43, 46, 46 n.1, 47 n.5, 53 n.6, 57 n.3, 59 n.1 (ch.5), 62 n.4, 63 n.3, 70 n.1, 71 n.3, 1, 72 n.5, 2, 74 n.2, 75 n.5, 6, 77 n.3, 78 n.4, 83 n.2, 84 n.4, 5, 89 n.4, 92 n.1, 93 n.1, 95 n.1, 97 n.4 (ch.36), 98 n.1, 99 n.2 (ch.38), 101 n.2, 1, 106 n.1 (ch.45), 107 n.4, 109 n.4, 110 n.2, 111, 112 n.3, 114 n.1 (ch.54), 115 n.2, 4, 116 n.2, 122 n.1, 123 n.1, 127 n.3, 129 n.5, 132 n.3, 141 n.2, 142 n.4, 143 n.1, 3, 144 n.1, 146 n.1, 149 n.6, 154 n.4, 157 n.3  
*Antonius*: 22, 78 n.4, 84 n.4, 97 n.4 (ch.36), 143 n.3  
*Charon*: 75 n.5, 118 n.2, 107 n.4  
*De aspiratione*: 109 n.4  
*De bello neapolitano*: 22, 70 n.1, 71 n.1, 93 n.1, 95 n.1  
*De fortitudine*: 63 n.3, 89 n.1  
*De fortuna*: 16, 74 n.2, 98 n.1, 141 n.2, 142 n.4  
*De immanitate*: 22, 42, 74 n.2, 122 n.1, 129 n.5, 154 n.4  
*De liberalitate*: 75 n.5  
*De magnanimitate*: 42, 46 n.1, 47 n.5, 63 n.3, 72 n.2, 75 n.6, 101 n.2, 106 n.1 (ch.45), 114 n.1, 115 n.4  
*De magnificentia*: 71 n.3

*De oboedientia*: 59 n.1 (ch.5), 83 n.2, 92 n.1, 116 n.2, 127 n.3, 132 n.3  
*De principe*: 21, 42, 143 n.1, 144 n.1, 157 n.3  
*De prudentia*: 74 n.2, 106 n.1 (ch.45), 127 n.3, 129 n.5, 132 n.3  
*De sermone*: 22, 77 n.3, 84 n.4, 5, 101 n.1, 106 n.1 (ch.45), 112 n.3, 115 n.2, 123 n.1, 141 n.2  
*De splendore*: 146 n.1, 181 n.6  
*Dialoghi*: 42, 75 n.5, 78 n.4, 84 n.4, 97 n.4 (ch.36), 101 n.2, 107 n.4, 143 n.3  
*Opera*: 42, 59 n.1 (ch.5), 63 n.3, 70 n.1, 71 n.1, 74 n.2, 83 n.2, 89 n.4, 93 n.1, 95 n.1, 98 n.1, 106 n.1 (ch.45), 109 n.4, 116 n.2, 127 n.3, 129 n.5, 132 n.3, 141 n.2, 142 n.4  
*Parthenopeus sive amores*: 62 n.4  
*Trattati delle virtù sociali*: 43, 71 n.3, 75 n.5, 146 n.1, 181 n.6  
*Urania*: 99 n.2 (ch.38)  
 Portugal: 52 n.3  
 Pouille: 7, 13, 57 n.6, 98 n.2  
 Pouilles: 18, 27, 48 n.7  
 Poverello: voir François d'Assise (saint)  
 Préaux, Jean: 124 n.2  
 Presicce: 7, 34  
 Properce: 83 n.1 (ch.25), 84 n.2, 3, 88 n.3, 137 n.1  
*Provincia*: 67 n.8  
 Pulci, Luigi: 68 n.4  
 punique (*punicus*): 63 n.5 (*perfidia*), 67 n.8 (guerre), 73 n.3 (*id.*), 79 (*perfidie*, langue), 143 n.5 (guerre)  
 Pyrrhus: 73, 73 n.3, 101 n.2  
 Pythie: 57 n.1  
 Quades (*Quadi*): 79, 79 n.3  
 Quinte-Curce (*Curtius*): 62 n.5, 6, 63, 76 n.2, 104-5 n.1, 130 n.4  
 Quintilien: 59 n.4, 88 n.3, 123 n.4  
 Rabelais: 131 n.1  
 Raguse (*Ragusa*): 151  
 Régulus: 63 n.6  
 Renaissance: 10, 11, 13, 16, 19, 20, 70 n.3, 92 n.3, 131 n.1, 135 n.1, 136 n.2, 157 n.1

République (la): voir Venise  
 Rhadamante (*Rhadamantus*): 61  
*Rhétorique à Hérennius*: voir *ad Herennium*  
 Rhin (*Rhenus*): 98 n.2, 99  
 Rhône (*Rhodanus*): 99  
 Riberas, Suero de: 111 n.1 (ch.49)  
 Richard de Saint-Victor: 55 n.6  
 Rico, F.: 43, 139 n.2  
 Rodrigue (*Rodericus*): voir Borgia, Rodrigue  
 Rodrigue, roi goth: 130 n.11  
 Roi Catholique: 100 n.3; Rois Catholiques [Ferdinand de Castille et Isabelle d'Aragon]: 68 n.1, 130 n.11 (*servatores patriae*), 131 (*id.*), 154 n.2, 155 - voir Ferdinand de Castille, Isabelle d'Aragon  
 Romain: 9, 10, 23, 32, 55 n.7, 59 n.4, 58 n.1, 59, 62 n.4, 63, 63 n.8, 66 n.3, 67, 66 n.5, 67 n.8, 73 n.3, 79, 80 n.1, 81, 81 n.8, 9, 83, 89, 89 n.7, 99, 101, 109, 117, 134 n.1, 145 n.1, 148 n.3, 151  
 romain: 24 (civilisation), 54 n.6 (période), 63 n.4 (régime), 67 (empereurs, empire), 67 n.8 (province), 69 (papes), 70 n.3 (pasquinades), 76 n.1 (monde), 77 n.1 (*id.*), 80 n.5 (droit), 101 n.2 (famille), 103 (provinces, empereurs), 109 (famille), 123 n.4 (monde), 129 n.2 (camp), 159 n.1 (maxime),  
 romanisés (peuples): 70 n.2  
 romanité: 24, 109  
 Romano, A.: 37  
 Rome: 19, 22, 23, 24, 65, 65 n.2, 66 n.3, 67, 67 n.5 (*Urbs*), n.8, 68 n.3, 69, 73 n.3, 78 n.1, 2, 79, 79 n.3, 80 n.5, 94 n.1 (ch.35), n.1 (ch.36), 102 n.1, 103 n.3, 108 n.1, 143 n.7, 147 n.3, 148 n.1, 2  
 Romulus, fils de - (*Romulides*): 65  
 Rosalia, A. de: 83 n.1 (ch.24)  
 Roxane: 130 n.4  
 Rubiò, J.: 43, 108 n.2  
 Rucellai, Bernardo: 96 n.3  
 Rutilius Namatianus: 22, 39, 63 n.8, 64 n.2, 65, 65 n.2, 3, 78 n.1, 79 n.4, 80 n.5, 102 n.1



- Sages (les Sept) (*septem sapientes*): 57 n.3, 82 n.4, 159  
 Saint-Victor: voir Richard de -  
 Saladin ou Sol(i)dano (*Soltanus*): 81 n.1  
 Salamanque: 138 n.2, 139 n.5  
 Salapia: 129, 129 n.2  
 salentin: 13 (écoles, cités, intellectuels), 16 (origine), 18 (retraite), 28 (humaniste), 33 (archétype), 34 (érudit)  
 Salentins (*Salentini*): 67, 67 n.6  
 Salento: 13, 16, 17, 28, 34  
 Salluste (*Sallustius Crispus*): 75 n.5, 106 n.3, 142 n.3  
 Salomon: 129, 129 n.1, 131  
 Samson: 129, 129 n.1, 131  
 Sannazaro, Iacopo (*Actius Sincerus*): 18, 22, 43, 48 n.8, 52 n.2, 53 n.6, 56 n.3, 64 n.1.2, 65 (*Sincerus*), 99 n.2, 100 n.1, 101 (*Sincerus*), 110 n.2, 117 n.1, 120 n.1, 135 n.5  
*Arcadia*: 18  
*Ecloga Piscatoria III, Mopsus*: 99 n.2 (ch.38)  
*Ecloga Piscatoria IV, Proteus*: 52 n.2  
*Opera latine scripta*: 43  
*Opere volgari*: 43, 48 n.8  
 Santoro, M.: 37  
 Sanuto, M.: 43, 52 n.3, 101 n.3  
 Saône (*Arar*): 99, 99 n.2  
*sapientes (septem)*: voir Sages (sept)  
*Saraceni*: voir Sarrasins  
 Saragosse: 85 n.1, 130 n.9, 138 n.2  
 Sarrasins (*Saraceni*): 97  
 sarrasins (*saraceni*), accents: 102 n.2, 103  
 Scandone, A.: 48 n.7  
 Schleswig-Holstein: 79 n.3  
 Scipion (*Scipio*): 85, 100 n.4  
 scythe (*scythica*), nation: 103  
 Scythes (*Scythus*): 79 n.3, 99 n.2 (ch.39)  
 Scythie (*Scythia*): 101, 102 n.1  
 Seigneur: voir Christ et Dieu  
 Seine (*Sequana*): 89, 89 n.2, 99  
 Seljoucides: 81 n.1  
*Senensis*: voir Pie II  
 Sénèque: 66 n.4, 91 n.1, 99 n.2 (ch.39), 117, 117 n.2.3, 118 n.1, 139 n.4, 141 n.1, 159 n.3  
*Apocolokyntose*: 66 n.4  
*De brevitae vitae*: 117 n.3  
*De Providentia*: 91 n.1, 99 n.1 (ch.39),  
*Lettres à Lucilius*: 117 n.2.3, 1 n.3, 139 n.4, 141 n.1, 159 n.3  
 Septime Sévère: 66 n.5  
*Sequana*: voir Seine  
 Sérénissime (la): voir Venise.  
 Servius: 58 n.7  
 Sextus Empiricus: 16  
*Pyrrhonica*: 16  
 Sforza, Bona: 52 n.1  
 Sforza, Galeazzo Maria: 148 n.6  
 Sforza, Lodovico: voir Ludovic le Mo  
 Sicile: 97 n.4 (ch.36)  
 Sicori: 99 n.2 (ch.38)  
 Sidoine Apollinaire: 57 n.4  
 Sienne: 71  
 Sincerus: voir Sannazaro  
 Sixte IV, pape: 71 (*Sixtus Genuensi*) 71 n.3, 94 n.2 (ch.35)  
 Skanderbeg: voir Castrioti, Giorgio  
 Socrate: 57 n.1, 87 n.3, 121 n.4, 1 n.4, 141 n.1  
 Sodome: 78 n.6  
 Soleil (*Sol*): 127, 145  
 Sol(i)dano: voir Saladin  
 Soliman: 93 n.3  
*Soltanus*: voir Saladin  
 Souabes: 68 n.1  
 Sparte: 59 n.1, 150 n.1  
 Spartiates: 59 n.1.2, 60 n.5  
 spartiate: 59 n.1 (lettres), 60 n.1 (allure), 7 (législateur)  
 Spinelli, Giambattista: 27, 154 n.4  
 Stiso, Sergio: 16  
 Strabon: 101 n.2, 154 n.4  
 Suero de Ribera: voir Ribera, Suero  
 Suétone (*Suetonius Tranquillus, Caius*): 57 n.6, 66 n.4, 76 n.1, 83 n.1 (ch.24), 130 n.5, 148 n.4  
*Auguste*: 83 n.1  
*César*: 66 n.4, 130 n.5  
*Claude*: 57 n.6, 76 n.1, 148 n.4  
 Sultan: 81 n.1, 83; le sultan: 93 n.3  
 Summonte, Pietro (*Summontius*): 110 n.2, 111, 137 n.4  
 Suse: 130 n.4  
 Syrie: 67 n.8, 80 n.2, 89 n.2

- Syriens (*Syrii*): 67, 67 n.8  
 Tacite: 54 n.1, 59 n.1, 77 n.1, 79 n.3, 90 n.1, 94 n.1 (ch.35), 105 n.1, 108 n.8  
*Annales*: 54 n.1, 88 n.3, 90 n.1, 94 n.1 (ch.35), 108 n.8  
*Dialogue des orateurs*: 59 n.1, 77 n.1, 105 n.1  
*Germanie*: 79 n.3  
 Tafuri, Giovanni Bernardino: 34, 35  
 Tage (*Tagus*): 99, 99 n.2 (ch.38)  
 Tanza, Antonio: 34  
 Tarente (*Tarentum*): 49, 49 n.10, 52 n.2, 98 n.2  
 Tariq ben Ziyad: 130 n.11  
 Tarquin (*Tarquinius*): 66 n.5, 148 n.2, 149  
 Tarragonais: 69 n.4; Tarragonaise (la): 98 n.2  
 Tarragone: 69 n.4  
 Tasse (Torquato Tasso, dit le -): 26, 59 n.1 (ch.5), 141 n.3, 142 n.3  
 Tate, R.B.: 43, 85 n.1  
 Tateo, Francesco: 35, 37, 42, 43, 55 n.7, 78 n.4, 95 n.1, 97 n.4, 97 n.2 (ch.36), 99 n.2 (ch.38), 101 n.1  
 Taureau (*Taurus*) (constellation): 121  
 Tavoni, M.: 43, 80 n.1, 103 n.3  
 Taxile: 66 n.5  
 Tenentii, A.: 97 n.4 (ch.36)  
 Térence (*P. Terentius Afer*): 31 n.2, 54 n.7, 55, 105 n.3, 128 n.2  
*Andrienne*: 54 n.7, 105 n.3,  
*Eunuque*: 128 n.2  
 Terre Sainte: 96 n.2  
 Tertullien: 88 n.3  
 Teutons (*Teutones*): 79, 79 n.3  
 Thémistius: 13, 14  
 Théodoric (*Theodoricus*): 73, 73 n.3  
 Thomas (d'Aquin, saint): 69, 69 n.4  
 Thot: 131 n.1  
 Thrace: 79 n.3; voir aussi Maximin I<sup>er</sup>  
 Tibre (*pater tiberinus*): 98 n.2, 99, 99 n.2 (ch.38)  
 Tibulle: 84 n.3  
 Timothée de Milet: 60 n.5  
 Tinctoris, Johannes: 136 n.2  
 Tite-Live: 10, 58 n.1, 63 n.5, 66 n.1, 77 n.1, 78 n.2, 81 n.7, 84 n.5, 94 n.1 (ch.35), 94 n.1, 100 n.4, 112 n.2, 129 n.2, 130 n.3, 130 n.10, 143 n.7, 145 n.1, 147 n.3, 148 n.1  
*Periochae*: 63 n.6  
 Tolosa: 138 n.2  
 Tommaseo, Niccolò: 38  
 Tordeur, Poi: 7, 11, 31, 162  
 Toulouse: 102 n.1  
 Trajan: 66 n.5  
*Tranquillus*: voir Suétone  
 Transalpine: voir Gaule  
 Τρωες: 166  
 Troie: 95 n.1, 130 n.6 - voir Ilion, Pergame  
 Tsiganes: 68 n.4, 91 n.1  
*Tullius Cicero*: voir Cicéron.  
 Turcs (*Turcae, Turci*): 15, 47, 47 n.3, 81 n.1, 83, 83 n.2, 93, 95, 96 n.2, 151, 155, 155 n.1, 157  
 ture, détachement: 14; péril: 15; coutumes: 132 n.3; mœurs: 133; habits: 140 n.3  
 Turnus: 137  
 Turquie: 89 n.2  
 Tutini, Camillo: 33  
 Tyrée: 59 n.1  
 Ulysse (*Ulysses*): 145, 146 n.1  
 Urbain IV, pape: 69 n.3  
 Urbain V, pape: 69 n.3  
*Urbs*: voir Rome et Venise  
 Vagad, Fabricio Gauberte de (*Gaubertus*): 10, 25, 38, 43, 85, 85 n.1.2, 86 n.5, 87, 87 n.3, 89, 92 n.3, 101, 101 n.2, 104 n.3, 105, 106 n.1 (ch.46), 107, 107 n.7, 127; Celtibère: 87; Goth: 87; Carthaginois: 87  
 Vaglio, G.: 39  
 Valence: 52 n.2  
 Valens: 79 n.3  
*Valerius Martialis, Marcus*: voir Martial.  
 Valla, Lorenzo: 15, 16, 43, 57 n.3, 80 n.1, 87 n.3, 103 n.3, 107 n.1, 111 n.2 (ch.50)  
 Vallone, A.: 37, 39, 43, 95 n.1, 134 n.2  
 Vallone, G.: 43, 46 n.2, 47 n.3, 48 n.7

- Valona: 155 n.1  
 Vandales (*Vandali*): 79, 79 n.3  
 Varron: 109 n.5  
 Vecce, Carlo: 7, 35, 40, 41, 43, 44, 46 n.1, 47 n.6, 52 n.1, 52 n.2, 55 n.3, 58 n.1, 64 n.1, 65 n.2, 65 n.3, 68 n.3, 73 n.1, 86 n.5, 93 n.1, 99 n.2 (ch.38), 109 n.1, 118 n.2, 120 n.1, 122 n.1, 135 n.5, 1, 142 n.4, 154 n.4, 155 n.1  
 Vegio, Maffeo: 21, 44, 77 n.3, 81 n.9, 91 n.3, 101 n.2, 3, 104 n.1, 116 n.2, 125 n.2, 127 n.3, 129 n.5, 131 n.1, 146 n.2 (ch.80), 158 n.1  
*De educatione liberorum et eorum claris moribus*: 21, 44  
 Veneti: voir Vénitiens  
 Vénétie: 13  
 Venise: 13, 14, 20, 22, 23, 71 n.3, 92 n.1, 95 n.1, 95, 96 n.2, 97, 97 n.1, 3, 4, 150 n.1; la Sérénissime: 20, 96 n.2; la République: 95 n.1; cette ville (*illa urbs*): 97  
 vénitien: 96 n.2 (obédience, galères), 97 n.4 (ch.37) (écrivains)  
 Vénitiens (*Veneti*): 13, 91 n.2, 97  
 Vénus (*Venus*): 69, 85, 128 n.2, 129, 146 n.1, 147  
 Vercell (Vercelli): 79 n.3  
 Vergerio, Pietro Paolo: 21, 44, 55 n.1, 59 n.1 (ch.5), 59 n.1, 81 n.9, 87 n.3, 91 n.3, 125 n.2, 129 n.5, 131 n.1, 137 n.4, 138 n.4, 149 n.1  
*De ingenuis moribus ac liberalibus studiis*: 21, 44, 55 n.1  
 Vérone (*Verona*): 157  
 Vidari, G.: 39  
 Villani, Giovanni: 69 n.4  
 Villena, Enrique de Aragón, marquis de - : 24, 25, 108 n.2, 109, 109 n.3, 111, 117 n.4  
 Virgile (*P. Virgilius Maro*): 54 n.2, 60 n.6, 60 n.1, 78 n.5, 89, 89 n.3, 4, 5, 92 n.3, 98 n.2, 107 n.6, 108 n.2, 109 n.5, 117 n.1, 125 n.3, 126 n.4, 5, 6, 128 n.1, 3, 134 n.3, 137 n.3, 139, 139 n.6, 148 n.1, 3, 152 n.1; le poète: 61, 125, 129  
*Bucoliques*: 107 n.6, 125 n.3, 134 n.3, 148 n.1, 187 n.3  
*Géorgiques*: 98 n.2, 107 n.6, 109 n.5, 126 n.5, 128 n.1, 3, 134 n.3, 152 n.1  
*Énéide*: 54 n.2, 60 n.6, 60 n.1, 78 n.5, 89 n.3, 4, 5, 92 n.3, 107 n.6, 117 n.1, 126 n.4, 6, 130 n.6, 137 n.3, 146 n.1, 148 n.3  
 Visconti, Carlo: 148 n.6  
 Vitiza : 130 n.11  
 Vittorino da Feltre: 134 n.2  
 Vlorâ: 155 n.1  
 Walburg Fanning, M.: 44  
 Welte, M.: 44, 52 n.1  
 Xénophon: 21, 62 n.1, 77, 76 n.1, 149 n.1, 158 n.2  
*Cyropédie*: 21, 62 n.1, 77, 76 n.1, 82 n.4, 119 n.3  
*De tyrannide*: 21, 149 n.1, 158 n.2  
 Zacchino, V.E.: 39  
 Zama: 130 n.10  
 Zamora: 108 n.2, 109 n.3; voir Gil de Zamora  
 Zeus: 61 n.7, 125 n.1  
 Zodiaque (*Zodiacus*) (constellation): 121  
 Zoroastre (*Zoroaster*): 77  
 Zorzi, Alvise: 97 n.4 (ch.37)